

L'APOTRE



LE RÊVE DU CHASSEUR

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JANVIER 1930

TEXTE

PAGES

193 — Il faudra reviser	THOMAS POULIN
195 — L'offrande au petit Jésus	JULIE BORIU
198 — Le petit chantre du <i>Regina coeli</i> et la Vierge noire de Chartres	ALPHONSE KARR
200 — Dieudonné	E. DE MARGERIE
201 — Les humbles débuts d'une glorieuse carrière	EUGÉNIE FOA
205 — De l'avantage d'avoir une fille qui ne veut pas apprendre l'orthographe	ERNEST LEGOUVÉ
207 — Secret gardé	L. R.
208 — Marius	M. BAULEZ
211 — Comment garder la jeunesse sur la ferme	
212 — Le grain de froment	JOHANNÈS JOERGENSEN
215 — De gendres à belles-mères	Abbé GRIMAUD
217 — Éphémérides canadiennes : décembre 1929	
220 — La machine humaine : La peste	LE VIEUX DOCTEUR
221 — Le faux croup	Dr PIERVAL (<i>La Maison</i>)
223 — Vers l'an nouveau	JEANNE LEFRANC
223 — Boîte aux lettres	JEANNE LEFRANC
224 — Le Chêne et l'Enfant	FRAGILE
225 — Conseils aux petits enfants (<i>poésie</i>)	P. FOUGERAY
226 — Au coin du feu	
227 — Les livres	
228 — Les Croisés (<i>feuilleton</i>)	A. DEVOILLE

ILLUSTRATIONS

194 — La récolte des prunes en Ontario	
199 — "L'Empress of Japan", le nouveau paquebot du Pacifique Canadien	
214 — Un jardin de roses, à Ste-Catherine, Ont.	
218 — S. G. Mgr Joseph Guy, évêque-élu de Zerta, vic. apost. de Grouard	
219 — Le pont Cisco, sur la rivière Fraser, en C. B.	
222 — Des chercheurs de sentiers, dans le parc Jasper	
240 — Vue générale de la ville de Calgary, Alberta	

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, JANVIER 1930

N° 5

Il faudra reviser

NOUS vivons à une époque assez extraordinaire et pris par un régime économique plus extraordinaire encore.

Pour s'en convaincre il suffit de chercher quelques exemples. Nous avons la grande industrie centralisée au plus haut point et monopolisée. Les banques regorgent d'argent et les gouvernements accusent des surpluses considérables. Le nombre des millionnaires augmente rapidement pendant que la classe des miséreux se fait de plus en plus nombreuse.

Chacun chante à sa façon la grande prospérité dont nous jouissons, pendant, comme le faisait remarquer un journal américain, que nous souffrons d'un grand chômage et que l'on paie dans un grand nombre de cas des salaires de misère.

Plus les pouvoirs publics accusent des surpluses, plus le coût de la vie augmente. Les diminutions de taxes, s'il y en a, se traduisent donc par une hausse du prix des nécessités de la vie.

Les vieux pays vivent une époque moins anormale que dans notre Amérique, que surtout dans notre Canada, pays jeune et d'une richesse encore inconnue. Dans plusieurs de ces vieux pays, comme l'Allemagne, la France et l'Italie on a bien la grande industrie; mais d'une manière générale, cette industrie n'est pas centralisée comme la nôtre, elle n'est pas monopolisatrice. Son travail très souvent est fait à domicile dans l'atelier de famille. Elle agit un peu à la manière de la coopérative de production et de vente, réunit ce que chacun produit chez soi, le classifie et le met sur le marché.

Chez nous, ce n'est pas le travail qui s'en va vers les diverses familles, mais les familles qui doivent venir se grouper autour de l'immense usine.

* * *

Par vieux pays, nous ne voulons pas comprendre l'Angleterre qui, au point de vue économique, est organisée artificiellement. Les causes de sa prospérité industrielle et commerciale devaient nécessairement disparaître avec le temps. L'Angleterre ne pouvait indéfiniment ouvrir chez elle les matières premières de la moitié des pays du monde. Elle ne pouvait maintenir chez elle un monopole industriel sans maintenir à l'état colonial le plus primitif toutes ses possessions.

Les Dominions sont venus, et les Dominions s'industrialisent. La grande pitié des Indes a pour cause cette obstination que l'Angleterre met à refuser l'indépendance économique de ce pays. Cette indépendance viendra un jour pour rendre la situation industrielle anglaise plus difficile encore qu'elle ne l'est aujourd'hui.

L'Inde est un pays d'une richesse inouïe et le jour où elle travaillera chez elle ses produits, où elle vendra elle-même ce qu'elle a produit, l'Angleterre verra chez elle se fermer de nombreuses usines et le chômage augmentera encore. La prospérité anglaise fut faite de la puissance de la flotte et voilà que maintenant, cette puissance doit être partagée avec celle des Etats-Unis. Demain cette puissance sera dépassée.

* * *

Ces causes ne sont pas celles qui nous font souffrir. Chez nous la campagne se dépeuple

pendant que nous sommes obligés d'importer d'immenses quantités de produits de la terre. Nos villes se gonflent pour nous donner le chômage.

Pendant longtemps nous n'avons pas vu ce mal. La frontière américaine s'ouvrait trop grande. Cette frontière va se fermer de plus en plus, car aux Etats-Unis on est dans une pareille situation. Il nous faudra faire face à nos problèmes avec d'autres méthodes que celle de dire : va vivre ailleurs.

On essaie de reviser ces méthodes au point de vue agricole; mais même si l'entreprise réussit, cela ne suffira pas, car le grand malaise est aujourd'hui dans les villes, autour des industries monstres, il est suspendu aux lèvres du monopole.

L'invitation de la machine-outil devra servir à faire autre chose que des millionnaires et des pauvres. Sinon, nous devons passer par une crise sérieuse.

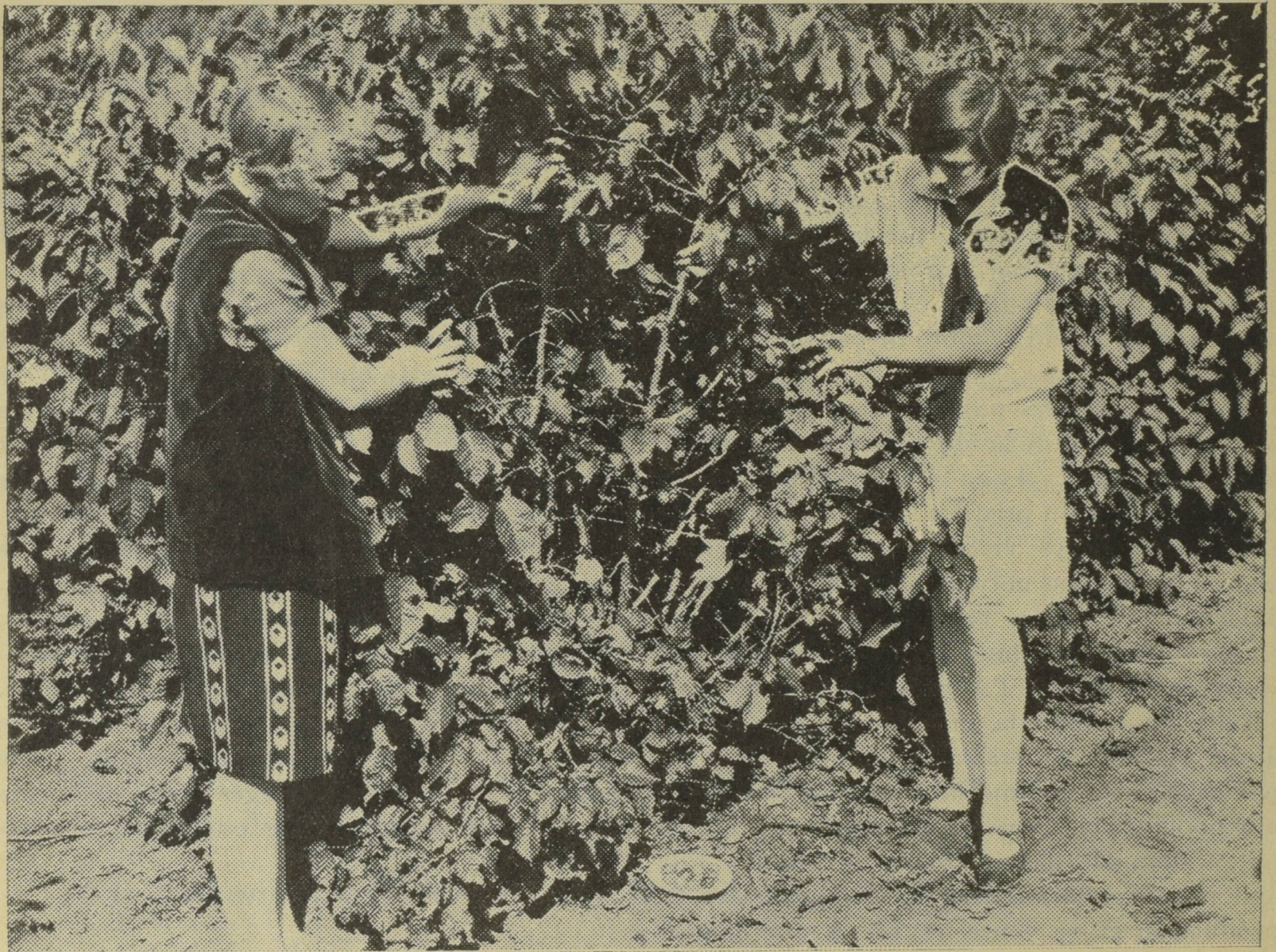
Un journaliste américain dit que le grand mal de la situation actuelle réside dans le libéralisme économique que l'on pratique d'une façon générale. Il va nous falloir reviser nos principes et les mettre plus en accord avec la doctrine chrétienne, sans quoi nous nous éveillerons bientôt à de tristes réalités.

Le bolchévisme n'est pas si loin de nous qu'on le pense. Dans plusieurs de nos villes canadiennes on l'enseigne ouvertement à de nombreux jeunes gens.

Actuellement, tout est encore calme, bien qu'il puisse se produire un petit incident ici et là.

Mais attendons que la génération instruite de la doctrine bolchéviste soit devenue homme et ait pris de l'influence. Si cette génération a devant elle le régime économique actuel non révisé, elle aura plus beau jeu qu'on ne le croit.

Thomas POULIN.



LA RECOLTE DES PRUNES EN ONTARIO.

L'offrande au petit Jésus

LE couvent de Notre-Dame des Anges, situé dans une des plus vieilles cités de France, avait une réputation universelle, non seulement auprès des archéologues, comme curieux monument historique du XIII^e siècle, mais aussi, et surtout, auprès des fidèles, par suite de l'événement miraculeux qui s'y était produit.

De tout temps, ce couvent avait attiré les plus nobles dames du pays, âmes pieuses, qui, ayant entendu l'appel secret de DIEU, ou fatiguées des joies factices de ce monde, avaient cherché un abri dans ce sanctuaire de sainteté.

Un pensionnat lui était annexé ; on y recevait les enfants pauvres comme les enfants riches, et les Religieuses mettaient tout leur dévouement à les élever dans la crainte de DIEU et l'amour du devoir.

Un des usages du couvent était que, dans la nuit de Noël, les élèves se rendissent en procession à la crèche que les religieuses avaient pieusement préparé dans la crypte de la chapelle, et, en mémoire des dons que les Rois-Mages étaient venus offrir à JÉSUS, chaque enfant déposait, devant la crèche, dans une corbeille placée là à cet effet, ce qu'on avait coutume d'appeler "*l'offrande au Petit Jésus.*"

Cette offrande se trouvait souvent être composée de bien étrange manière, car l'enfant avait l'initiative du cadeau qu'elle devait apporter ; on lui demandait seulement, mais sans lui en faire une règle, de donner de préférence une chose dont il lui coûtait de se séparer, par exemple, son jouet le plus aimé... un objet auquel elle tenait particulièrement... Cette corbeille faisait en somme un peu l'office d'un autel, sur lequel les fillettes devaient, en holocauste, déposer leur modeste offrande.

L'idée du sacrifice n'était d'ailleurs pas la seule qui eût présidé à l'institution de *l'offrande au Petit Jésus*, la charité y était pour beaucoup, car, le jour de Noël, les richesses de la corbeille étaient distribuées aux petits pauvres de la ville.

C'était un singulier spectacle qu'offraient les fillettes quand, sous l'œil des religieuses, elles suivaient lentement deux à deux, les longs corridors qui conduisaient à la crypte. Elles n'avaient aucunement peur dans ces corridors, bien sobrement éclairés cependant, si sobrement même, qu'on pouvait se faire l'illusion que les anges qui déployaient leurs ailes sur les peintures murales, étaient de vrais anges descendus du ciel pour les regarder passer.

Les anges, certes, restaient muets, mais le cantique par lequel ils avaient, en Palestine, éveillé les bergers, retentissait encore autour

du berceaux du divin nouveau-né ; ce cri : *Gloire à Dieu*, parti jadis du Ciel, avait été recueilli par la terre, et, sous les voûtes du couvent, il éclatait, hymne à la fois d'adoration et d'action de grâces.

Ah ! sans doute, parmi les enfants qui s'avançaient ainsi processionnellement vers la crèche, plus d'une était un peu émue en pressant dans ses bras le jouet qu'elle avait résolu d'abandonner ; plus d'une sans doute réprimait avec un soupir, en collant ses lèvres sur la perruque blonde de la poupée dont elle allait se séparer à jamais... et *la famille Noé*, qui, au fond de son arche de bois peint, se croyait si bien à l'abri du déluge, se trouvait soudain noyée sous les larmes de la jolie petite qui lui disait adieu.

— Si le sacrifice s'accomplissait sans regret, ce ne serait plus un sacrifice. —

En raison des émotions qu'elle suscitait, la procession de la crypte était dans la vie des élèves un événement important, un peu redouté, et qu'on ne voyait pas approcher sans un petit serrement de cœur, mais dont cependant pas une des enfants n'eût voulu pour beaucoup être affranchie ; car toutes tenaient à honneur d'enrichir la corbeille.

Or il arriva qu'une certaine année — ceci de mémoire de religieuse ne s'était pas encore vu au couvent — il arriva qu'une certaine année, parmi les nombreuses élèves qui devaient se rendre à la crèche, il se trouva une petite qui n'apportait rien à Jésus... rien... mais rien du tout...

Elle eût été cependant bien contente d'offrir, elle aussi, son tribut ; mais on ne peut donner que ce qui est à soi, et Miriam ne possédait rien. Elle était orpheline, et était élevée par charité chez un oncle, qui avait lui-même beaucoup d'enfants et ne se faisait pas faute de laisser voir à la petite qu'elle était une charge pour lui.

Miriam était cependant une de ces enfants prédestinées qui semblent devoir apporter avec elles les bénédictions divines.

Affectueuse et douce, elle était sans cesse occupée des autres, et se faisait toute petite afin de ne prendre dans la maison que le moins de place possible ; aux paroles aigres de son oncle, aux remontrances injustes de sa tante, aux tracasseries de cousins indisciplinés et volontaires, elle répondait par une inaltérable patience, et, dans l'ingénuité de son cœur, elle croyait vraiment mériter les reproches dont on l'accablait.

Le bon DIEU eut pitié d'elle, et permit que les religieuses du couvent de Notre-Dame des Anges lui ouvrissent, comme externe, les portes de leur pensionnat.

Désormais, pour Miriam, la vie fut tout autre. Sous l'égide maternelle des Sœurs, son cœur, si longtemps comprimé, s'épanouit dans la confiance ; elle connut la douceur d'avoir des amies ; enfin et surtout, elle put laisser libre

cours aux sentiments de piété qui l'emplissaient toute... Elle ne trouvait jamais trop longs les exercices à la chapelle, et souvent même, plongée dans des prières qui étaient pour son âme aimante un intime entretien, une causerie toute filiale et pleine d'abandon avec le bon DIEU, elle n'entendait pas la Sœur donner le signal de la sortie.

C'est cette petite âme aimante, ce petit cœur fidèle et généreux, qui arrivait à la crèche n'ayant rien à offrir.

Elle ne possédait pas de jouets... et qu'est-ce qu'une petite fille pourrait posséder hormis des jouets?... En classe, elle travaillait très bien, pour faire plaisir à ses maîtresses, si dévouées et si bonnes; mais vraiment elle n'aurait pas songé à offrir à l'Enfant-JÉSUS son cahier de devoir ou une page d'écriture.

Depuis bien des jours, elle était triste et pensive, cherchant en vain ce qu'elle pourrait donner... ne trouvant pas, et, en ce beau soir de Noël où, en attendant l'heure de la procession, les enfants sont toutes réunies dans les salles, tandis que ses compagnes se montrent les unes aux autres les dons qu'elles ont apportés, elle se tient à l'écart, seule et plus triste que jamais.

Oh! de ses compagnes, elle n'est pas jalouse, loin de là; elle désirerait, au contraire, qu'elles fussent toutes bien riches pour que l'Enfant-JÉSUS et les petits pauvres soient contents. Elle n'éprouve non plus aucune fausse honte à ne rien posséder; sa tristesse est dépourvue de tout sentiment humain; mais elle pense à JÉSUS pauvre, et elle voudrait lui donner des richesses; elle pense à JÉSUS souffrant, et elle voudrait le faire sourire; elle pense à JÉSUS pleurant sur les péchés des hommes, et elle voudrait le consoler.

L'heure de se mettre en marche a sonné; la procession se forme; la nuit est si belle que les Sœurs ont décidé que, pour se rendre à la crypte, on traverserait le jardin, un beau et grand jardin dont, en été, les arbres séculaires enchaînaient leur feuillage de manière à former un dôme de verdure qui laissait à peine pénétrer les rayons du soleil: mais, ce soir, les feuilles gisaient à terre..., flétries... mortes... et, à travers les branches dénudées, le ciel apparaissait, splendidement constellé d'étoiles.

Les enfants avancent sans les voir; elles sont trop émues et trop préoccupées pour penser à les regarder; cependant les étoiles les baignent de leur lumière, les enveloppent pour ainsi dire d'une douce clarté; elles semblent des lampes allumées là-haut pour éclairer les ténèbres du jardin, indiquer les sentiers qu'il faut suivre, les buissons qu'il faut éviter...

Et les enfants avancent, sans souci des étoiles, sans souci non plus des feuilles mortes qui bruissent sous leurs pas, faisant entendre à leur

manière la discrète et mélancolique chanson que savent redire les choses fanées.

Miriam, qui n'a pas regardé les étoiles, se baisse vers la terre, et, d'un geste machinal, — sans raison, par le besoin peut-être de tenir, elle aussi, quelque chose en main, — ramasse une petite branche morte.

Que compte-t-elle en faire? Aurait-elle donc l'intention de l'offrir à Jésus?...

Oh! non, non, loin d'elle une semblable pensée! Que ferait de cette branche sèche Jésus qui a pour lui toutes les fleurs du Paradis?... Non, le geste de Miriam a été inconscient; en ramassant cette branche elle n'a eu aucune idée précise...

Cependant elle ne la rejette pas et quand la procession s'engagea dans les corridors, les anges des peintures murales durent s'étonner du singulier cadeau que l'enfant, plus pauvre que ne le furent jadis les bergers de Judée, apportait à l'Enfant Jésus.

Les premiers rangs des élèves arrivent dans la crypte; une à une, les enfants défilent devant la crèche; chacun d'elles dépose dans la corbeille son don volontaire, et s'éloigne heureuse, — contente d'avoir donné. — Existe-t-il au monde une joie comparable à celle-là?

Le tour de Miriam approche... Mon Dieu, mon Dieu, comme elle est pauvre, et comme elle se sent petite! Elle est bien peu de chose vraiment, et elle pense que le bon Dieu est bien bon de lui permettre de passer là dans le rang des autres, elle qui n'a rien à lui offrir. Elle appelle "rien" l'offrande de son cœur.

— Petite Miriam, le bon Dieu ne nous demande jamais autre chose; notre cœur est le seul trésor auquel, dans sa miséricordieuse bonté, Il attache un prix infini. —

Son visage est couvert de larmes, son cœur déborde de l'amour qui voudrait donner, et quand elle arrive devant la crèche, c'est avec un regret infini qu'elle s'écrie en tendant désespérément ses petites mains qui tiennent la branche morte.

"Et moi, je n'ai rien... rien à vous donner!"

Alors, c'est alors que se passa un prodige qui allait rendre à jamais mémorable cette procession de Noël — la branche morte, que Miriam avait ramassée sur la terre glacée, s'assouplit comme si une sève de printemps était venue lui rendre la vie; chacune de ses feuilles jaunies recouvra sa fraîcheur première, et au faite de la tige fleurit un lis dont les pistils brillaient comme de l'or entre les pétales immaculés.

... En même temps, un parfum plus suave, plus pénétrant que celui de l'encens, se répandit sous les voûtes du monastère.

Devant ce miracle éclatant, les religieuses bouleversées tombèrent à genoux, la face contre terre: les élèves, tout impressionnées, se rendant à peine compte de ce qui se passait,

se tenaient immobiles, dardant leurs yeux surpris sur la branche de lis qui, entre les mains de Miriam, avait remplacé la tige desséchée.

Mais elle, la pauvrete, que rien n'étonnait sans songer à admirer la fleur, ni même à en respirer le parfum, heureuse seulement d'avoir quelque chose à offrir, plaça dans la corbeille le lis céleste que l'Enfant Jésus venait ainsi de faire fleurir pour elle : ce qu'elle avait reçu, elle le donnait.

De nouveau, l'on se remit en marche pour se rendre à la chapelle où allait se célébrer la messe de minuit.

De nouveau, les anges des peintures murales virent repasser les longues files d'enfants qui revenaient les mains jointes.

... Et toujours, le chant glorieux retentissait sous les voûtes : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Entre ses compagnes, Miriam s'avancait aussi. Elle paraissait transfigurée ; sa démarche avait quelque chose de surnaturel ; ses yeux brillaient d'une lueur extatique ; son visage, tout à l'heure couvert de larmes, rayonnait de l'éclat d'une joie infinie. Elle ne voyait pas ce qui se passait autour d'elle, elle ne pensait même pas au merveilleux miracle dont elle venait d'être favorisée ; on l'entendait seulement murmurer tout bas :

"Mon DIEU, que vous êtes bon, que vous êtes bon !"

La procession est achevée ; les élèves ont pris place dans la chapelle ; le Saint Sacrifice commence, et toutes prient, prient bien pieusement.

Le JÉSUS de la Crèche est Celui qui va tout à l'heure descendre sur l'autel ; elles savent qu'en ce jour de Noël, il ne refusera rien à leurs prières, et, pleines de confiance et de foi, elles lui exposent en toute simplicité leurs désirs et leurs besoins.

Miriam seule ne demande rien. N'a-t-elle donc aucune grâce à obtenir ? Est-elle entièrement satisfaite de son sort ? ... N'est-elle pas orpheline, pauvre, — très pauvre ? ... N'est-elle pas élevée par charité par des parents qui souvent la maltraitent ?

Cependant elle n'y songe pas ; elle ne fait aucun retour sur elle-même, les mains jointes, les yeux attachés sur l'autel, elle ne laisse tomber que ce seul mot, toujours le même : "Merci, merci."

C'était son action de grâces pour le miracle du lis. La reconnaissance et l'amour remplissaient si bien cette âme simple, humble et puré, que le bon DIEU craignit peut-être qu'en la laissant trop longtemps sur la terre, elle ne perdît un peu de sa candeur.

Le Ciel est la patrie des anges. Il voulut faire un ange de Miriam. — Quand, l'office terminé, les élèves se levèrent pour quitter

la chapelle, on s'aperçut que l'enfant ne quittait pas sa pose agenouillée ; une religieuse s'approcha d'elle, l'appela doucement ; elle ne répondit pas ; elle avait cependant les yeux grand ouverts, elle paraissait sourire ; mais elle souriait à une vision d'au-delà : *la petite Miriam était morte.*

... Depuis, dans le monastère, on la vénère comme une sainte ; son corps repose dans la crypte, à l'endroit même où s'accomplit le miracle ; et, chaque année, quand revient Noël, quand les enfants, fidèles à la coutume, apportent à la Crèche l'*offrande au Petit Jésus*, elles ne manquent jamais de s'agenouiller sur sa tombe...

Les Religieuses ont établi une seconde coutume : c'est la *procession des lis*. — En effet, tous les ans, elles se rendent en procession à la crypte, afin de déposer sur la tombe de Myriam des branches de lis et une couronne ; seulement, à leur regret, cette procession ne peut se faire au jour anniversaire de la mort de l'enfant, car elles veulent sur la tombe déposer des fleurs naturelles, et les lis qui fleurissent à Noël sont des fleurs miraculeuses...

Julie BORIU.

Etre fidèle au devoir quotidien, pendant la longue suite des jours qui passent l'un après l'autre, gris, monotones, pesants, froids comme des jours d'hiver, d'un hiver qui ne ramènerait pas le printemps, voilà la vraie générosité chrétienne.

Abbé BEATEMAN.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes ; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien ! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co.

R28F

BOITE 50

WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens

Le petit chantre du "Regina coeli" et la Vierge Noire de Chartres.

(Légende)



IL y a plusieurs siècles, il y avait à Chartres une jeune veuve qui consacrait le reste de ses belles années à son fils. La nature et ses soins avaient fait de ce fils l'objet de l'envie de toutes les mères et de l'orgueil de la sienne ; en effet, il était beau et bien fait, d'une physionomie noble et douce à la fois, et tout montrait en lui le présage du plus heureux naturel.

Entre autres faveurs, il avait été doué de la voix la plus pure et la plus angélique que l'on eût jamais entendue, et comme sa mère ne lui faisait chanter que de la musique sacrée dont les paroles ne respiraient que l'amour filial le plus pur et le plus saint et ne dépassaient pas la portée de sa jeune intelligence, il mettait à son chant une expression vraie et naturelle qui arrachait quelquefois des larmes aux quelques amis qu'avait conservés la jeune veuve.

Arriva la fête de Pâques, et l'évêque de Chartres lui-même vint prier la veuve de permettre que son fils chantât le jour de la plus grande joie de la Vierge. Son âge, la candeur et la beauté de sa figure, la douceur et la sainteté de son naturel, la suave pureté de sa voix, lui donnaient tant de ressemblance avec les anges, que son hommage ne pouvait manquer d'être agréable à la Mère du Christ et de toucher à la fois les enfants et les mères qui assisteraient à cette belle cérémonie.

Le jour venu, la mère déploya tout son amour-propre à parer son enfant.

En effet, après que la procession, aux sons noblement religieux dont l'orgue remplissait la nef, se fut arrêtée devant l'autel de Marie, les enfants de chœur cessèrent un moment de jeter des fleurs, et du milieu de la foule des jeunes garçons de son âge, le petit Jean s'avança, vêtu d'une tunique blanche, ses longs cheveux blonds ruisselants sur ses épaules et retenus sur son front par une bandelette bleue. Il baisa respectueusement le pavé de l'autel, puis il leva vers la Vierge ses beaux yeux brillants d'attendrissement.

Alors, au milieu de l'attention générale, Jean, d'une voix pure, expressive et telle qu'on se figure celle des anges, chanta :

Regina cæli lætare, alleluia.

Quia quem meruisti portare, alleluia,

Resurrexit sicut dixit, alleluia.

Sa mère pleurait de bonheur. Quand arriva la fin de l'hymne : *Gaude et lætare, Virgo Maria*, les enfants de chœur jetèrent sur lui les roses

effeuillées qui restaient dans leurs corbeilles, et il se trouva couvert d'un nuage parfumé. Mais quand le nuage fut dissipé, il n'y avait plus rien sous les fleurs et Jean était disparu. Quelques efforts qu'on fit, il fut impossible de le retrouver. Sa mère et ses amis coururent toute la ville, les magistrats firent chercher partout, mais tant de soins restèrent infructueux. La pauvre veuve alors refusa de voir personne; elle passait les journées à prier sur la dalle où elle avait vu son fils pour la dernière fois, et les nuits à pleurer et à songer, quand la fatigue appesantissait ses yeux et la forçait à dormir, qu'elle voyait son petit Jean au ciel, chantant sur des nuages roses au milieu des concerts des anges.

Mais les malheurs viennent fondre sur les malheureux avec la même constance que les sources descendent dans les fleuves. La famille de son mari, qui n'avait jamais consenti à son mariage, lui réclama par voie judiciaire tout le bien de son mari, qu'elle n'avait conservé qu'en qualité de tutrice de son fils, et, après un long procès, elle fut complètement ruinée. La pauvre femme y fit peu d'attention ; son mari et son enfant avaient emporté son cœur et son âme et n'avaient rien laissé en elle qui pût sentir sur la terre. Elle vécut misérablement de la vente de quelques bijoux que l'on n'avait pu lui enlever et ne manqua pas un seul jour de venir prier dans l'église, devant l'autel de la Vierge.

Il arriva que tous ses bijoux furent vendus et qu'il ne resta plus rien au monde dont elle pût vivre. Elle eut recours aux parents de son mari, mais pas un d'eux ne daigna seulement l'entendre.

Il ne lui restait plus que le portrait de son mari et celui de son petit Jean ; mais elle serait morte cent fois avant de consentir à les vendre.

Elle n'avait pas mangé depuis deux jours. Elle se traîna péniblement à l'église, s'agenouilla sur la dalle et se mit à prier la Vierge de la faire mourir là et de la réunir à son fils.

C'était le jour de Pâques, l'anniversaire du jour où elle avait perdu son fils. Elle remercia la Vierge, en songeant qu'elle allait mourir ce jour-là, puis elle se mit dans un coin et se couvrit la tête de son voile de veuve.

Quelques personnes la reconnurent et n'osèrent la troubler dans son pieux recueillement. Seulement, on s'entretenait tout bas de son malheur, et, d'après le bruit public, on accusait les parents de son mari d'avoir fait disparaître l'enfant pour s'emparer de sa fortune.

La cérémonie commença.

La mère ne pleurait pas ; seulement, avec une joie indicible, elle se sentait affaiblir à mesure que la cérémonie s'avavançait.

La procession se fit comme de coutume, puis s'arrêta devant la chapelle de la Vierge. Alors

l'orgue remplit l'église d'une céleste harmonie, les fleurs couvrent les dalles de l'église.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit plus rien que les sanglots de la pauvre veuve.

Tous les yeux se tournèrent vers elle, et on la vit mourante, pâle et déguenillée, elle qu'on avait vu si heureuse un an auparavant. Tout à coup, au milieu du silence, s'éleva, pure et suave comme la voix des anges, une voix qui chanta :

*Regina cæli, lætare, alleluia,
Quia quem meruisti portare, alleluia,
Resurrexit sicut dixit, alleluia.*

La mère tomba à la renverse, et toute l'assistance se mit à genoux en pleurant, car l'ange qui chantait, c'était le petit Jean, sur la même dalle, vêtu de sa tunique blanche, ses longs cheveux blonds encore ruisselants sur ses épaules et retenus sur son front par une bandelette bleue.

La mère rampa sur ses genoux jusqu'à lui et, le saisissant avec force, semblait craindre qu'on

vînt le lui arracher. Les enfants de chœur couvrirent la mère et l'enfant d'une pluie de roses; et, du milieu de l'assemblée, l'évêque, appliquant à la veuve les paroles de l'hymne à la Vierge, prononça d'une voix noble et imposante:

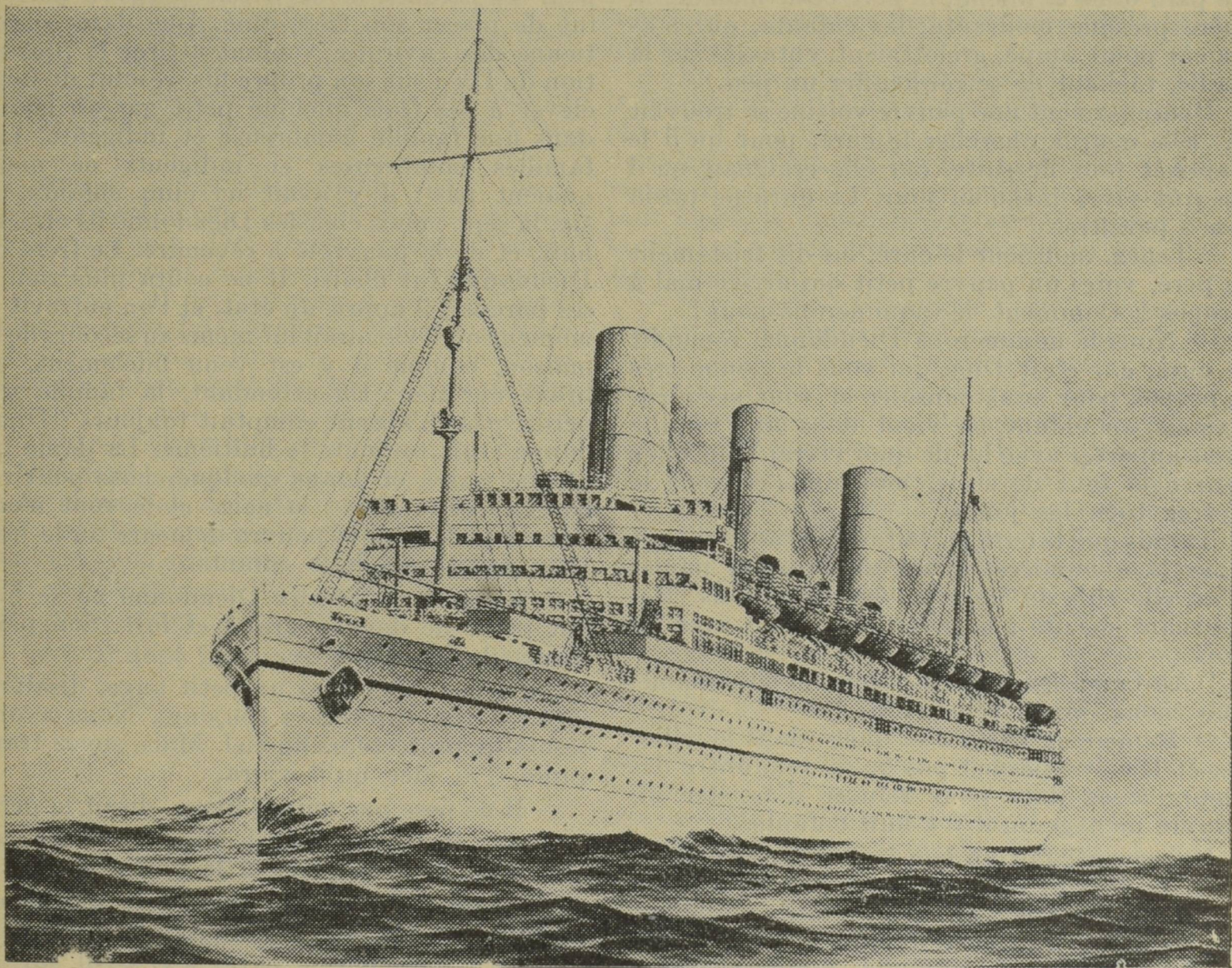
Réjouis-toi,
Car celui que tu as porté sur tes bras
Est ressuscité.

L'orgue reprit alors ses mélodies et jamais plus nombreuse assemblée ne pria avec tant d'onction et de foi.

Le petit Jean raconta son enlèvement comme un songe qui avait laissé peu de traces dans son souvenir. Il se rappelait seulement qu'une femme, plus belle encore que sa mère, quoique son visage fût noir, l'avait nourri d'un miel délicieux et qu'il avait mêlé sa voix à des concerts plus harmonieux que ceux de la terre.

On fouilla la dalle sur laquelle avait reparu l'enfant de chœur et l'on trouva cette statue de la Vierge noire.

Alphonse KARR.



'L'EMPRESS OF JAPAN', le nouveau paquebot de 25,000 tonnes que le Pacifique Canadien mettra l'an prochain en service sur l'océan Pacifique.

Dieudonné



l'entrée d'un village de Normandie, nommé A... , on remarque une petite maison toute neuve, propre, avec un air d'aisance qui fait plaisir à voir. C'est une de ces petites boutiques de campagne où l'on trouve de la mercerie, des étoffes et des denrées.

Au comptoir, une bonne vieille tricote d'ordinaire ; un vieillard est souvent assis à la porte, jouissant tranquillement du bon air.

Quel est ce vieillard ? quelle est cette bonne femme ? quelle est cette maison ? En deux mots, voici leur histoire, instructive pour bien des pères et mères de famille.

A cette place, alors isolée, du village, dans une chaumière ouverte à la neige et au vent, un enfant naquit. C'était la huitième de la famille, et déjà l'on avait bien de la peine à faire vivre les sept premiers. Cette famille, d'ailleurs considérée, avait eu toutes sortes de malheurs, et elle était tombée dans la dernière indigence. Point de feu dans la cheminée, point de pain dans la huche ; le père était malade, la mère presque mourante ; les enfants, qui n'avaient point soupé, grelottaient, entassés sur la paille, tâchant de se réchauffer un peu.

Heureusement une pauvre voisine se trouvait là. Elle courut chercher le curé, pour qu'il le baptisât tout de suite, car elle craignait qu'il ne pût vivre jusqu'au jour. Le curé ne tarda pas à paraître.

— Tenez, monsieur le curé, lui dit tristement le père, voici un pauvre petit qui arrive mal à propos ! Comment le nommerons-nous ?

— Nous le nommerons Dieudonné, répondit le curé, car c'est Dieu qui vous le donne très à propos pour vous consoler et vous secourir. Jamais un enfant ne vient dans une famille sans apporter avec lui de quoi vivre. Vous allez voir cela tout de suite, mon ami, et vous le verrez tous les jours.

Tandis que le curé parlait, sa servante entra dans la chaumière, ayant au bras un panier d'où elle tira du linge et des provisions. Retournant ensuite à la porte, elle revint avec du bois.

— Ah ! monsieur le curé, s'écria le bonhomme, que nous vous remercions !

— Remerciez Dieu. J'ai quêté dans le village, et Dieu ne permet pas qu'on rencontre des cœurs assez durs pour refuser d'assister un pauvre ménage où il y a huit enfants.

La servante fait un bon feu. On enveloppe le petit, on le baptise, on le met auprès de sa mère qui pleure de joie ; le curé se retire, oubliant son manteau. En même temps, la voisine s'en va dans l'autre chambre, les mains chargées de pain, de viande et de fruits, elle dit aux sept enfants :

— Mangez ce que vous envoie votre petit frère Dieudonné.

Dieudonné commença d'être un grand crédit dans la famille.

On fut quelque temps sans trop savoir s'il voudrait vivre. Il était faible à faire pitié, mais il n'en tenait que mieux sa place dans la maison et dans le pays. Tout le monde s'intéressait à lui et à ses parents. Son père et sa mère, indépendamment des petits cadeaux qu'on leur faisait, avaient toujours du travail. La charité les faisait préférer même aux ouvriers plus habiles. "Ils ont huit enfants", disait-on. Cette raison tranchait tout en leur faveur. Ils justifiaient d'ailleurs cette bonne volonté générale. Laborieux, honnêtes, bons chrétiens, d'autant plus fidèles à demander le pain quotidien que jamais il ne restait rien du pain de la veille, ils ne devenaient point riches, mais en somme ils avaient le nécessaire, et de temps en temps quelque bonne aubaine les mettait au large.

— C'est Dieudonné, disaient-ils, qui nous vaut cela. M. le curé l'a bien nommé.

Une des grandes choses que Dieudonné fit pour ses parents, même avant de savoir parler, fut de placer son frère aîné. Une dame chrétienne des environs, voulant attirer la protection de Dieu sur son propre fils, résolut de faire élever à ses frais quelque petit garçon choisi dans une famille nombreuse et indigente. Les familles nombreuses et indigents ne manquaient pas ; il y avait ici cinq enfants, là six, là sept ; mais chez les Dieudonné ils étaient huit, et de la pauvreté à revendre. Le frère de Dieudonné fut choisi. Il ne coûta plus rien à ses parents, il apprit un état, et l'on entrevit le moment où il viendrait lui-même au secours de la maison, comme il y est venu fidèlement, en brave chrétien. En attendant, la famille n'y perdit pas. L'absent comptait toujours ; Dieudonné était toujours le huitième. La dame lui fit une visite, et donna quelque chose pour réparer la chaumière ; la neige et le vent n'entrèrent plus dans la pauvre demeure où le bon Dieu avait mis huit enfants.

Cependant ce fameux Dieudonné ne se hâtait point de devenir grand et fort. Son père craignait de le perdre.

— S'il meurt, ce sera un petit ange, disait le curé ; il vous protégera toujours. Nous avons besoin de protecteurs au ciel. Mais, soyez tranquille, j'ai idée qu'il vivra.

— Il ne pèse pas quinze livres, disait le père.

— S'il était plus lourd, disait le curé, sa sœur aurait de la peine à le porter.

— Jamais il ne pourra manier la pioche et conduire la charrue, reprenait le père.

— Eh ! reprenait le curé, n'y a-t-il sur la terre du pain que pour le laboureur ? Nous lui apprendrons à tenir un autre outil. Laissons

faire la bonne Providence ; je vois qu'elle ne mène pas si mal les affaires de Dieudonné.

— C'est vrai, disait la mère ; cet enfant-là est notre bénédiction."

Dieudonné commençait à causer gentiment. Il était gai, caressant, aimable ; il apprenait tout ce qu'on voulait lui montrer, et à six ans il faisait lire ses sœurs plus âgées que lui.

Tous les enfants de cette pauvre famille, venant bien, s'aimant entre eux, aimaient leurs parents. Dieudonné, préféré de tous, semblait aussi aimer davantage. La pauvreté les avait rendus ingénieux ; ils s'employaient à diverses choses utiles et gagnaient honnêtement leur vie, Dieudonné comme les autres : il était enfant de chœur.

Le dimanche soir, quand la famille était réunie, c'était lui qui lisait à haute voix la *Vie des Saints* et les *Petites Lectures*. Conduit par le curé, qui l'aimait de plus en plus, son esprit et sa raison se développaient rapidement. Père, mère, frères, sœurs, ne faisaient plus rien que par ses conseils et s'en trouvaient bien. On commença à vivre à l'aise. Dans cette famille, qui était l'exemple du pays, chacun disait, en parlant de Dieudonné : "Que nous serions malheureux, si nous n'avions pas cet enfant-là !"

Mais ce fut un peu plus tard que son père et sa mère connurent le don que Dieu leur avait fait.

A mesure qu'ils devenaient vieux, leurs enfants s'éloignaient ; ceux-ci étaient placés, ceux-là mariés ; l'un était soldat, l'autre marin. Dieudonné resta seul pour les consoler et les servir. Il est parvenu à créer le petit commerce dont les bénéfices suffirent à leurs modestes besoins. Tout le monde veut se fournir chez Dieudonné. On sait qu'il ne trompe personne ; et puis, il nourrit son père et sa mère, qui ont élevé huit enfants.

"Dieudonné, disait un jour son père, a été la joie et le soutien de notre vie ; sans lui, nous serions morts de misère et chagrin. Quand cet enfant est venu au monde, si faible, et que nous étions si pauvres, qui nous aurait dit que nous nous appuierions sur lui ?"

Il ne faut donc jamais se défier de la Providence.

E. DE MARGERIE.

CONSULTATION

Le client.— Monsieur le docteur, je vais de mal en pis ; la mémoire me fait complètement défaut.

— Alors, mon cher monsieur, payez-moi d'avance !

Les humbles débuts d'une glorieuse carrière

LE 7 mai 1777, maître Brignode, orfèvre patenté de la petite ville de Libourne, près de Bordeaux, descendit assez tard dans sa boutique, et, ayant jeté les yeux sur une place vide, s'écria :

"Ce petit Martin n'est pas encore à son poste ; il ne fera jamais rien de sa vie, c'est sûr.

— Tu en veux à ce pauvre enfant, Brignode, répondit une femme qui faisait chauffer sur le poêle une odorante soupe à l'ail. Ce n'est pas bien !...

— Et toi, tu le soutiens toujours, Geneviève, répliqua vivement l'orfèvre. Parce que le dimanche, avec son mauvais crin-crin, il te régale, à nous déchirer les oreilles à tous, tu lui passerais volontiers de ne jamais paraître à la boutique... Je parie que le vaurien est là-haut qui racle.

— Eh bien ! après tout, où est le mal, reprit la femme, quand Martin descendrait une heure plus tard à la boutique, pour pouvoir cultiver un talent qui est, ma foi, fort agréable ? Et toi-même, Brignode, toi qui grognes, tu n'es pas du tout fâché, le dimanche, de sauter un peu, en famille, au son du crin-crin, comme tu appelles son instrument !

— Non, certes, Geneviève ; et, puisque ça te fait tant de plaisir, et à l'apprenti aussi, je lui donne un grand quart d'heure par jour pour se renforcer. Hum ! suis-je aimable, ma femme ?

— Si aimable que je vais encore te faire une demande. Approche donc, Martin, n'aie pas peur, dit-elle, en s'interrompant et en s'adressant à un fort joli enfant de quatorze ans à peu près, qui se tenait indécis sur le seuil de l'arrière-boutique ; approche donc ; Brignode t'accorde un quart d'heure par jour pour étudier ton violon.

— A condition qu'il le prendra sur son sommeil ; entendons-nous, interrompit l'orfèvre.

— Oui, oui, mon maître ; merci, dit l'enfant avec l'accent de la reconnaissance et les yeux animés par la joie. Puis, se tournant vers la femme de l'orfèvre, qui avait préparé, sur un coin de l'établi, trois assiettes, et qui les remplissait d'une soupe fumante, il ajouta à voix basse :

"Avez-vous parlé pour le concert, madame Geneviève ?

— C'est ce que j'allais faire, quand tu es entré, Martin.

— Quel concert ? demanda l'orfèvre, soufflant sur sa soupe.

— Voilà ce que c'est, Brignode, dit Geneviève ; les jeunes gens de Libourne ont décidé de donner un concert d'amateurs le jour de la fête du percepteur, et l'apprenti voudrait y faire sa partie.

— Toi ? dit l'orfèvre, jetant les yeux sur Martin ; toi, tu te crois assez fort pour jouer avec des amateurs ?

— Et avec des artistes aussi ! répondit Martin d'un ton d'assurance.

— Il n'y a plus d'enfants, ma parole d'honneur ! Un morveux de quinze ans qui parle de jouer avec des hommes ? Mais, sais-tu bien qu'à ce concert il y aura Lelièvre, Paganel, Raimbault, tous des bourgeois de premier calibre... Tu es donc bien sûr de ne pas te tromper, d'aller tout d'un trait, là, sans hésiter ?

— Certes, oui, maître Brignode, répondit l'enfant, enhardi par l'air de bonté peu habituel de l'orfèvre, et surtout sûr de ne pas faire de fausses notes comme M. Paganel, et de ne pas aller à côté de l'air comme votre plus fameux d'ici, M. Lelièvre...

— Ta, ta, ta ! Voilà bien les enfants ! Qu'est ce que ça fait, je vous le demande, des notes fausses ou vraies ? L'essentiel est d'en faire, des notes, le plus que l'on peut, n'importe comment, et sans s'arrêter surtout... Comme aussi d'aller à côté de l'air ; pourvu qu'on joue un air : *La Monaco* ou *Malbroug s'en va-t-en guerre*. Tu veux que ce petit soit musicien, Geneviève ? Et moi, je te prédis qu'il ne le sera jamais, ni orfèvre non plus ; il ne sera rien...

— Voyons, ne te fâche pas, Brignode, et sois bon enfant, répliqua Geneviève, faisant signe de se taire à Martin, dont le joli visage était devenu tout rouge. Puis, vois-tu, mon homme, parle orfèvrerie tant que tu voudras, c'est ton état ; tu sais ça ; ça te connaît ; mais ne te mêle pas de musique ; m'est avis que tu n'y entends pas grand'chose ; il faut être musicien pour parler musique.

— Et je ne suis pas musicien, moi, peut-être ? répliqua l'orfèvre en colère ; et tu crois que je ne m'y entends pas, en musique, moi ? Et depuis trente ans et plus, qui est-ce qui chante plus haut et plus fort que moi au lutrin ? Qui est-ce qui carillonne mieux que moi les cloches, le dimanche ? Ah ! je ne suis pas musicien ! Ah ! je ne peux pas parler musique !...

— Eh ! mon Dieu ! mon ami, je n'ai pas dit ça pour te fâcher. Seulement, dit Geneviève lentement, si tu étais musicien, tu protégerais cet enfant.

— Aussi, je le protège, ma femme ; et la preuve, c'est que je lui accorde un quart d'heure par jour pour devenir fort ; et, si tu dis un mot de plus, je lui accorderai une heure, une grande heure, pourvu toutefois qu'il la prenne sur son sommeil ; et non seulement je le protégé-

gerai, mais je lui donnerai des conseils encore, et de bons. Va chercher ton violon, Martin, va ; et pendant que je vais polir cette pièce d'argenterie, tu me feras entendre l'air que tu comptes jouer au concert. Va, Martin... Ah ! je ne le protège pas !

Martin, ne se fit pas répéter deux fois un ordre aussi agréable. L'orfèvre ne s'était pas encore remis à l'ouvrage que l'apprenti était derrière son maître, son violon à l'épaule, et qu'il préludait.

“ Quel air ? demanda Geneviève.

— *Charmante Gabrielle*, répondit Martin.

— Qu'est-ce que ça fait, l'air ? répliqua l'orfèvre ; est-ce que les airs ne se ressemblent pas tous, à peu de chose près ? ”

Martin échangea un sourire d'intelligence avec Geneviève. La bonne femme n'était pas plus musicienne que son mari, mais elle possédait ce sentiment qui tient lieu de savoir : elle ne comprenait pas la musique, elle la sentait ; ses impressions lui tenaient lieu de jugement.

“ Que c'est bien ! disait-elle, les yeux pleins de larmes que faisaient venir les notes suaves de cet air, que c'est bien !

— Oui, mais pas assez fort, disait Brignode d'un air capable, et sans quitter son ouvrage. Si tu joues au concert aussi doucement, et que tu ne fasses pas plus de bruit, on ne t'entendra pas, Martin ; jamais les amateurs ne te recevront. Je suis allé souvent à ces concerts d'amateurs, et je sais comment on y joue, c'est à se boucher les oreilles, tant leur musique vous étourdit !... Continue, mais fais plus de bruit, crois-moi...”

Un moment après, l'orfèvre secoua la tête :

“ Geneviève te gâte, Martin, lui dit-il, et je finis par faire comme elle, tant l'exemple est pernicieux. Assez joué ! Maintenant, à l'ouvrage ! Voici deux cafetières à polir ; jette ton violon et travaille.

— Brignode, lui dit sa femme d'une voix caressante, crois-tu que les amateurs voudront de l'apprenti pour leur concert ?

— Est-ce que je sais ça ? dit Brignode.

— Ce serait un honneur pour nous, s'ils en voulaient, Brignode, insinua Geneviève ; car, enfin, toutes les belles dames et les beaux messieurs qui s'y trouveront ne manqueront pas de dire : “ Ce petit, qui joue si bien, c'est l'apprenti de maître Brignode, le meilleur orfèvre de Libourne.”

Et, voyant le sourire de satisfaction qui errait sur les lèvres de son mari, elle ajouta :

“ Du reste, Brignode, si tu voulais présenter toi-même le petit, ça irait tout seul.

— Je te dis que le petit ne joue pas assez fort, Geneviève.

— Il jouera plus fort, Brignode.

— Dans ce cas, je ne refuse pas ; et comme je vais aller ce matin chez Lambert, le maître des cérémonies de ce concert, pour lui porter

des girandoles qu'il me loue, je lui glisserai un petit mot de cela.

— Tu es le mari le plus complaisant de la terre, lui dit sa femme.

— Oui, parce qu'on fait ta volonté, dit l'orfèvre en ôtant son tablier et en passant sa veste pour sortir. En vérité, ce petit mène toute la boutique.

— Quelle injustice ! dit Geneviève.

— C'est-à-dire, qu'il te mène, Geneviève ; et, comme c'est toi qui me mènes, ça fait donc...

— Voyons, voyons ; finis tes commentaires ! Va chez Lambert, et parle pour le petit.

— A condition qu'il jouera plus fort ! ” répondit l'orfèvre en s'en allant.

Quand il revint, une heure après, sa figure exprimait un air d'importance sans pareil :

“ Martin, dit-il à son apprenti, lave tes mains, ôte ton tablier, prends ton violon et suis-moi. A ma considération, les amateurs, réunis dans ce moment chez M. Lambert, consentent à t'examiner. En avant, marche ! comme disait cet officier aux Gardes-Françaises qui a passé par ici l'hiver dernier. Demi-tour à droite... Et, surtout, joue fort ! Quand on dit qu'un homme est fort sur le violon, ça veut dire qu'il joue fort ; c'est clair comme le jour.”

Suivons l'orfèvre et son apprenti jusque dans un immense salon, où se trouvent réunis tous les amateurs de la petite ville de Libourne, chacun avec son instrument, qui la flûte, qui la trompette, qui le pavillon chinois, qui le cor, qui le violon, qui la basse ; et voyons avancer devant ce formidable aréopage un jeune et joli enfant, tout tremblant, tout ému.

“ C'est ça, ton virtuose, Brignode ?

— Mon apprenti, messieurs, répondit Brignode en s'inclinant jusqu'à terre ; il s'appelle Martin, et non virtuose.

— Mais c'est un enfant, Brignode, dit l'un, en toisant d'un air de pitié la taille frêle du jeune musicien.— Il a tout au plus assez de force pour tenir un archet, dit un autre en ricanant.— Mais il est encore au berceau, ton amateur, réplique un troisième.— Nous lui donnerons la bouillie après le concert ! ” ajoute un quatrième.

Le pauvre Martin était tout décontenancé.

“ Allons, voyons, commence, s'écrièrent-ils tous à la fois, les yeux braqués sur l'apprenti... Écoutez, écoutez donc, messieurs, ce sera curieux !

— Surtout racle fort ! ” lui souffla si haut à l'oreille l'orfèvre que Martin en perdit tout à fait le peu de courage qui lui restait.

Toutefois, après les premières notes qu'il fit, il est vrai, d'une manière peu sûre et en tremblant, Martin se rassura ; sa main se raffermi, son archet, n'hésita plus, et il joua son morceau avec assez de bonheur ; mais, à quoi, hélas ! cela lui servit-il ? Personne ne l'avait écouté ; c'est ce qu'avoue avec ingénuité la plus grande

partie des amateurs ; il y en eut qui proposèrent de le faire recommencer, mais la majeure partie s'éleva contre.

“ C'est assez nous occuper de ce petit, dirent-ils ; remmène ton apprenti, Brignode, et, quand il sera sorti des langes, tu nous le représenteras, mon pauvre ami.

— Vous ne voulez donc pas l'admettre parmi vous ? dit Brignode désappointé.

— Belle demande ! Un pareil marmot ! ” répondirent-ils en riant.

L'indignation de se voir ainsi expulsé, le désespoir de toutes ses illusions perdues donnèrent du courage au pauvre enfant.

“ Messieurs, leur dit-il, la main sur son cœur qui battait à tout rompre, daignez m'écouter une seconde fois, je vous prie ; ma seule ambition, mon plus grand désir est de tenir ma place dans ce concert que vous allez donner ; ne me désolerez pas par un refus, de grâce... ”

— Le petit a du cœur, Messieurs, savez-vous, dit un amateur.

— Oui, et c'est dommage qu'il n'ait pas plus d'âge ! ” répondit un autre.

Les larmes suffoquaient le pauvre enfant ; il voulut encore élever sa jeune voix, puis, comme si la digue était rompue, il éclata en sanglots.

“ Hors d'ici les enfants qui pleurent ! s'écria-t-on de tous côtés ; emmène donc ton marmot, Brignode ; à la porte, voyons, et laisse-nous la paix !... ”

“ Quand je te le disais que tu ne jouais pas assez fort ! disait Brignode revenant au logis avec Martin qui pleurait à chaudes larmes. Tu n'as pas voulu me croire ; j'ai de l'expérience, moi ; et puis, quoi qu'en dise Geneviève, je suis musicien ; j'ai sonné les cloches assez longtemps pour ça, peut-être.

— Refusé ! ma femme, cria-t-il du plus loin qu'il aperçut Geneviève, debout sur le seuil de la boutique, guettant leur retour... Refusé ! Je le savais ; le petit ne joue pas assez fort.

— Eh bien ! Martin, que veux-tu ? Il faudra t'en consoler, dit l'excellente femme, en essuyant avec son mouchoir les joues mouillées de l'enfant ; et, puisque tu ne peux pas être musicien, tâche de devenir orfèvre, au moins.

— Non, madame Geneviève, dit Martin prenant son parti ; non, je ne serai pas orfèvre ; ce n'est pas ma vocation, et, parce que vos amateurs de Libourne n'ont pas voulu m'écouter, ce n'est pas une raison pour que je ne sois pas musicien. Recevez mes adieux, dame Geneviève, et vous aussi, maître Brignode. Je ne veux plus rester dans ce vilain pays.

— Et où veux-tu aller ? mon Dieu ! s'écrièrent à la fois le mari et la femme.

— A Paris, dit résolument Martin. J'ai un oncle qui y demeure ; il m'aidera peut-être ; et puis Dieu n'existe-t-il pas pour tout le monde ? Il aura pitié de l'orphelin.”

Ce fut en vain que dame Geneviève et maître Brignode déployèrent leur éloquence pour engager leur apprenti à ne pas les quitter.

— Je n'aime que la musique, leur répondit-il ; je ne rêve, je ne pense, je ne vis que dans l'espoir d'être un jour musicien. Adieu, donc, dame Geneviève ; acceptez mes remerciements pour toutes vos bontés ; priez Dieu quelquefois pour moi ; et vous, maître Brignode, ne m'en veuillez pas, je vous prie, de vous quitter."

Or, quelques jours après cet entretien, et le jour même du concert des amateurs, par une belle matinée du mois de mai, le jeune Martin se mit en route, à pied, un bâton sur l'épaule, au bout duquel pendait un paquet, et de l'autre main une poche de serge verte contenant son violon ; il remonta les rives riantes et verdoyantes de la Garonne, non toutefois sans jeter, de temps à autre, un regard de regret sur sa ville natale. A Saint-André de Cubzac, ayant payé son dîner avec un petit air de violon pour faire danser le gens de l'auberge, un roulier, qui aimait la musique, lui proposa de le conduire à Paris, au même prix. Martin ne se fit pas prier. Quand la charrette allait, Martin, huché sur les ballots, dormait ou rêvait à une vie meilleure, à une vie d'artiste musicien ; il n'en ambitionnait pas d'autre ; et, quand les chevaux se reposaient, Martin, armé de son violon, charmait les loisirs de son compagnon de route.

Un mois après son départ de Libourne, Paris s'offrit aux yeux du petit violoniste émerveillé.

L'oncle reçut son neveu avec plaisir, et quand celui-ci lui eut raconté le but de son voyage, il s'écria : " Ca se trouve bien, neveu ; ce soir un de mes amis, le chanteur de la reine, Garat, donne un concert ; je te mènerai chez lui un peu avant l'heure où sa société arrive, et je te recommanderai à lui."

Fait comme dit. A sept heures précises, l'oncle et le neveu faisaient leur entrée dans le salon du célèbre chanteur.

Il était au piano, debout, un doigt sur les touches, dont il en effleurait une à mesure qu'il chantait, et, comme pour se donner le ton. A la vue des arrivants, il s'interrompit.

— C'est toi, Martin ? dit-il à l'oncle. Tu n'as donc pas dîné, pour être chez moi à cette heure ? Que je ne dîne pas, moi, c'est juste, je chante ; mais toi ? . . . Tu permets ? "

Et sans attendre de réponse, Garat continua la roulade commencée.

— Moi, répondit l'oncle Martin, je voulais te surprendre seul pour te présenter mon neveu qui se destine aux arts, à la musique.

— Ah ! fit Garat en s'interrompant pour jeter un regard scrutateur sur l'enfant qui, tremblant et ému, semblait aspirer avec ivresse chaque note sortie du gosier du célèbre chanteur . . . Ah ! il veut être musicien ? Mais ce

n'est pas tout que de le vouloir, mon cher, faut être organisé.

— Neveu, prends ton violon, et joue quelque chose dit l'oncle du même air qu'il aurait dit : Neveu, salue.

— Ah ! c'est du violon qu'il joue ? dit Garat. A-t-il de la voix, ce petit ?

— Ah ! monsieur, je le croyais avant de vous avoir entendu, s'écria le petit Martin, avec un élan si passionné que Garat en demeura stupéfait.

— Il a de l'âme, le petit, dit-il ; il doit avoir de la voix. Tiens, petit, écoute et répète après moi."

Garat fit une de ces roulades que lui seul savait faire.

Comme un écho faible, mais fidèle, la voix du petit violoniste répéta la roulade.

— Jette ton violon ! s'écria Garat, saisissant avec enthousiasme le violon de l'enfant et le jetant avec mépris par une porte ouverte dans l'antichambre ; brise-le, et ne le touche pas de ta vie, si ce n'est pour t'accompagner. Quelle voix, mon Dieu ! quelle voix ! Ah ! si j'avais jamais possédé la puissance que cette voix aura un jour, j'aurais fait pleurer des tigres . . . Mon enfant, ajouta-t-il avec émotion, à dater de ce moment, je suis ton maître, et dans six mois nous chanterons ensemble."

Ce ne fut pas au bout de six mois, mais bien de six semaines, que, dans un concert public Garat et son élève se firent entendre. Des applaudissements frénétiques les accueillirent tous deux. Le talent du maître ne pouvait être surpassé que par le charme extraordinaire de la voix de l'élève, de son élève, son rival à ce moment-là . . .

Car cet élève, ce pauvre jeune enfant, refusé par un orchestre de province, c'était Martin . . . Martin, le grand chanteur, qui devint le célèbre professeur du Conservatoire, et mourut en 1837, à l'âge de soixante-huit ans, n'ayant pu résister au chagrin de la perte de sa fille, morte un an plus tôt.

Eugénie FOA.

UNE FEMME QUI NE VARIE PAS

On connaît le fameux proverbe :

— " Souvent femme varie,

— " Bien fol est qui s'y fie "

Eh bien, voici du moins une dame qui fait mentir le proverbe :

LE JUGE. — Votre âge ?

L'INCULPÉE. — Trente ans.

LE JUGE. — Mais il y a quatre ans, vous avez comparu une première fois devant moi et vous aviez déjà trente ans !

L'INCULPÉE. — Je ne suis pas de ces gens qui disent une chose aujourd'hui et une autre le lendemain.

De l'avantage d'avoir une fille qui ne veut pas apprendre l'orthographe

MBOUILLY, l'auteur populaire des *Contes à ma fille*, eut un rare bonheur dans sa vie littéraire : celui d'avoir deux réputations. Ces deux réputations s'ajoutèrent si heureusement l'une à l'autre que la seconde commença quand la première finissait, de sorte que cette arrière-saison, si cruelle pour les artistes, la saison de la décadence, ne fut pour lui qu'une transformation de talent et un changement de succès. Auteur dramatique fort applaudi jusqu'à quarante-cinq ans, il devint alors conteur populaire. Conteur, grâce à qui ? Grâce à sa fille, charmante d'esprit, d'intelligence, de vivacité, mais qui, arrivée à douze ans, ne savait pas l'orthographe et ne voulait pas l'apprendre.

On avait pourtant employé pour l'instruire tous les moyens et tous les professeurs des deux sexes. Le maître d'école y avait échoué ; après le maître, une maîtresse ; après la maîtresse, le curé ; après le curé, une sœur ; sans compter, bien entendu, la mère et sa grand-mère. Enfin un jour, le père s'écria : " J'ai trouvé le moyen !... " Il la fit donc venir un matin dans son cabinet et lui dit : " Mets-toi là et écris. " Elle savait écrire. Toute fière, elle s'assied devant son pupitre ; le père commence à lui dicter l'histoire d'un sansonnet. Le père inventa mille détails amusants ou intéressants sur le caractère, sur le naturel de cet oiseau ; il en dicta à sa fille de quoi remplir deux pages. Enfin le voilà arrivé au moment où l'histoire commence ; la petite fille est tout oreilles, mais le père, s'arrêtant brusquement : " Je continuerai, quand tu m'apporteras ces deux pages recopiées, et sans une seule faute d'orthographe. " Qui fut stupéfaite, qui fut désappointée ? Je vous le demande. Comme Mlle Flavie, — elle s'appelait Flavie, — était habituée à ce qu'on fit toutes ses volontés, elle pria, elle pleura, elle trépigna, puis elle se calma, attendu que les enfants se calment toujours quand les parents restent calmes ; et son père lui ayant permis de demander des conseils pour son travail, la voilà consultant sa mère, consultant le dictionnaire, allant même frapper à la porte de sa vieille tante, et arrivant enfin, après trois jours d'étude, avec deux pages irréprochables comme écriture et comme orthographe.

" Bravo ! dit le père, continuons ! " Les efforts de sa fille l'avaient touché ; son succès personnel l'avait flatté, si bien que, son imagination se montant, il inventa, il improvisa une histoire très piquante ; et la petite fille, tout en écrivant, riait aux éclats. Mais tout à coup, au

moment le plus intéressant, le narrateur s'arrête.

" Va donc ! père, va donc !... La fin !... la fin !... "

— La fin, répondit froidement le père, je te la dirai, quand tu m'auras recopié sans faute ces quatre nouvelles pages.

— Père ! père ! je t'en supplie, dis-moi la fin !

— Non !

— Je te promets que j'apprendrai par cœur quatre pages de grammaire.

— Non !

— Je prendrai des leçons tous les jours.

— Non, je ne te dirai pas la fin avant que tu m'apportes cette seconde dictée sans faute. D'abord je serais bien embarrassé de te la dire aujourd'hui, attendu que je ne la sais pas encore moi-même."

Il fallut bien se résigner et se mettre au travail ; et comme le père, traîtreusement, avait intercalé dans les phrases bon nombre de difficultés grammaticales, il ne fallut pas moins de dix jours pour que la petite fille mît son devoir en règle et fût digne d'attendre le dénouement. Enfin l'y voilà ! l'histoire s'achève, et avec un tel succès, de telles exclamations de plaisir de la part de l'enfant, que le père lui dit : " Or donc, écoute-moi bien !... Je n'ai plus peur que tu n'apprennes pas l'orthographe ; tu as compris que la fille d'un homme de lettres qui ne sait pas sa langue rend son père même ridicule. Mais cela ne suffit pas ; tu m'as fait honte, il faut que tu me fasses honneur ; il faut que d'ici à deux mois je puisse dire à notre ami le professeur de la Sorbonne, qui se moque toujours de toi : " Interrogez donc ma fille !... " et que ton interrogatoire soit un triomphe. "

Ainsi arriva-t-il. Mais voici un autre dénouement bien inattendu et qui expliquera le long titre de cette histoire.

M. Bouilly était membre d'une société littéraire appelée la Société philotechnique. Un jour, il raconta à un de ses collègues sa petite invention paternelle.

" Lisez-nous donc un de ces contes à une de nos réunions particulières.

— Y pensez-vous ? Lire un conte fait pour une petite fille à une assemblée d'hommes graves !

— Ces hommes graves sont des hommes, sont des pères ; et d'ailleurs, entre nous !... "

— Soit donc ; mais à vous la responsabilité ! "

Trois jours après, la lecture a lieu. Succès complet ! Si complet qu'on demande à l'auteur de lire ces deux contes, — il en avait lu deux — à la grande séance annuelle, au Conservatoire.

" Y pensez-vous ? s'écrie-t-il. Lire ces enfantillages devant six cents personnes ! Entre un fragment de poème épique, — on faisait encore des poèmes épiques dans ce temps-là, — "

et une scène de tragédie, — on faisait énormément de tragédies dans ce temps-là, — une telle disparate...

— Raison de plus. Le contraste est la meilleure condition du succès. D'ailleurs, nous ne sommes pas plus bêtes que nos six cents auditeurs, et, puisque ces deux contes nous ont plu, pourquoi ne leur plairaient-ils pas ?

— Soit donc, dit encore l'auteur ; mais je vous déclare que ma première phrase sera pour expliquer au public que c'est vous qui l'avez voulu."

Lecture publique... Succès éclatant !... Attendez, attendez, vous ne devinez pas tout. Le lendemain matin, l'auteur écrivait dans son cabinet ; on lui annonce un monsieur qui désire lui parler.

— Son nom ?

— Il dit que monsieur ne le connaît pas.

— Qu'il entre !

— Monsieur, lui dit l'inconnu, vous avez lu hier, à la Séance publique du Conservatoire, deux contes charmants.

— Vous êtes bien bon, Monsieur.

— Il est évident que vous avez dû en écrire d'autres ?

— Oui, une douzaine environ.

— Eh bien ! Monsieur, je suis éditeur, je viens vous les acheter.

— Hein ! s'écrie l'auteur, marchant de surprise en surprise, publier de telles babioles ! Vous n'y pensez pas !

— J'y pense si bien que je vous offre 1.200 francs de la première édition.

— Jamais ! Je suis trop honnête pour vous laissez faire un tel marché,

— Cela me regarde, répond froidement l'éditeur ; je vous réponds que le marché est bon. Veuillez y réfléchir ; je reviendrai savoir votre réponse."

Et il sortit.

Y réfléchir ! Il appelle sa femme, il appelle sa fille, il leur raconte... ce conte, bien plus extraordinaire que tous les siens... quand, au bout de deux heures, un nouveau coup de sonnette les fait tressaillir... C'est sans doute l'éditeur impatient qui venait chercher sa réponse. Du tout ; c'est un second éditeur qui offre 2,000 francs au lieu de 1,200. Concurrence, enchère, si bien que, le soir, le livre était vendu pour 2,500 francs par édition, et sous le titre : *Contes à ma fille*.

Sa fille grandit, et, après les Contes, il lui fit deux volumes de *Conseils*. Ce n'est pas tout : elle se maria ; il écrivit pour elle deux autres volumes intitulés : *les Jeunes Femmes*. Après les *Jeunes Femmes*, les *Jeunes Mères*. Après les *Jeunes Mères*, sa réputation s'étant encore agrandie, il fut chargé par la famille royale d'écrire pour les deux enfants de la duchesse de Berri, c'est-à-dire pour le comte de

Chambord et sa sœur, un recueil qui eut pour titre : *les Contes aux enfants de France*, et qu'on lui paya 24,000 francs... On comprend qu'il eut tous les courtisans pour lecteurs ; de façon qu'en quelques années il publia douze volumes, qu'il doubla la fortune de sa fille... grâce à quoi ? grâce à ce qu'elle n'avait pas voulu apprendre l'orthographe. Seulement, n'allez pas en conclure qu'il faut laisser là grammaire et syntaxe ; cela ne rapporterait pas autant à tous les pères, et c'est aux parents de tirer de ce petit récit l'affabulation convenable. Cette affabulation, la voici : c'est que nous ne remercions jamais assez Dieu de nous donner des enfants ; car, même en tenant compte du désespoir que nous causent leurs maladies, et parfois même, hélas ! leur perte, leurs succès et plus encore leurs défauts, ils n'en restent pas moins la plus pure et la plus féconde des joies de ce monde. Oui, nous trouvons tout en eux, si nous savons tirer d'eux tout ce qu'ils peuvent nous donner ; nous y trouvons plaisir, consolations, enseignements, perfectionnement, et, comme le prouve l'exemple de M. Bouilly, lors même que nous travaillons pour eux, nous nous trouvons bien souvent travailler pour nous-mêmes et pour les autres.

Ernest LEGOUVÉ.

Avis important



Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC

Secret gardé



ÉTAIT au temps où la France n'était pas encore définitivement constituée ; où, dans leurs domaines, les seigneurs étaient rois, tantôt nobles et bons, tantôt bas et perfides ; où ils guerroyaient sans cesse négligeant souvent la justice ; et où les oubliettes, plus d'une fois, recélaient des braves au lieu de criminels...

A la nuit tombante, alors qu'un vieux burg situé sur la colline prenait un aspect plus sombre, un homme, qui, pour y monter, avait évité la route, se glissait à travers les fougères et les hautes roches grises. Il arriva ainsi à la poterne et frappa trois fois du pommeau de son épée. Un jeune garçon de quatorze ans vint lui ouvrir et, silencieusement, le conduisit au second étage de la grosse tour. Derrière une tapisserie placée au fond d'un corridor étroit et obscur, il passa la main et appuya sur un ressort invisible. Une porte s'entrebâilla aussitôt, et le visiteur put entrer dans une petite chambre mal éclairée, mais convenablement meublée, dont rien ne pouvait, alentour, réveiller l'existence.

Peu après parut le comte Pierre de Verbançois. L'inconnu était son frère Louis, poursuivi d'une manière infâme par le plus puissant seigneur de la contrée, Karl de Farnollès, qui détestait les familles trop riches et trop vénérées. Une fière réponse de Louis à une injuste menace avait décidé de son sort : Karl avait juré de ne connaître ni repos ni trêve avant d'avoir abattu la tête de son ennemi. La guerre avait eu lieu, guerre atroce, où le malheureux Louis, son château dévasté, ses gens tués ou dispersés, n'avait eu d'autre moyen de salut que la fuite.

Secrètement, il avait fait avertir son frère qu'il allait se réfugier chez lui... C'est pourquoi, durant trois nuits, Jean, le propre fils du comte, avait épié le moindre signal pour ouvrir la porte au proscrit.

“ Père, dit le jeune homme, j'ai bien rempli ma mission ; personne assurément n'a pu nous voir passer. ”

Pierre, avec émotion, tendit la main à son frère... Celui-ci, exténué, essaya cependant de narrer sa défaite. Il parla de la menace de mort suspendue sur la maison de quiconque lui offrirait asile :

“ Il s'agit, conclut-il, d'une formidable haine ; Karl, pour me découvrir, est capable de mettre la contrée à feu et à sang. ”

— Je jure que nous te garderons, dit le comte d'un ton ferme. Hors moi, il n'y a que mon fils qui connaisse ta présence au burg... et je le sais trop réfléchi pour commettre une indiscretion ; je réponds de lui comme de moi-même. ”

L'enfant se redressa fièrement. “ Oncle, dit-il, repose-toi dans ce cachot ami ; je serai ton gardien fidèle, ton intendant, ton panetier... ton serviteur dévoué. ”

— Oui, reprit le comte, il te portera ta nourriture ; s'il en était empêché, nul autre que moi n'y pourvoirait. ”

Et, s'adressant à son fils :

“ J'ai pleinement confiance en toi ; mais, pour ne négliger aucune précaution, je te recommande, durant une quinzaine de jours, de ne faire aucune tournée dans la campagne ; Karl enverra des rôdeurs par ici ; il faut qu'il n'y trouve aucune proie... ”

Le jeune homme fit la moue ; les journées au burg étaient longues, il étoufferait à ne pas sortir.

*
* * .

“ Doucement, dit Jean au petit compagnon qui le suivait ; si nous voulons lutter au clair de lune, ami, il ne faut pas se faire entendre de mon père. ”

Il ouvrit la poterne et s'élança dans les hautes herbes qui entouraient le château. Une fois sur le chemin, il s'écria triomphant :

“ A nous deux !... ”

— Non, à nous trois ! ” répondit sourdement une voix derrière lui.

Des liens vigoureux entourèrent aussitôt Jean et son camarade, tandis que des bâillons les empêchaient d'appeler au secours. Deux minutes s'écoulèrent...

Un homme surgit des hautes fougères et vint aider le premier. Chacun s'empare d'une proie, et ils descendirent rapidement la colline. Là, deux chevaux attendaient...

A la lueur d'un flambeau, le visage des prisonniers fut longuement examiné. Les hommes se firent des signes. Un enfant fut délié et relâché. Jean resta.

Comme un paquet, on l'attacha à un cheval qu'un des ravisseurs enfourcha par derrière ; l'autre monta sur le second coursier. Et ils partirent au galop.

Cinq heures plus tard, le pauvre paquet était déposé dans la grande salle d'un autre burg : celui de Karl de Farnolles.

Le seigneur du lieu ne tarda pas à arriver. Les poings sur les hanches, avec un ricanement sinistre, il considéra un moment l'enfant étendu par terre.

“ Ce bon petit doit être fatigué, dit-il à l'un des gardes qui l'accompagnaient. Déliez-le, et qu'on lui serve, dans la pièce voisine, le plus copieux repas ! ”

Et, s'adressant directement à Jean : “ Comment t'appelles-tu, ami ? ”

— Vous savez mon nom, reprit le fier garçon, qui, une fois debout, avait la plus vaillante attitude.

— Eh bien ! oui, je le sais. Mais, écoute bien ceci. Malgré l'inimitié de nos familles, tu auras un second père en moi, et je te comblerai de trésors, si tu veux répondre à mes questions... Ton oncle se porte-t-il bien ?

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Allons, allons, petit, sois raisonnable, et dis-moi dans quel château il est caché.

— Que vous importe ?

Karl conduisit l'enfant dans la pièce voisine, où le dîner était servi.

“ Parle, dit-il ; sans quoi, non seulement tu ne mangeras pas à cette table, mais tu mourras de faim dans une des oubliettes du château. ”

Jean fronça les sourcils, serra les poings.

“ Ce ne serait qu'une injustice de plus, Monseigneur ! Saurais-je où est mon oncle, je ne vous le dirais pas ! ”

Karl fit renfermer l'enfant. Il usa tour à tour de douceur et de violence pour le faire céder. Puis, voyant qu'il n'arriverait à rien, il ordonna de le pendre.

Dans le cachot où devait avoir lieu l'exécution, Jean fut enfermé. Devant lui, on attachait la corde au plus haut crochet, et, d'heure en heure, on vint lui répéter pendant trois jours : “ Parle, si tu veux épargner ta tête et celle de ton père ! ”

Or, un jeune homme avait été touché de la belle résistance du brave enfant. C'était le fils même de Karl, Albert de Farnolles. Il n'eût rien pu faire devant son père ; mais, justement, le farouche seigneur venait d'être attaqué à l'improviste par un baron voisin. Cette heureuse diversion fut le salut du prisonnier.

Avant l'heure fatale fixée pour le crime, Albert descendit au cachot, et, rapidement, fit évader l'enfant.

“ Va ! lui dit-il. Tu peux être fier ; ton héroïque discrétion a sauvé les tiens et t'a donné un protecteur dans le fils même d'un ennemi. ”

* * *

Quatre jours après, au vieux burg de Verbandois, tout attristé depuis la disparition de Jean, arrivait un courrier en toute hâte ; il remettait au comte un pli cacheté. C'était un prompt avertissement d'Albert de Farnolles.

Karl venait d'être tué dans les récents combats ; son fils renonçait aux injustes poursuites et rendait les biens confisqués. En termes brefs, la conduite héroïque de Jean était retracée, et l'on affirmait qu'il était libre...

Au moment même où ces nouvelles se répandaient d'étage en étage, l'enfant, tout poudreux, tout brisé de fatigue, arrivait sur le pont-levis. De peur d'être reconnu par les ennemis de son oncle, longtemps il avait erré dans les bois et rampé dans les fossés. Son père et son oncle, les hommes d'armes et les serviteurs se précipitèrent vers lui. Tout le château s'émut, tandis que joyeusement, comme aux grands jours, les cloches sonnaient à toute volée... L. R.

Marius



L'était maître portefaix. Il n'avait pas toujours été maître, mais il était né portefaix. Cette antique corporation marseillaise est l'aristocratie du travail — travail dur, pénible, qui ne finit qu'à la vieillesse ou à la mort, mais travail ennobli par une honnêteté rigoureuse et une fraternité touchante. Le maître portefaix est, sur le port, général en chef de ses hommes ; le travail fini et la veste remise, il n'est plus que l'ami de tous et le père des plus jeunes.

Depuis longtemps déjà Marius était *général*. Il savait commander, mais personne n'en faisait plus que lui. Grand, taillé en hercule, les épaules bombées, il était le premier à l'ouvrage, le dernier à quitter le dock. Son fils Léon était toujours auprès de lui. Quoique fort jeune encore, — il n'avait que quinze ans, — Léon travaillait déjà comme un homme. Le noble exemple de son père faisait de lui un portefaix numéro un et un chrétien sans peur et sans reproche.

C'est que, si Marius avait les épaules solides, il portait dans son grand cœur une foi que rien ne pouvait ébranler. “ Moi, disait-il, j'aime trois choses : mon Dieu, mon métier et mon fils. ” Il était veuf depuis plusieurs années. Sa femme, — une vraie sainte, — était morte du choléra en soignant une pauvre voisine. Depuis ce jour Marius aimait son fils pour deux, et Léon, pour payer sa tendresse, s'amusait quelquefois à l'appeler *maman*. Ce simple mot faisait pleurer Hercule, et il disait en s'essuyant les yeux : “ Que veux-tu, je suis comme ça ! ”

*

* *

Mais s'il aimait son fils, Marius était loin de le *gâter*. Dès sa naissance il s'était dit : Je veux en faire un homme et un chrétien ; et déjà, à quinze ans, Léon était l'un et l'autre. Comme son père, il aimait Dieu par-dessus toutes choses ; après Dieu, il aimait son prochain, et son rêve était de faire du bien aux autres. Petit enfant, il donnait ses tartines aux voisins ; ouvrier, il voulait aider tout le monde ; quand un collègue était malade, Léon demandait à son père de lui permettre de travailler pour lui.

Et comme ce jeune homme si bon aimait les âmes de ses frères ! Le soir, comme récréation, il expliquait le catéchisme aux gamins du voisinage ; le dimanche, au lieu d'aller au café, il chantait au latrin, puis, entre les offices, il allait visiter *ses pauvres* et donnait sans compter tout l'argent que lui laissait son père. Sa qualité de fils de maître lui permettait d'entrer partout, et son allure franche et bonasse le faisait estimer et aimer même de ceux qui ne

partageaient point ses idées religieuses. Un seul homme, dans le quartier, haïssait Léon et son père. Les voisins s'étonnaient de cette haine ridicule et cruelle. Marius ne voyait qu'une âme à sauver, et quand son ennemi l'appelait vieux cafard, il se contentait de sourire et le saluait poliment. Et souvent il disait à son fils : "Prions bien pour lui, *qué!* il ne connaît pas le bon Dieu, *pechère.*"

*
* *

M. Martin était plus malheureux que méchant. En fait de religion, son ignorance était complète. Né en Tunisie de parents français, il avait, à dix ans, perdu son père, puis sa mère quelques mois après. Engagé aussitôt comme mousse, il ne savait ni prières ni catéchisme. A vingt ans, dégoûté de la mer, il s'était fixé à Marseille et s'était mis dans les couleurs: il était peintre en bâtiment. Marié à vingt-cinq ans, il avait eu cinq enfants : trois garçons et deux filles. A l'époque de cette histoire, il était veuf, et de ses cinq enfants il ne restait qu'une fillette de sept à huit ans. Sans Dieu et sans amis, Martin ne vivait que pour sa Denise. La pauvre enfant avait du moins reçu les leçons de sa mère. Elle savait prier, mais ne le faisait qu'en cachette, pour ne pas irriter son père. Si souvent elle l'avait vu battre sa mère au retour de la messe ! Ses blasphèmes l'épouvantaient, et depuis que sa mère était morte, jamais elle n'avait osé demander à aller à l'église. Son père cependant l'entourait de soins touchants; cette nature autrefois si grossière s'adoucissait auprès de son enfant. Il en voulait à Dieu qui lui avait pris sa famille, aux voisins qui s'éloignaient de lui, à Marius surtout qui s'était permis plusieurs fois de lui parler du ciel et de son âme. Le ciel, pour lui, c'était Denise; la voir belle et ne manquant de rien, écouter son frais caquetage, lui raconter ses histoires de marin, suivre ses allées et venues dans son ardeur de jeune ménagère, cela suffisait à son cœur ; qu'avait-il besoin du bon Dieu ? Que lui importait le mépris des voisins et la compassion hypocrite de ce gros portefaix et de son capucin de fils ?

*
* *

Mais si Denise remplaçait Dieu pour le pauvre Martin, Martin et ses couleurs ne suffisaient point à Denise. A ce cœur frais et pur il manquait quelque chose... il manquait tout. Quand elle disait ses prières, elle pensait : le bon Dieu est là-bas, à l'église. Elle avait vu monter l'encens et entendu les beaux cantiques ; et quand le prêtre avait montré la blanche hostie du sacrifice, sa mère, en s'incli-

nant, lui avait dit : "Denise, c'est le bon Jésus." Son père était-il donc païen, ou Turc, ou Juif, comme ceux du chemin de croix de l'église ? Et sa petite tête travaillait, et de son petit cœur elle sentait monter des larmes qu'elle essayait de cacher à son père.

Enfin, un jour, n'y tenant plus, elle parla. "Papa..."

— Eh bien ! Denise ?

— Je voudrais aller voir le bon Dieu.

— Quel bon Dieu ?

— Le bon Dieu de maman, tu sais ?"

Il sentait gronder le blasphème. Il le retint pour ne pas effrayer sa fille. Pour la première fois il avait peur de cette enfant. Elle reprit : "Papa, mène-moi à l'église."

— Non Denise, c'est impossible.

— Monsieur Léon y va ; laisse-moi aller avec lui.

— Léon, le portefaix ?

— Oui, papa, rien que le dimanche."

Martin se sentait pris. Comment refuser à sa fille la seule chose qu'elle n'eût jamais demandée ? Sans doute il n'aimait pas Léon, mais il le savait sage et solide ; avec un cavalier de cette trempe, la petite n'avait rien à craindre...

Le dimanche, quand Léon partit pour la grand'messe, Denise courut après lui, fort émue.

"Monsieur Léon !

— Mademoiselle ?

— Voulez-vous me mener à l'église ?

— Certainement... mais... votre père...

— Oh ! papa y consent ; il m'a dit : "Tiens, Monsieur Léon va à la messe ; avec lui tu n'as rien à craindre."

— Votre père a dit ça ?

— Oui, Monsieur, et il m'a dit de vous le dire.

— Quel bonheur ! fit le jeune homme en offrant son bras à Denise. La fillette y passa le sien, et en les voyant s'éloigner, Martin derrière la vitre, murmurait : "Quel aplomb !" Dieu allait-il lui prendre son enfant ?

Au retour, Denise était transfigurée. Martin vit bien que la pauvre avait trouvé là-bas quelque chose qui manquait à son cœur. Il se sentait humilié de sentir Dieu plus fort que lui. Puis il s'en prit à Marius, à Léon, à tous ceux qui servaient le Dieu qu'aimait Denise. Au lieu d'être reconnaissant, il devint plus brutal que jamais, et, le dimanche, quand Léon l'emmenait, il se dédommageait en l'appelant tartufe, capelan, cagot, sainte Nitouche. Mais toujours Léon souriait, et quand il parlait à son père de la haine croissante de "ce pauvre Martin", Marius répondit : "Prions bien ; *agués pas poou, l'aourén.* N'aie pas peur, nous l'aurons."

L'avoir un jour pour le donner à Dieu, c'était le rêve des deux braves travailleurs. Et chaque jour, ployés sous les fardeaux énormes, le maître portefaix et son fils disaient : "Voyons,

mon Dieu, laissez-nous donc sauver cette pauvre âme !”

*
* *

Cela dura près de deux ans. Plus Denise connaissait Dieu, plus elle aimait son père et avait pitié de son âme. En trotinant près de Léon, elle faisait ses confidences :

“ Ah ! si papa connaissait le bon Dieu ! S'il venait avec nous à l'église ! Quand il est malade, j'ai peur comme tout... Est-ce que vous priez bien pour lui ? ”

Et Léon répondait :

“ Oh ! oui, Mademoiselle ; papa aussi ; lui et moi, voyez-vous, nous nous ferions tuer pour convertir cette chère âme. ”

Et la petite main tremblait sur le bras de son compagnon ; et en la voyant si pieuse et si bonne, Léon disait comme son père : “ *L'aourén, l'aourén.* ”

*
* *

Au feu ! au feu !... O mon Dieu ! la maison de Martin ! Marius et son fils accoururent. Martin, était absent ; là-haut, au balcon du quatrième étage, une voix d'enfant criait : “ Au secours ! ” Tout à coup, guidé par les flammes, Martin arrive et reconnaît sa fille. “ Denise ! Denise ! — Papa ! papa ! ” Tous les étages étaient en feu, l'escalier s'était écroulé. Fou de douleur, Martin vomissait des blasphèmes. Marius s'approcha ; le peintre l'appela canaille...

Et là-haut, Denise implorait le bon Dieu, et toujours la flamme montait, et Léon, baisant la main de son père, dit simplement : “ J'y vais. — Vas-y ! ” dit Marius étouffant un sanglot...

Léon grimpa, s'accrochant aux corniches, aux contrevents à toutes les saillies. Martin avait compris ; les bras étendus, sanglotant, il suivait du regard le noble sauveteur de sa fille... Léon avait atteint Denise... il fixait autour de ses reins la corde qu'il avait apportée ; puis, la plaçant hors du balcon, il la laissa doucement descendre. Denise était évanouie... Quand elle fut au milieu des flammes, il y eut un grand cri d'épouvante ; mais elle sortit du brasier, et bientôt, aux acclamations de la foule, elle fut dans les bras de son père, qui, dans un transport de bonheur, criait : “ O Léon, ô mon fils !... ”

Léon essayait de descendre, mais les flammes l'entouraient de toutes parts ; une fumée noire et épaisse l'aveuglait et l'asphyxiait... Dans la rue, Marius appelait son fils. Denise, reprenant connaissance, murmurait : “ Où est Léon papa ? ” Martin lui montra le brasier, et au milieu des flammes crépitantes elle vit son ami, son sauveur... Il avait fixé la corde au balcon et descendait, poursuivi par d'horri-

bles flammèches... ses vêtements étaient en feu... Plus qu'un étage... Tout le monde priait... A genoux près de sa fille, Martin, bouleversé, criait : “ O mon Dieu, sauvez-le ! ”

Un craquement sinistre... Le balcon s'abattit, et Léon tomba lourdement dans l'épouvantable fournaise.

Son père le prit dans ses bras et l'emporta près de Denise. Il respirait encore, juste assez pour pouvoir sourire... Martin le baisa au front et dit :

“ Léon, en sauvant mon enfant, tu as aussi sauvé mon âme ; désormais tu seras mon fils, ton Dieu sera mon Dieu, car moi aussi je veux être chrétien. ”

Un sanglot étouffa sa voix, et le mourant, saisissant la main tremblante de son père, expira doucement en murmurant : “ *Aquestou coou l'avén.* Ce coup-ci, nous l'avons. ”

*
* *

Martin était chrétien. Le jeune portefaix en mourant avait sauvé cette âme. Le pauvre Marius, pleurait, mais, dans sa noble poitrine, son cœur battait d'orgueil en pensant à son fils — de cet orgueil chrétien qui unit le ciel à la terre, qui d'un ouvrier fait un héros, d'un homme qui pleure un martyr, d'un cœur brisé une âme triomphante. Martin était son frère, et Denise sa fille. Ensemble, ils parlaient de Léon, et, le dimanche, en allant à l'église, c'est à lui qu'ils pensaient, et quand le pauvre père disait à ses amis : “ Prions pour lui ”, Martin serrait la main de sa fille, en murmurant : “ Il prie pour nous. ”

M. BAULEZ,
des Missions Etrangères de Paris.

Les sourds entendent de nouveau, grâce à cette aide nouvelle

L'écouteur pas plus gros qu'un dix cents est accueilli partout avec enthousiasme. Offre d'essai gratuit de dix jours !

Après vingt-cinq années consacrées exclusivement à la fabrication d'écouteurs scientifiques, la Canadian Acousticon Ltd., Dépt. 236c, 45 Richmond Street West, Toronto 2, Ontario, vient de perfectionner un nouveau modèle d'Acousticon, qui marque le plus grand progrès atteint par la science pour faire recouvrer l'ouïe aux sourds. Ce dernier modèle d'Acousticon est caractérisé par un minuscule écouteur pas plus grand qu'une pièce de dix cents, à travers lequel les sons se transmettent clairement et distinctement aux oreilles défectueuses, d'où bienfait énorme tant pour l'ouïe que pour la santé. Les fabricants offrent un essai gratuit de 10 jours à toutes personnes que la chose pourrait intéresser et une demande par lettre vous vaudra l'envoi à votre domicile, de l'un de ces remarquables auxiliaires pour essai complet et convaincant. Envoyez aujourd'hui même votre nom et votre adresse. L'on peut rédiger toute la correspondance en français.

Comment garder la jeunesse sur la ferme

Qu'a beaucoup écrit et beaucoup parlé des moyens de garder la jeunesse sur la ferme, mais le problème semble loin d'être résolu, car nos jeunes continuent à émigrer vers les villes. Ayant été élevé sur une ferme, dans les montagnes de l'Ohio oriental, je connais, par expérience personnelle, quelque chose de la vie agricole telle que considérée par la jeunesse, et je me rappelle fort bien ce qui, à mon avis, la rendait monotone.

D'abord, je crois qu'un grand nombre de fermiers n'envisagent pas le problème du bon côté. Ils essayent de persuader la jeunesse et souvent la contraignent à rester sur la ferme, et sans rien faire pour rendre la vie des champs attrayante, intéressante. A moins qu'un homme y soit enclin ou intéressé, je ne pense pas qu'on puisse avantageusement le forcer à choisir la profession agricole, car peu de personnes sont prospères parmi celles qui n'aiment point leur occupation ou leur métier. Le jour où les fermiers feront davantage pour rendre la vie agricole plus intéressante, plus attrayante, la jeunesse ne délaissera pas la ferme en si grand nombre pour émigrer vers les villes. Voyons maintenant quelles peuvent être ces choses qui attirent et intéressent la jeunesse ?

Il y a plus de vérité que de poésie dans la vieille maxime suivante : "All work and no play makes Jack a dull boy." (Les enfants qui travaillent toujours et ne jouent jamais se "tannent".) Ne faites point travailler votre garçon de l'aurore à la brunoise ; donnez-lui du temps pour se récréer. Vous n'y perdrez rien ; le garçon qui aura quelques moments de repos pour rire et jaser fera beaucoup plus d'ouvrage que celui qui travaille d'arrache-pied, sans songer à s'amuser un instant. Quel est le jeune homme qui refusera de se hâter d'ensemencer un champ si on lui promet d'aller à la pêche quand il aura fini ? Et lorsque vous faites des promesses, tenez-les, car après avoir plusieurs fois désappointé vos enfants, vous perdrez leur confiance. Ayez des jeux en plein air, comme le croquet, le tennis et laissez vos enfants jouer à la balle-au-champ (base-ball). Faites aimer à vos enfants la bonne lecture ; procurez-leur des livres, des revues, et vous savez aussi que le foyer ne peut être complet sans un instrument musical quelconque qui contribue tant à l'égayer.

Après être certain que vous laissez à votre enfant assez de temps pour sa récréation, donnez-lui quelque chose qui l'intéressera dans l'exploitation de la ferme. Par exemple, un

porc, un veau, et faites-lui sentir qu'il est votre associé. Faites-lui ce don à condition qu'il en prenne soin lui-même, sinon vous le reprendrez, mais vous n'aurez jamais l'occasion de tenir votre parole. Encore mieux, faites entrer votre garçon dans un cercle de jeunes éleveurs de porcs ou de veaux, s'il y en a dans votre localité. Laissez-le exposer son animal à l'exposition du comté ou de la province. L'encouragement qu'il en retirera, surtout s'il reçoit un ruban, fera beaucoup pour l'intéresser davantage dans l'élevage du bon bétail. Et on ne l'entendra pas dire : "Mon veau est devenu une vache dans le troupeau de mon père."

Permettez à votre garçon de faire des achats et des ventes, et donnez-lui à porter plus de responsabilités. Celui qui n'est pas entraîné à la responsabilité dès sa jeunesse ne fera pas grand bruit dans le monde.

Vous devriez ensuite vous procurer autant qu'il est pratique les plus récentes machines perfectionnées dont vous avez besoin. Il y a tant de travaux agricoles ordinairement pénibles qui deviennent facile à exécuter quand ils sont faits à la machine ! Tout cela rend l'agriculture une occupation plaisante. Laissez votre garçon conduire les machines quoiqu'il ne le fasse pas avec autant d'adresse que vous-même. C'est lorsque les enfants sont jeunes qu'ils ont besoin d'apprendre. Celui qui n'apprend pas à faire les choses quand il est jeune ne voudra plus s'y appliquer quand il sera plus âgé. La jeunesse aime à s'occuper toujours ; sans doute, elle commet des erreurs, mais je ne donnerais pas beaucoup pour un garçon qui n'a pas assez d'initiative pour faire un mauvais coup de temps à autre.

Ne commettez pas la maladresse de vouloir garder votre garçon tout le temps à la maison. Encouragez-le à prendre part aux travaux de sociétés rurales, ou de toute autre organisation fondée pour le bien de la communauté. Il y a tant de nos grands hommes d'aujourd'hui qui sont les dirigeants de la société et qui se sont entraînés au milieu d'une organisation rurale quelconque. Chaque localité devrait être pourvue d'un lieu de réunion où la jeunesse se rassemblerait et passerait de bons moments. En général, on trouve une nombreuse jeunesse dans les centres où elle peut se réunir pour se récréer et avoir des relations sociales. Lorsqu'on voit le travail considérable qui se fait dans quelques centres ruraux, où généralement l'organisation des sociétés agricoles exige un entraînement spécial et devient le centre de la communauté, on se demande pour quoi tout cela n'a-t-il pas été essayé dans chaque localité ? La ville serait moins attirante pour les jeunes s'il y avait des amusements et des lieux de réunion dans leur propre localité.

D'autre part, rien ne fait plus de bien au garçon que de s'éloigner de chez lui pendant

quelque temps. Une des meilleures semaines de ma jeunesse fut celle où je parcourus, toute une semaine durant, l'exposition de l'Etat. C'était la première fois que je lâchais la queue de la blouse de mon père, et c'était aussi mon premier voyage à l'exposition. J'avais vu, en une seule semaine, tant de choses et si merveilleuses que, revenu à la maison, j'avais conscience d'avoir appris plus en ce court espace de temps que dans les cinq années précédentes. J'étais spécialement intéressé par les beaux chevaux, le bétail, les porcs et les autres animaux ; j'ai alors pensé que tout homme qui exploite le meilleur bétail seulement s'intéresse nécessairement à la ferme.

Si le garçon fait un voyage à l'exposition de la province, il sentira immédiatement le besoin de suivre un cours d'agriculture au collège de l'Etat. C'est ce qui est arrivé dans mon cas. En toute circonstance, vouloir c'est pouvoir, de sorte que vous devriez donner à votre garçon la chance de suivre un cours d'agriculture. Il apprendra en peu de temps au collège agricole ce que son père ne sait et qu'il n'aurait su lui-même qu'après plusieurs années de recherches et d'expériences personnelles. L'expérience coûte cher quelquefois. Quand j'ai commencé mon cours scientifique d'agriculture, la première, chose dont je me suis aperçu, c'est que j'étais fort ignorant en en tout ce qui concernait ma profession. Lorsque j'ai appris de quelle manière les plantes croissent en utilisant l'azote, l'acide phosphorique et la potasse contenues dans le sol, et comment les légumes accumulent l'azote dans les nodules de leurs racines, et nombre de choses que je ne comprenais pas, c'est alors que j'ai réalisé tout ce qu'il y a à apprendre en agriculture. L'agriculture devient une étude intéressante quand on commence par connaître le "comment" et le "pourquoi" des choses. Il n'est pas de plus grand avantage pour un jeune homme que de pouvoir suivre un cours agricole.

Après avoir suivi des cours agricoles, le jeune homme a besoin de mettre en pratique les nouvelles méthodes qu'il possède ; laissez-le aller de l'avant et ne faites pas comme le fermier qui, après avoir envoyé son garçon au collège d'agriculture, ne voulait aucunement entendre ses conseils et insistait pour que les choses se fassent telles que son grand-père les faisait. Les méthodes du grand-père étaient peut-être les meilleures dans son temps, mais aujourd'hui nous en avons de supérieures. Si votre garçon vous dit qu'il vaut mieux élever du bétail de choix et vous débarrasser de vos vieilles rosses, vous ferez bien de l'écouter. Quand on voit sur certaines fermes des troupeaux d'animaux sans valeur, on comprend immédiatement pourquoi les jeunes ne s'y intéressent pas.

Enfin, et ce n'est pas le moindre des moyens de rendre la ferme attrayante aux yeux de la jeunesse, faites tout ce que vous pourrez pour embellir la ferme et la maison. Un peu de peinture sur les bâtisses rendra le tout merveilleusement beau. Prenez une journée de temps à autre pour nettoyer et ramasser tout ce qui traîne. Cela paye d'avoir une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, même les rebuts qui doivent être mis en tas, à quelque endroit écarté sur la ferme. S'il est possible, ayez une belle devanture avec des arbustes, des fleurs, des arbres plantés avec art. Toute personne peut se permettre ce luxe, et il est impossible d'avoir une belle maison sans cela. Faites de votre demeure un endroit dont votre garçon pourra être fier et dont il ne rougira pas. Et quand les fermiers auront pris à cœur de rendre la maison attrayante et les travaux de la ferme intéressants, il leur faudra encore donner à la jeunesse le temps de se récréer, la chance de se développer physiquement, mentalement et moralement ; alors, moins de jeunes gens des champs délaisseront la ferme, car ils réaliseront que la vie des champs est plus indépendante et rend plus heureux que la vie citadine.—J. E. Allensworth, dans le "Hoard's Dairyman."

Le grain de froment



ÉTAIT un jour d'automne triste et froid. Dans toutes les haies, on apercevait les fruits rouges de l'églantier et du sorbier, et sur chaque feuille le brouillard avait laissé une petite perle ; partout il n'y avait qu'herbe fanée et feuilles jaunies. Le long des chemins boueux passait de temps en temps un chariot solitaire, dont le conducteur avait un gros cache-nez de laine autour du cou, et de temps en temps agitait ses bras pour aviver la circulation du sang et se réchauffer un peu. C'était vraiment un jour triste ; les hommes qu'on appelle des poètes se promenaient et se réjouissaient de voir comme tout était triste : ils mettaient cette tristesse en vers et les vendaient à des journaux illustrés.

Mais ce même jour, un homme était sorti pour semer. Avec son sac jeté sur son bras gauche, il s'avancait lentement, et de sa main droite il épandait le grain dans le sillon tracé par la charrue. Le champ était vaste ; il s'allongeait noir devant lui, sillonné de raies égales qui couraient tout au long l'une à côté de l'autre. Au loin, il semblait que le champ se rétrécissait, mais il n'en était rien. Ce n'était qu'une "illusion optique" du genre de celles dont les livres parlent et que jamais je ne serai capable d'expliquer.

Et l'homme alla jusqu'au bout, là où le champ paraissait étroit. Quand il y arriva, il s'aperçut que le champ était aussi large qu'aillieurs, mais ce fut le bout opposé qui lui sembla plus étroit. Et alors il revint sur ses pas, et quand il fut arrivé à son point de départ, il se retourna et revint de nouveau sur ses pas. Il semblait qu'il cherchait l'endroit où le champ était plus étroit et qu'il continuait d'aller, parce qu'il ne pouvait pas le trouver.

C'est ainsi que beaucoup d'hommes passent leur vie. Ils cherchent ce qui est bien loin d'eux, et quand ils l'ont atteint ils se retournent et, voyant dans le lointain ce qu'ils ont quitté, ils y reviennent, parce que ce qui est loin d'eux les attire toujours. Et de cette manière ils passent leur vie à chercher, et, se laissant tromper par un va-et-vient sans but, ils n'arrivent nulle part et ne trouvent jamais le repos et la paix.

Mais le semeur ne ressemblait pas à ces hommes. A chaque pas qu'il faisait, il jetait un de ses grains — c'était du beau et du bon froment bien rond, — et les grains tombaient et roulaient et se cachaient dans la terre noire et légère.

Et il continua de semer jusqu'au soir. Alors son sac fut vide et il s'en alla à la maison pour manger et dormir.

Il y eut un grain de froment qui se trouva tout seul entre deux mottes de terre noire et mouillée. Et le grain de froment devint épouvantablement triste. Il faisait sombre et humide, et l'obscurité et l'humidité augmentèrent encore, car le brouillard de la journée s'était, pour la nuit, fondu en une pluie serrée. C'était à désespérer.

C'est aussi ce que fit le grain de froment. Et, au risque d'augmenter son mal, il commença à fouiller dans sa mémoire et à en faire sortir tous les souvenirs d'un temps meilleur.

Il pensa au temps où il s'élevait dans un épi rebondissant, caressé par le soleil, bercé par le vent ; se sentant à l'aise comme un enfant dans les bras de sa mère, Tout le grand champ de blé vert-de-gris était rempli d'épis sur pied, et là-haut, dans le ciel bleu, il y avait un soleil rayonnant, et toutes les alouettes chantaient jusqu'au soir. Et, lorsque le soleil se couchait, il ne faisait ni froid ni humide comme maintenant, mais une douce rosée tombait comme une onde rafraîchissante sur le grain chauffé par le soleil, et une grande lune d'or brillait doucement sur les champs mûrissants. C'était le bon temps, le temps passé pour jamais...

Car, hélas ! le jour terrible vint où la faux siffla dans les champs, avec un son rauque, se traça un chemin à travers les épis. Et les moissonneurs lui succédèrent avec leurs râteaux, et les épis furent liés en gerbes et chargés sur des voitures. Le champ entier ressemblait

à un champ de bataille, d'où les morts et les blessés étaient transportés sans interruption dans des voitures.

Et le jour plus terrible encore vint où sur l'aire, le fléau dansa sur le grain doré et le toucha sans pitié, avec la fureur d'un soldat qui se bat à l'aveuglette. Et les épis se dispersèrent, les petites familles de grains qui avaient été réunies dès leur jeunesse et les grains isolés volèrent chacun de son côté et ne se revirent plus jamais.

Mais dans le sac à grains on se trouvait pourtant encore en société. On y était bien un peu serré, et de temps en temps on avait bien un peu de peine à respirer, mais du moins on pouvait bavarder ensemble, on avait des compagnons d'infortune...

Maintenant, c'était l'abandon complet, la triste solitude, la destruction certaine... Le grain de froment savait qu'il ne pouvait supporter l'humidité : dans ces derniers temps il était devenu si sensible ! Il se sentait gonfler, son épiderme se désagrégait. Il sentait l'humidité le pénétrer de plus en plus... Cela ne pouvait plus aller bien longtemps avant que tout entier il ne soit trempé d'outré en outré par cette humidité. Alors, qu'arriverait-il de lui ?

Le jour suivant, la herse passa sur le champ et le grain de froment vint à se trouver dans les ténèbres les plus épaisses avec de la terre au-dessus de lui, de la terre au-dessous, de la terre de tous côtés. Et l'humidité resta.

Le grain de froment se sentit bien malade. Il comprenait que quelque chose se brisait et fermentait en lui ; l'eau le pénétrait de toutes parts, il n'y avait plus un seul petit coin dans ses entrailles. C'était comme s'il allait périr.

Alors il envoya une dernière pensée, un dernier mélancolique regret au temps ensoleillé de sa vie, et il eut cette plainte :

— Ah ! pourquoi fus-je créé si je dois finir d'une manière si affreuse ? C'eût été bien mieux pour moi de n'avoir jamais connu la lumière du soleil et d'être préservé de cette détresse.

Alors une voix se fit entendre à ce pauvre être abandonné, et la voix semblait sortir de l'intérieur de la terre :

— Ne crains pas, disait-elle, tu ne dois pas périr. Abandonne-toi avec confiance et de bon gré, et je te promets une vie meilleure. Meurs, parce que c'est ma volonté, et tu vivras.

— Qui êtes-vous, vous qui me parlez ? demanda le grain de froment, pendant qu'un sentiment de respect l'envahissait, car c'était comme s'il parlait à toute la terre, voire même à tout ce qui existe.

— Je suis Celui qui te créa et qui maintenant veut te créer à nouveau, répondit la voix.

Alors le pauvre grain de froment qui se mourait s'abandonna à la volonté de son Créateur et ne sut plus rien de rien.

*
* *

Un matin de printemps, au début de l'année, un germe vert sortit sa tête de la terre humide. Le soleil luisait, chaud, et à sa chaleur la terre s'évaporait. Et tout en haut, dans l'air bleu, un nombre incalculable d'alouettes chantaient.

Le grain de froment — car le germe vert n'était autre que lui — regarda autour de lui avec ravissement. Il était vraiment revenu à la vie, il revoyait le soleil et il entendait chanter les alouettes. Il allait revivre.

Et il n'y avait pas que lui, car sur le champ tout alentour il voyait d'autres germes verts — toute une armée, — et il reconnut en eux ses frères et ses sœurs.

Alors la jeune plante se sentit gonfler de la joie d'exister, et il lui sembla qu'elle devait par pure reconnaissance, pousser jusqu'au ciel et le caresser de ses feuilles. Et c'était comme si la même reconnaissante allégresse eût donné des ailes aux alouettes qui montaient dans les airs aussi haut qu'elles le pouvaient ; à mesure qu'elles s'élevaient, leur chant était plus clair et plus pur.

Et une voix, qui cette fois ne venait plus du dedans, mais d'en haut, dit :

— Si le grain de froment ne meurt pas après qu'il est jeté dans la terre, il ne produit rien ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.

Johannès JOERGENSEN.

PUBLICITE

Un monsieur qui dîne dans un restaurant à prix fixe appelle le gérant :

— J'ai déjà dîné ici hier soir : on m'a servi des portions deux fois plus fortes que celles d'aujourd'hui. Je proteste : ça n'a pas de bon sens !

— Pardon, Monsieur, répond le gérant : où avez-vous dîné hier, dans la salle ou à la terrasse ?

— A la terrasse.

— Alors tout s'explique : nous servons beaucoup plus largement à la terrasse, à cause de la publicité.



UN JARDIN DE ROSES, à Ste-Catherine, Ont.

De gendres à belles-mères

COMMENT SE MONTENT LES TÊTES

Par la manie d'interroger les enfants

Pour découvrir les raisons cachées des attitudes d'apparence bizarre, quelques grands-parents ont la malencontreuse idée d'interroger les enfants. Les enquêtes auprès de ces naïfs indicateurs ont généralement pour déplorable effet de procurer de faux renseignements et de jeter la brouille entre anciens et jeunes ménages.

La tentation de savoir, par des aveux sans malice, ce qui se passe chez les parents, est tellement naturelle que parfois les belles-mères ou les beaux-pères ne peuvent s'empêcher d'y céder. Ils partent de ce principe que "la vérité sort de la bouche des enfants", et ils s'imaginent qu'en "cuisinant" ces innocents, ils raconteront tout. Ainsi faisait une grand'mère qui, chaque semaine, invitait son petit-fils et ses petites-filles à déjeuner, pour pouvoir, sans éveiller les soupçons, leur adresser à brûle-pourpoint, à propos de tout, des questions insidieuses.

Ces procédés de juge d'instruction ne peuvent donner que des déboires, en contribuant à monter les esprits les uns contre les autres. Ce désir d'enquêter ne révèle pas, de la part des beaux-parents, un esprit calme et bien disposé. Pourquoi fouiller ainsi dans la vie intime des jeunes époux, sinon parce que l'on entretient contre eux des soupçons ? Or rien ne prépare moins à la bonne entente entre ménages que les arrière-pensées perpétuelles. Elles sont la mort de la franchise dans les rapports et la source des mots à double sens, qui laissent toujours les cœurs troublés.

Si la tendance au soupçon existe chez les beaux-parents, rien n'est plus capable de changer leurs suppositions en certitudes que les réponses qu'ils reçoivent des innocents. Les grand'mères curieuses apprennent d'eux les choses les plus inattendues et quelquefois les plus cuisantes pour leur amour-propre. Si la maman a fait la moindre réflexion sur la perruque ou les dents de sa belle-mère, cette parole, qui a frappé l'enfant, parce qu'elle a trait à un objet visible, est indiscrètement traduite en style "terrible". Quoiqu'il n'y ait qu'à mépriser ces propos, la grand'mère se sent froissée, mais, cachant son malaise sous un sourire, elle donne une friandise à l'enfant pour le récompenser d'avoir parlé. Par de tels encouragements, elle obtient le récit des événements de

la maison, les menus des repas, les visites reçues, les invitations à déjeuner, tout y passe. Minutieusement on recherche si la maman est beaucoup ou peu sortie, qui elle est allée voir, ce qu'elle a dit à la bonne...

Les enfants se prêtent facilement à ces interviews. Ils sont tellement flattés d'être pris au sérieux qu'ils ne se font pas prier pour raconter. Leur verve est intarissable et fournit aux grands-parents toute une documentation qu'ils estiment de première main sur leur gendre ou leur bru.

Ainsi l'esprit des anciens se monte peu à peu. Mais pendant ce temps, celui des jeunes époux ne reste pas en repos. Ils s'indignent des procédés employés contre eux, car ils en sont rapidement avertis par leurs enfants eux-mêmes. En effet, aussitôt revenus à la maison, les petits n'ont rien de plus pressé que de tout dire, surtout si les grands-parents ont eu la téméraire audace de leur recommander le silence. Leur premier mot sera pour apprendre à leur maman "qu'il y a un secret que grand'mère a défendu de répéter." Vite les parents reconstituent la scène qui a dû se passer. Sans prétendre connaître au juste ce que les enfants ont pu raconter — car ces têtes volages sont incapables de rapporter avec quelque précision la conversation qu'elles ont tenue — les jeunes époux sentent l'affront et devinent quel soupçon pèse sur eux. Désormais que vont-ils faire ? Refuser d'envoyer les enfants serait se fâcher, les laisser aller sera la continuation des mêmes ennuis, s'expliquer avec les beaux-parents peut devenir une cause de froissement. On attendra les événements mais en s'épiant mutuellement. A chaque fois que les petits reviennent de chez grand'mère, le malaise augmente dans les deux camps : ainsi s'échafaude, au moyen de vapeurs sans consistance, un mirage précurseur de futurs orages.

Si les beaux-parents avaient un peu de sens critique, ils constateraient que, par les récits qu'ils ont entendus, ils n'ont en aucun point touché la vérité.

Il est facile, en effet, d'apprécier l'inanité des informations enfantines, quoi qu'en dise la formule consacrée. Evidemment il faut accorder que, quand les enfants manifestent d'eux-mêmes une impression actuellement sentie, ils sont incapables de la dissimuler : en ce cas, qui est relativement rare, on peut affirmer "que la vérité sort de leur bouche". Mais en dehors de ces élans spontanés, traduisant en état d'âme éprouvé au moment même, l'enfant n'est pas en mesure de donner une appréciation de quelque valeur sur un événement.

D'abord, il observe mal. Son œil n'est pas exercé. Même s'il examine, il ne voit pas : les surfaces arrêtent son regard, qui n'a pas encore la force de les percer. Encore ne les aperçoit-il pas toutes, car son rayon visuel manque d'am-

pleur, et n'embrasse qu'un secteur réduit. Avec l'âge, la volonté, les coups de matraque de l'expérience, cette petite intelligence apprendra à déchiffrer le grimoire compliqué qu'est le monde extérieur : mais cette lecture est autrement ardue et savante que celle des vingt-six lettres, qui déjà n'ont plus de secrets pour le petit homme.

Comment peut-on oser se fier à un observateur aussi incomplet, quand on le prie de raconter des faits délicats et nuancés, dont les causes lui échappent totalement, dont il ne soupçonne pas les raisons d'être, dont il ne comprendrait pas les conséquences, même si on les lui montrait ? Dans quels termes rapporterait-il telle démarche, dont il ignore le but ? Combien sur ses lèvres paraîtra déplacée la conduite de ses parents, qui ne sauraient s'expliquer que par des motifs intimes, que l'enfant ne peut soupçonner. Mais qu'importe ?... Causes, raisons, conséquences, but, les interrogateurs de l'innocent ne se chargeront-ils pas de les imaginer ?

Encore si la matérialité des faits était fidèlement rapportée, on ferait grâce aux narrateurs naïfs de n'avoir pas discerné sous les apparences les réalités invisibles, que leur petite intelligence ne percevra que beaucoup plus tard. Mais à l'insuffisance des relations s'ajoute leur fausseté. Elles sont mensongères, étant truquées par une faculté dont le tendre vouloir n'a pas encore la maîtrise, la folle du logis, l'imagination. L'enfant raconte comme vrai, non seulement ce qu'il a vu, mais aussi, et surtout peut-être, ce qu'il a cru voir, et sa "foi" est souvent plus forte que sa "vision". Aussi de quels enjolivements il accompagne ses récits !

Aux vices de ces témoignages il faut ajouter, pour en apprécier la précarité, que l'enfant ignore le sens des mots. Il "ne sait pas ce que parler veut dire", selon l'adage courant. La valeur d'une expression lui échappe. Pour lui, qui, en jouant avec ses petits camarades, assume avec la même loyauté le rôle du voleur que celui du gendarme, le mot voleur n'exprime rien d'odieux ni de méprisable ; un bandit, pour lui, voisine le héros ! On juge combien de solides réputations, avec un vocabulaire aussi flottant, qui demandera des années pour se préciser, l'enfant peut détruire en souriant et sans même se douter du mal qu'il cause !

Mais aussi, pourquoi croire en lui ? Si les beaux-parents avaient réfléchi quelque peu sur la psychologie de l'enfance, ils n'auraient jamais pensé à se servir de leurs petit-fils comme indicateurs... ou s'ils les interrogeaient sur ce qui se passe à la maison, ils n'auraient dû le faire dans aucune autre intention que celle de s'amuser de joyeux babillages. Mais quand même le jeu est dangereux, il vaut mieux ne jamais s'y délecter. La tentation de croire aux

allégations fausses est toujours si forte, que, même prévenu, on a peine à y résister : que, consciemment ou inconsciemment, l'enfant mente, "il en restera toujours quelque chose."

Surtout il en demeurera de la contrainte et du soupçon ; les enfants auront jeté dans les cœurs des ferments de discorde : leurs paroles étaient porteuses de germes que seule la haute température d'une ardente charité serait assez puissante pour stériliser.

Abbé GRIMAUD.

(*Jeunes et vieux ménages*, chez Téqui.)

BONNE VOLONTE

Un missionnaire anglican visitait les pays noirs.

Un roi cafre le suppliait de venir s'installer définitivement dans sa tribu.

— Je te le promets volontiers, fit le missionnaire, mais j'y mets une condition : c'est que tu renonceras à la polygamie, un chrétien ne devant avoir qu'une seule femme.

Après une hésitation, le roi promit.

Un an plus tard, le missionnaire revenant dans la tribu, son catéchumène se rendait en grande pompe à sa rencontre et se jetait dans ses bras en lui criant :

— Tu seras content de moi, je n'ai gardé qu'une seule femme !

— A la bonne heure !... et les autres, que sont-elles devenues ?

Alors le roi noir fièrement :

— Je les ai mangées !

LES GESTES DU MARSEILLAIS

Olive, en bon Marseillais qu'il est, a l'habitude de faire beaucoup de gestes quand il parle.

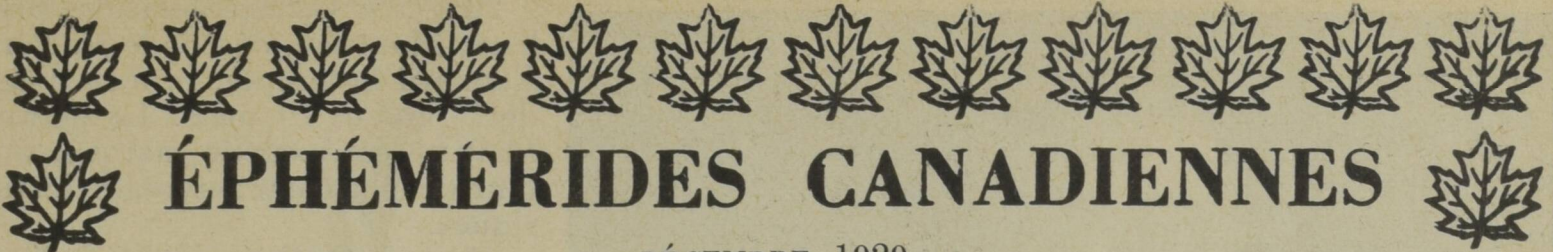
Et voici que la semaine dernière, alors qu'il était à bicyclette sur la Canebière, il a été renversé par une auto. Il a bien cru qu'il allait mourir, le pôvre ! Même qu'une vieille femme s'est évanouie en le voyant si mal arrangé. On l'a relevé, on l'a transporté à l'hôpital. Il ne mourra pas bien sûr, mais c'est son bras qui va mal. Il va très mal, son bras. Il va si mal que le médecin vient et lui dit :

— Tu sais, Olive, ton bras, on va être forcé de le couper.

— De le couper ? répète Olive sidéré, on va me couper le bras ?

— Eh ! oui, Olive...

— Mais alors, fait Olive désespéré, mais alors comment je vais faire pour causer maintenant ?



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

DÉCEMBRE 1929

2.— Le Ministère de la Voirie de Québec publie un guide du touriste fort remarquable. Intitulé *Sur les routes de Québec*, ce volume abondamment illustré, de près de 900 pages, fait grand honneur aux publicistes de ce ministère.

4.— On annonce que le chemin de voiture entre le lac St-Jean et la région de Chibougamou entrepris par le ministère de la voirie de Québec sera terminé en janvier prochain. Ce nouveau chemin aura quatorze pieds de largeur et 125 milles de longueur.

— M. Arthur Fitzpatrick, C. R., substitut du Procureur-général à Québec, est nommé juge de la Cour des Sessions de la Paix, en remplacement de l'hon. juge P.-A. Choquette, démissionnaire, à qui on confie un tribunal spécial: M. Choquette recevra privément les enfants dont les parents auront à se plaindre et les couples désunis.

— A Québec, au couvent des Sœurs de St-Joseph de St-Vallier, décède Mme veuve Dr Théodore Robitaille, née Emma Quesnel, à l'âge de 85 ans. La défunte, qui était la petite-fille de feu l'hon. P.-A. Quesnel, de Montréal, était l'épouse de l'ex-lieutenant-gouverneur Robitaille, qui représenta l'autorité royale en notre province, de 1879 à 1884.

5.— M. Oscar Sénécal, chef des bureaux du revenu provincial à Montréal, annonce que la concession des licences d'automobiles, dans notre province, atteindrait cette année près de 200,000. En 1928, 142,000 licences ont été accordées.

— M. Arthur Melanson, curé de Campbellton, est nommé vicaire général du diocèse de Chatham, en remplacement de feu Mgr L.-N. Dugal.

6.— Plusieurs citoyens de Québec sont admis dans le Chapitre de l'ordre du Saint Sépulcre. Ce sont: MM. J.-Marcellin Pettigrew, T.-D. Dubuc, et Joseph Racine, de Québec, avec le titre de Commandeurs, et MM. Napoléon Laroche, de St-Antoine de Tilly, Albert Chrétien, de Beauport, Jules.-H. Côté et Edouard Latour de notre ville avec le titre de Chevaliers.

— MM. J.-M. McCarthy, vice-président de la maison Price Brothers, Gustave Proteau et Eugène-Pierre De Blois, de Québec, sont faits Commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand.

7.— Deux élèves de l'Université Laval de Québec, MM. Charles Bilodeau et Evender Veilleux, étudiants en Droit de 3^e année, sont choisis comme boursiers de Rhodes pour la Province de Québec. Ces boursiers iront étudier trois ans en Europe, dont deux à Oxford, en Angleterre, et la dernière au choix des candidats.

9.— Les propriétaires de journaux canadiens et américains protestent contre la hausse du papier qu'ont permise les premiers ministres de Québec et de l'Ontario. Ils prétendent que \$55.00 la tonne serait un prix raisonnable.

— M. Edouard Fortin, journaliste, est élu par acclamation député de Beauce à la Législature Provinciale, en remplacement de M. Hugues Fortier, C. R., récemment nommé juge. M. Fortin est libéral en politique.

10.— La société Saint-Jean-Baptiste de Québec décide de créer en cette ville un secrétariat permanent.

11.— Les autorités municipales de la Métropole décident d'appeler "Pont Montréal" le nouveau pont qui relie la grande ville à Longueuil et dont l'inauguration aura lieu en janvier prochain.

— A l'Hôpital Ste-Jeanne d'Arc, à Montréal, décède M. J.-N. Ponton, directeur du *Bulletin des agriculteurs*, à l'âge de 44 ans.

12.— La Cie aérienne Transcontinentale inaugure avec succès un service postal aérien entre Québec, Betsiamis et les Sept-Iles.

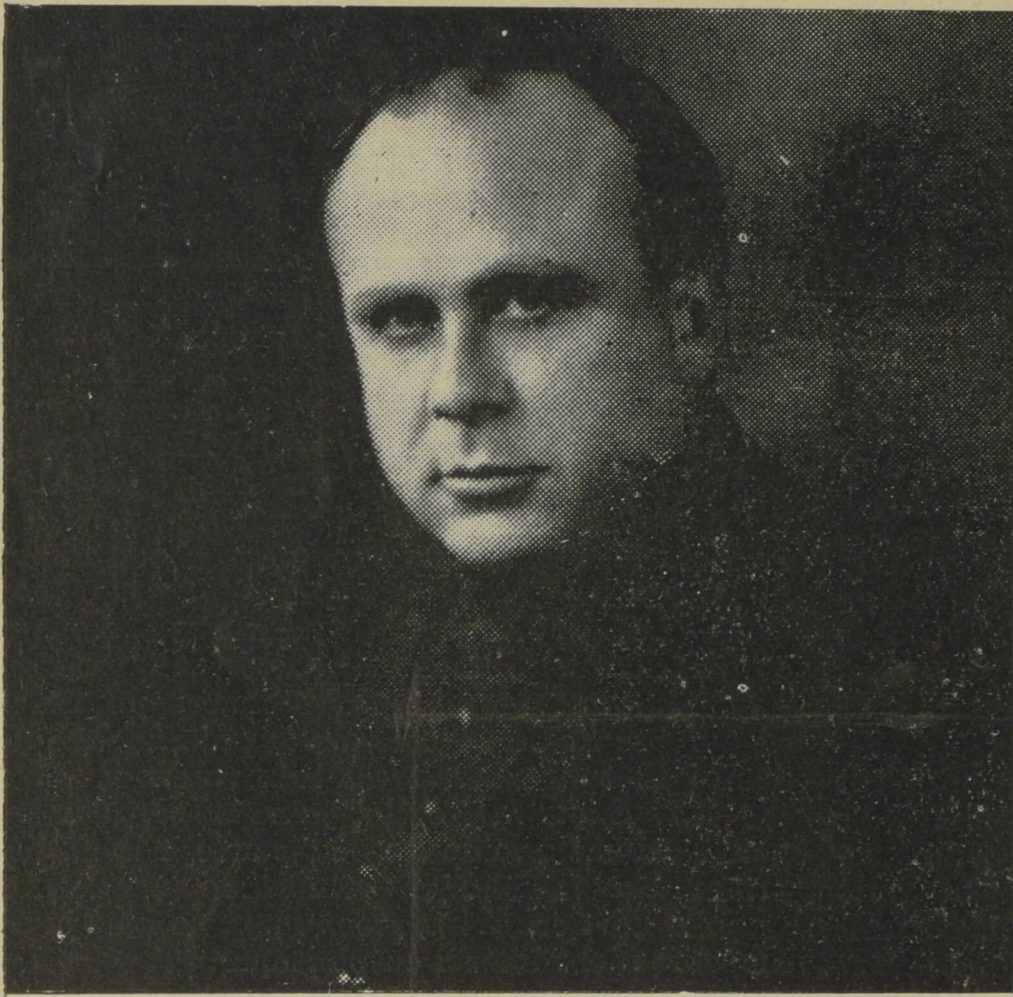
14.— L'hon. M. J.-D. Monteith, trésorier de la Province d'Ontario, annonce que pour l'année fiscale qui vient de s'écouler, sa province aura un surplus de près de \$2,567,700.

14.— "L'Union Missionnaire du Clergé" du diocèse de Montréal décide de tenir en cette dernière ville, au cours de l'année prochaine, une exposition missionnaire. Ce projet vient d'être approuvé par une lettre de S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur apostolique du diocèse de Montréal.

— Le gouvernement fédéral canadien conclut une entente avec l'Alberta et le Manitoba au sujet des ressources naturelles.

Ces deux provinces reprennent leurs ressources naturelles, mais cet accord devra être ratifié et par le gouvernement fédéral et par les législatures de l'Alberta et du Manitoba.

15.— A Québec paraît le premier numéro du *Journal*, le nouvel organe conservateur.



S. G. MGR JOSEPH GUY, évêque-élu de Zerta, vicaire apostolique de Grouard.

Le *Journal*, qui sera d'abord hebdomadaire, a été publié à vingt pages.

16.—Aux Trois-Rivières, M. Andrew Day, dans un moment de folie, tue sa femme et ses sept enfants, puis il tente de se suicider. L'aîné des enfants avait à peine quatorze ans et le plus jeune un an.

16.— M. le chanoine Alphonse Piette, curé de la cathédrale de Joliette, est créé prélat de la Maison du Pape.

17.— A Louiseville, décède M. J.-W. Gagnon, député du comté de Maskinongé à la législature de Québec, à l'âge de 50 ans.

19.— On apprend que le R. Père Joseph Guy, O.M.I., supérieur du Collège Mathieu de Gravelbourg, vient d'être nommé évêque titulaire de Zerta et vicaire apostolique de Grouard.

— L'Agence *Fides* de Rome annonce que S. G. Mgr Grouard, O.M.I., vicaire apostolique de Grouard, et S. G. Mgr Joussard, O.M.I., son coadjuteur, viennent tous deux de démissionner. Mgr Grouard est âgé de 89 ans et dix mois et est évêque depuis 39 ans, tandis que Mgr Joussard est évêque depuis 20 ans et est âgé de 78 ans.

— M. l'abbé Cuthbert Poirier, aumônier du Collège des Frères Maristes à Saint-Vincent de Paul, près de Montréal, décède à l'âge de 51 ans.

20.— Au Collège Jean de Brébeuf, Montréal, décède le R. Père Edouard Lecompte, S. J., à l'âge de 73 ans et 10 mois. Le défunt était un écrivain de marque, auteur de plusieurs ouvrages historiques.

22.— A Québec, décède le lieutenant-colonel (abbé) P.-M. O'Leary, ancien aumônier militaire des armées canadiennes à la guerre du Transvaal et à celle de 1914-1918, à l'âge de 79 ans.

23.— Quatre frêteurs attardés dans le fleuve Saint-Laurent à cause des glaces, partent de Québec pour l'Océan, escortés de trois brise glace. Ce sont les derniers océaniques à quitter Québec cette année.

25.— A Ottawa a lieu l'ouverture du nouveau noviciat des Oblats de langue anglaise. Pour loger les novices, on construira bientôt une spacieuse maison à quelques milles d'Ottawa. Le directeur du nouveau noviciat sera le R. P. J. Sullivan, O. M. I.

— La quête de la veille de Noël, dite de la "Guignolée", dans Québec et ses environs, rapporte

la jolie somme de \$8,000.

— M. l'abbé J.-A. Larocque, curé de St-Joseph de Wrightville, dans la ville de Hull, décède subitement à l'âge de 45 ans.

26.— On annonce que le ministère de l'Agriculture de Québec a mis \$17,000 à la disposition de onze paroisses des comtés de Champlain et de Portneuf, pour le glaisage des terres.

27.— A l'Hôpital Saint-François d'Assise, décède M. l'abbé Louis Croissant, professeur de langue grecque à l'École Normale supérieure de l'Université Laval, à l'âge de 42 ans. Le défunt était né dans le Finistère en France, et avait fait toute la grande guerre, d'abord comme simple soldat, puis comme aumônier militaire.

— Le quai de la Traverse de Lévis à Québec est vendu \$155,005. à la Canada Steamship Lines. Pour le remplacer, la ville de Québec achète le quai Chouinard au prix de \$150,000.

30.— Le Commodore Walter Hose annonce que la marine de guerre du Canada a coûté \$1,836,487 au trésor public.

— L'hon. G.-A. Crerar, ancien ministre dans le cabinet Borden et ancien chef du parti progressiste, est assermenté comme ministre des chemins de fer dans le cabinet libéral de l'hon. King.

L'hon. M. Crerar se présentera dans la division Brandon, Manitoba. Le député de ce

comté, l'hon. M. Robert Forke, ministre de l'Immigration, démissionne pour entrer au Sénat canadien.

— Le feu détruit une étable de la Petite-Ferme à St-Joachim, propriété du Séminaire de Québec, et 78 bêtes à cornes, dont 75 veaux de l'année, périssent dans les flammes. On parvient à sauver dix-huit chevaux.

31.— S. Em le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, prescrit de chanter dans son diocèse à tous les saluts du Saint-Sacrement la prière pour le roi *Domine salvum fac Regem*.

L'arome de ce thé n'est qu'un indice de sa saveur

LE THÉ "SALADA"

'Tout frais des plantations'

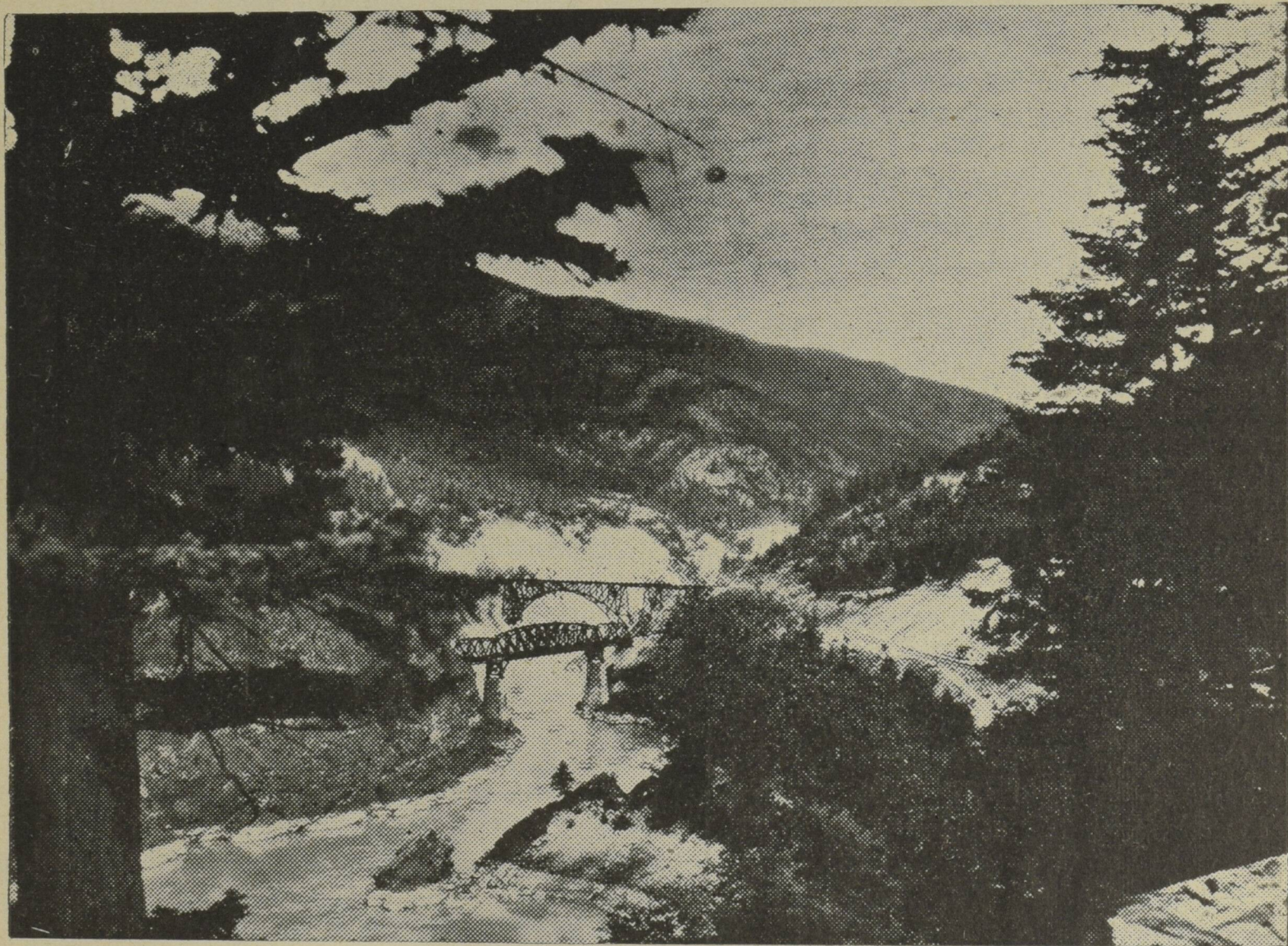
EN CORRECTIONNELLE

— Accusé, vous avez déjà été condamné ?

— Non, mon Président, jamais ! (Se troublant) : Si cependant, j'ai été condamné à mort, mais j'étais tout petit ; il y a très longtemps !

— Comment tout enfant vous avez été condamné à mort ?

— Ce n'était pas un tribunal, mon Président, c'était un médecin.



LE PONT CISCO, SUR LA RIVIÈRE FRASER, en Colombie Britannique.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LA PESTE

LA peste, malgré qu'on ne l'ait jamais connue en notre pays, évoque toujours une idée de terreur : "Fuir comme la peste" : "craindre comme la peste," sont des locutions courantes, que le peuple a créées sous l'impression du sentiment que provoquait l'apparition de cette maladie, et locutions bien justifiées par les vides qu'elle creusait dans les populations.

Le peintre qui a fixé sur la toile les traits de S. Charles Borromée, archevêque de Milan, l'a représenté au milieu des pestiférés, ne pouvant illustrer mieux son courage, son dévouement et sa charité. Et qui ne connaît la "peste à Marseille", la "peste à Rome", autres tableaux célèbres?

* * *

La peste a été considérée à juste titre comme un des grands maux de l'humanité.

Elle a perdu beaucoup de son importance à cause des progrès de la science médicale, qui permettent de la combattre aujourd'hui efficacement.

C'est une maladie infectieuse, c'est-à-dire qu'elle est due à un microbe parfaitement connu, et qu'il est facile de trouver. Il a la forme d'un bâtonnet court à bouts arrondis.

Il a été isolé en 1894 par le Dr Yersin, le découvreur du serum que l'on oppose maintenant avec succès au fléau.

La peste classique se caractérise par les bubons, ganglions ou glandes qui gonflent et parfois suppurent dans l'aîne, au cou, et à l'angle de la mâchoire, plus rarement dans l'aisselle ou le jarret ; par des taches appelées charbons, et par une raie bleuâtre particulière, sur le milieu de la langue.

* * *

La maladie débute à peu près comme toutes les autres par du malaise, de la courbature, de

la fièvre, des frissons, des nausées. Durant cette première période, la seule particularité est que les douleurs se cantonnent surtout aux aines et aux aisselles.

Dans le cas d'une gravité ordinaire la température atteint rapidement 104 puis 105 et 106.

Les bubons apparaissent vers le troisième ou le quatrième jour, ce sont des ganglions lymphatiques enflammés ; ils sont durs, douloureux et peuvent devenir aussi gros qu'un œuf de poule. La plupart disparaissent par résolution spontanée. Lorsqu'il vont jusqu'à la suppuration ils laissent une cicatrice dure et permanente.

*

* *

Presque en même temps que les bubons des démangeaisons, des sensations de chaleur et de douleur annoncent les *charbons*. Ils apparaissent sous forme d'élevures qui se couvrent de petites cloches d'eau et s'entourent d'un cercle rouge brun. Il se forme au centre un abcès qui se cicatrise lentement. En général ces abcès restent superficiels : mais dans quelques cas ils peuvent se creuser jusqu'aux muscles. Leur nombre peut varier de un à trente ; et on les rencontre partout, à l'exception de la paume des mains et de la plante des pieds.

Surviennent encore parfois, dans la peste comme dans les autres maladies contagieuses, d'autres éruptions variées, mais sans importance.

*

* *

Comme toutes les autres maladies infectieuses, la peste a des formes graves et des formes légères ; mais elle compte avec raison parmi les maladies les plus redoutables, car la moyenne des mortalités oscille entre 50 et 60 pour cent, et on a noté des épidémies où elles étaient de 95

pour cent. La peste foudroyante peut tuer en quelques heures, et avant que les symptômes caractéristiques apparaissent.

La maladie se répand par infection, et est très contagieuse. Il faut se méfier beaucoup des rats qui prennent très facilement la peste, et la propagent avec non moins de facilité. Les navires anciens qu'on accuse d'avoir véhiculé la peste, l'ont surtout fait grâce à leurs rats.

* * *

Heureusement que la médecine moderne est mieux armée que l'ancienne contre cette terrible maladie. L'isolement et la désinfection rendent ici les plus grands services; mais le véritable remède est du même genre que celui employé avec succès contre la diphtérie. C'est le sérum du docteur Yersin, qui est emprunté, comme celui de Roux, au cheval.

Il faut y avoir recours le plus tôt possible, et donner plutôt de fortes doses. Lorsqu'il est employé dans les deux premiers jours les bubons diminuent pour ainsi dire à vue d'œil, et les symptômes les plus alarmants se dissipent en quelques heures. Même dans les interventions plus tardives, on abrège la convalescence et on précipite la guérison. Naturellement, si on attend trop longtemps, alors qu'il y a de l'irrégularité du pouls et de la respiration, faiblesse cardiaque, le sérum est impuissant, et la maladie suit son cours.

Mais les résultats sont tout de même presque merveilleux. Dans une épidémie qui remonte déjà à quelques années, en Chine, le sérum a fait baisser la mortalité, de 80 pour cent à 7.6 pour cent.

Ici encore la méthode de Pasteur, — c'est celle qu'a suivie Yersin, — a été un véritable bienfait pour l'humanité.

Le vieux DOCTEUR.

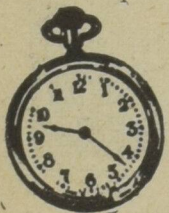
GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin.

Demandez 50 paquets de graines et notre catalogue.

L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.



Le faux croup

Ln'est pas de maladies plus angoissantes à observer, au début, pour une jeune maman, que l'apparition d'une crise de faux croup chez son enfant.

Tout concourt à faire de cette maladie un véritable drame familial qui affole les familles : ce début brutal, en pleine nuit, chez un enfant bien portant auparavant et qui menace d'asphyxier tout d'un coup, est évidemment bien peu rassurant.

On peut dire que les choses se passent presque toujours de la même manière. C'est brusquement la nuit que l'enfant se dresse sur son lit avec une figure angoissée; il respire avec peine et chaque inspiration très pénible produit un sifflement prolongé. Cramponné à son lit, la tête renversée en arrière, la face rouge, vultueuse, puis violacée, couverte de sueurs, il menace d'étouffer, puis une grosse toux rauque, aboyante, comparable, disent les auteurs, et c'est juste, à l'aboiement étouffé d'un chien de grosse taille, vient de temps en temps entre-couper cette respiration siffiante.

La mère, qui est hantée par la menace du croup, et qui sait que dans cette maladie on étouffe et on a la toux rauque, s'affole et s'imagine que son enfant va mourir. Elle appelle à l'aide, tout le monde est sur pied, en pleurs, pendant qu'un autre plus calme téléphone au médecin de venir d'urgence.

Il n'est pas rare, quand celui-ci arrive, de constater que l'enfant est bien calme et souvent rendormi. La crise est passée, mais elle peut se reproduire plusieurs fois dans la même nuit et plusieurs jours de suite.

Que s'est-il donc passé? L'enfant était déjà enrhumé depuis un ou deux jours, c'est un jeune enfant nerveux (entre deux et sept ans) qui, à l'occasion de son rhume, a fait du spasme du larynx.

Le larynx, qui est très étroit chez les jeunes enfants, se congestionne facilement, surtout chez les nerveux; il en résulte une véritable crampe de cet organe qui bouche presque complètement l'orifice d'entrée de l'air, d'où cette inspiration longue, pénible siffiante et cette menace d'asphyxie expliquant facilement l'angoisse de l'enfant et de son entourage.

Le larynx en spasme se serre et bouche l'air, puis le spasme cesse, le larynx se relâche et l'air peut pénétrer dans les poumons, la crise est terminée. Le matin, l'enfant se sent tout à fait bien et ne conserve que les signes d'un rhume vulgaire.

L'examen de la gorge, pas toujours facile à cet âge, permet au médecin de s'assurer qu'il n'existe qu'un peu de rougeur de la gorge, mais sans exsudats blancs, sans fausses membranes.

C'est capital pour éliminer la diphtérie, mais c'est insuffisant. Il faut faire un ensemencement de la gorge sur sérum coagulé et l'adresser au laboratoire (qui ne fournira la réponse qu'après 18 heures) pour avoir la certitude qu'il n'y a pas de bacilles diphtériques dans la gorge, car on peut avoir la diphtérie, même si on n'a pas "de blanc" dans la gorge ; en particulier dans le croup d'emblée, la diphtérie se localise tout de suite au larynx et on ne voit rien dans la gorge.

On comprend qu'en pareil cas, avant de donner une assurance formelle de non diphtérie, il soit bon de s'entourer de quelques précautions, car le retard apporté à l'injection de sérum (en cas de diphtérie) serait beaucoup plus préjudiciable à l'enfant qu'une injection de sérum fait même dans un cas où il ne s'agissait pas de diphtérie, mais où on pouvait avoir quelque doute.

Le diagnostic, comme on le voit, n'est donc pas toujours si aisé, quoique en général la diphtérie (à part le croup d'emblée) commence rarement de façon aussi brutale : l'enfant traîne depuis plusieurs jours, il est pâle, fatigué, sans beaucoup de fièvre, mais la gorge a des peaux blanches et *la voix s'éteint* en même temps que la toux devient rauque.

Le faux croup est quelquefois pris pour une crise d'asthme et inversement, car, contrairement à ce qu'on croit, l'asthme à début nocturne avec oppression subite n'est pas l'apanage exclusif du vieillard, on l'observe chez de très jeunes enfants.

Le mieux à faire en présence de cette crise subite, est de prévenir le médecin et de l'avertir de ce qui se passe. En attendant son arrivée, on soulagera beaucoup l'enfant en lui appliquant au-devant du cou une serviette éponge pliée et trempée dans de l'eau très chaude, qu'on maintiendra avec un taffetas gommé et une bande.

Une potion antispasmodique à base de bromure et belladone calme admirablement cette réaction spasmodique et permet à l'enfant... ainsi qu'à la famille, un sommeil réparateur pour le reste de la nuit.

On ne manquera pas de faire examiner la gorge de l'enfant par un spécialiste, car habituellement, les enfants qui ont "fait" du faux croup sont porteurs de grosses amygdales avec végétations adénoïdes, qu'il faut enlever vers la sixième année.

Dr PIERVAL.

(*La Maison*)



DES CHERCHEURS DE SENTIERS, dans le parc national JASPER, dans les Rocheuses.

FEMINA

Vers l'an nouveau !...

LES premiers jours d'une nouvelle année sont pour beaucoup de gens, surtout pour les hommes d'affaires, un moyen de revoir les étapes parcourues au cours de l'an dernier. Avec une scrupuleuse exactitude, ils établissent le bilan de leurs transactions et fixent d'après les données de leur actif, le nouvel essor de leur commerce.

Ici, une comparaison s'impose. Pourquoi ne ferions-nous pas quand il s'agit de notre avancement moral les mêmes réflexions et les mêmes retours vers le Passé?...

Pourquoi n'aurions-nous pas pour notre perfectionnement, les mêmes soucis que l'homme d'affaires avide de voir ses richesses grandir sans cesse?...

Ce rapprochement tout prosaïque qu'il puisse paraître ne manque pas de justesse. Tandis que pour un commerce qui, peut-être les conduira à leur perte, ceux-ci se dévouent tout entier, n'épargnant ni leurs peines ni leurs travaux, nous, nous laissons passer le Temps qui nous tue chaque jour un peu plus, sans ajouter à nos mérites pour l'Au-delà la moindre parcelle de vertueux efforts!...

Le Temps ! il est le pont périlleux, incertain jeté sur l'abîme et nous y passons souriantes, enivrées de la joie de vivre, insouciantes du danger qui se révèle à chacun de nos pas. Nous regardons vers l'avenir où sourient nos rêves humains, nos ambitions fragiles comme tout ce qui meurt, nos espérances souvent irréalisables!...

Les poètes ont chanté le Temps en strophes sonores ou en vers decevants... les savants parlent du Temps... ils n'ont jamais pu l'analyser ou en dire la durée exacte, les philosophes ont tenté de sonder ce mystère impalpable... le vrai chrétien seul en connaît la prix.

Ne laissons pas ceux qui vivent en païens endormir nos préventions et nous leurrer de vaines promesses ou de paroles déprimantes.

Que cette année nouvelle que la Providence met à notre disposition soit non pas seulement "heureuse et prospère" qu'elle soit aussi une bonne et sainte année. Que chaque heure soit l'heure de Dieu, c'est-à-dire remplie du Devoir que nous sommes appelées à accomplir à ce moment. Ainsi à la fin de cette année, le bilan que nous aurons à présenter aura une valeur inestimable qui charmera Dieu et attirera les faveurs célestes, non seulement sur nous mais sur tous les êtres chers que nous voudrions heureux.

Prenons pour ligne de conduite ce moto d'une belle âme :

A Dieu : la Gloire,
Aux autres : le Plaisir,
A moi : le Devoir.

Ainsi le Temps sera pour nous un envoyé céleste, digne de tous les égards et cette année nouvelle sera pour vous toutes, amies lectrices, celle que je désire pour chacune de vous :
Une Bonne et Sainte Année !...

Jeanne Le FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FRAGILE.— Toutes les bonnes choses que vous désirez pour votre grande amie auront, je l'espère, leur réalisation. La nouvelle année aura pour vous aussi une grande réserve de douceur et de beaux jours.

Votre ambition est louable et certes, vous gagnerez à exercer ainsi votre plume, beaucoup de bonnes heures qui vous laisseront de bien doux souvenirs. Sans vouloir monter jusqu'à la gloire littéraire dont le sommet est très élevé, nous pouvons ambitionner de faire un peu de bien avec les pensées transcrites sur une page dont chaque ligne dira notre désir de faire "Toujours mieux"...

Votre délicat hommage m'a touchée vraiment et je vous en remercie beaucoup.

Mes vœux se font ardents pour la réalisation de tous vos rêves d'avenir.

JEANNETTE.— Votre retour au FÉMINA par ces jours de bons souhaits m'offre l'occasion de vous dire combien je suis heureuse de vous savoir confiante et toute disposée à poursuivre votre tâche... C'est bien le seul moyen que vous ayez de goûter au bonheur terrestre... en attendant l'autre...

Puisse l'année nouvelle vous apporter mille joies et surtout la paix dans le Devoir accompli non pas dans le but seul de vous "débarrasser" mais bien parce que vous devez le faire et y mettre toute votre âme qui sait vouloir tout ce que Dieu veut.

SOLITAIRE.— Je suis heureuse de retrouver votre gentille lettre parmi ma correspondance. J'espère que les jours de fête que nous venons de passer n'ont pas assombri votre belle sérénité... Il faut toujours regarder dans ces minutes de lassitude, plus pauvre et plus délaissée que nous... Il n'en manque pas de ces malheureux pour qui la Vie n'a jamais été bonne et puisque vous aimez les livres, je suis assurée de votre quiétude. Avec de bons livres on ne s'ennuie jamais ! Avez-vous lu : *Nous*, par l'auteur de *Lui*?... Sinon, il faudra vous le procurer.

A vous spécialement, j'offre mes meilleurs vœux de Bonne et Sainte Année ! votre réclusion forcée est bien la marque que le Bon Maître ne veut pas de partage dans votre cœur et si l'affection frappe à votre porte, Il entend que ce soit en Lui et par Lui. Ne craignez rien, son joug est doux et suave.

L'abonnement de l'*Action Catholique* est de \$4.00 par année. La directrice de la page féminine est Françoise-Michel qui saura bien vous accueillir... je regrette vraiment de ne pouvoir vous recevoir là-bas puisque je n'y suis pas chez nous... je compte tout de même sur votre fidélité à notre FÉMINA...

Jeanne Le FRANC.

Le Chêne et l'Enfant

"Aux tout-petits"

L'ENFANT.— Bel arbre, ta taille majestueuse est imposante, je ne puis passer sans te causer. Dis donc Chêne, as-tu toujours été fort ?

LE CHÈNE.— Non petit, comme toi je naquis frêle et jeune, un jour, comme moi, tu seras viril et vieux. Mon enfance date de très loin, mais je l'ai en mon cœur tout comme à ces heures où je l'ai vécue. Ecoute ce qui a fait ma capacité.

L'ENFANT.— Je puis donc espérer devenir puissant ?

LE CHÈNE.— Oui, mais il te faudra accepter les conseils et surtout te laisser redresser à l'occasion. As-tu vu le roseau dans sa jeunesse ?

L'ENFANT.— Oh, je l'ai tant admiré !

LE CHÈNE.— Et bien, tu es cette plante fragile qui aspire à la grandeur ; as-tu remarqué le rosier ?

— Je l'aime beaucoup, et, davantage qu'il donne le parfum de sa fleur ; elle m'a embaumé si souvent !

LE CHÈNE.— S'il est droit, s'il est fier cet arbre joli, c'est qu'il fut obéissant à l'appel. Vois comme il est récompensé ; il est lourd de ses fruits recherchés, et les passants le salue avec joie. Tu dois toi aussi produire les fleurs magnanimes, plus suaves encore que celles du rosier. Tu as le double devoir d'éloigner l'épine qu'il ne peut écarter lui. Alors ceux qui partageront ton existence seront plus fiers encore que les passants du rosier. J'ai signalé l'épine ; tu l'as aperçu sans doute ?

L'ENFANT.— Hélas, elle a blessé ma main !

LE CHÈNE.— Il ne faudra pas que sous les fleurs que donnera ton âme, se cache la malicieuse épine. Comprends la valeur de ce parler mis en toi ?

L'ENFANT.— Et toi chêne, as-tu un Maître ?

LE CHÈNE.— Tout élève en a ; si je suis robuste, si je lève haute la tête dans le ciel c'est que j'ai suivi les ordres d'un Supérieur.

L'ENFANT (*songeur*).— Ils sont parfois sévères les Maîtres qui commandent, leur main est rude à la correction !

LE CHÈNE (*paternel*).— Je le sais mignon, mais à cette sévérité se joint l'affection, tu le comprendras plus tard. S'ils te réprimandent avec rigueur, c'est la tendresse qui veut que l'arbre (ton cœur) porte les fruits riches ; c'est cette tendresse dis-je, qui les guide. S'ils ne t'aimaient pas, auraient-ils ce soin d'embellir ton âme ; en elle, je te le répète, réside la puissance de cette montée qui rend fort. Cette œuvre exige d'eux du dévouement, comme de toi elle attend, elle oblige je dirai la reconnaissance.

L'ENFANT.— Je me pencherai donc facilement du côté que l'on me tracera.

LE CHÈNE.— C'est ça, imite toujours ton modèle : l'Enfant-Dieu, qui t'a voulu Son image, pour que tu la copies fidèlement. Il fut soumis. Il accepta de coucher le front là où le voulait le Maître.

L'ENFANT.— Le tien à toi, a-t-il été sévère ?

LE CHÈNE.— La main du protecteur qui veillait à ma formation, a taillé, bûché, atteignant souvent au cœur !

L'ENFANT.— Et tu l'as aimé en dépit de tout ?

LE CHÈNE.— Il m'aimait puisqu'il cherchait mon progrès ; et plus il semblait sévère, plus il voulait mon bien.

L'ENFANT.— Et tu as survécu à ces coups ?

LE CHENE.— Le dard qui veut le progrès, ne tue pas; la plaie sanglante se cicatrise du dévouement qu'il garde à l'enfant qu'il frappe, parce qu'il aime. Les racines d'une affection et d'une gratitude qu'elle appelle, sont prises au cœur du maître et de l'élevage.

L'ENFANT.— Je promets l'attention à ces soins, et de payer de retour, cette patiente bonté !

LE CHENE.—Puisses-tu garder demain encore ces dispositions qui feront ton bonheur. Bon petit, je te promets le succès et ses joies. Laisse toi réformer dans ta jeunesse, comme je l'ai fait docilement; à mon exemple tu triompheras des obstacles de la route, braveras le froid, la misère, vaincras à la lutte.

L'ENFANT.— Tu parles de ma jeunesse, mais puisqu'à tout âge, il y a un maître, quel sera le mien quand j'aurai grandi ?

LE CHENE.— *L'expérience* qui est celui de tous ! Oh, l'école sienne ! Qu'elle est dure ! Elle frappe sans pitié, ses victimes supplient, mais elle tue quand même. N'attends pas cela, prépare-toi à l'affronter ; les armes premières sont à ta disposition.

L'ENFANT.— Merci de la leçon, Chêne secourable, je reviendrai souvent à l'ombre de ton âme, me réfugier et te causant de ceux qui veillent sur moi, tu m'écouteras, me conseilleras discrètement. Ton grand bois est une demeure attirante ! As-tu saisi combien plus je l'aimerai à présent ! Que de fois il a reçu mes émotions, avant même que je les puisse traduire ! Que de confidences tu recèles, confidences, qui seront désormais faciles, car tu m'impresionnes, tu me rassures par ta force solitaire !

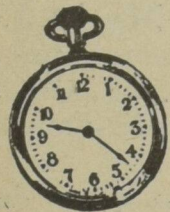
LE CHENE.— Je te comprends, reviens, aurovoir donc petit; le plaisir de te guetter sera ton guide ; grave en toi ces conseils et pour sceller cette rencontre causerie, je mets sur ton front le signe du courage.

L'ENFANT.— Attends-moi, Chêne d'incomparable énergie, je serai fidèle au rendez-vous.

LE CHENE.— Il t'attend ton vieux Chêne ; il va t'aguerrir contre la vie que tu ignores; bientôt tu résisteras aux tempêtes, aux vents du monde !

FRAGILE.

(En janvier, 1929)



GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 60 paires de lacets de bottines et de souliers à 0.05 la paire.

Demandez 60 paires de lacets et notre circulaire.

L'AGENCE DE NOUVEAUTÉ ENR.

1, rue Victoria, Lévis

Conseils aux petits enfants

Petits enfants, venez entendre
Couplets joyeux et frais rimés ;
Empressez-vous de les apprendre,
Mes petits êtres bien-aimés.
Quand s'ouvrira votre paupière,
Au bon Dieu donnez votre cœur ;
Faites bien vite : " Au nom du Père ",
Puis dites à Notre-Seigneur :

" Mon corps, mon âme je vous donne,
Mon cœur et tous ses battements ;
Que ma vie, ô mon Dieu, soit bonne,
Toute à l'honneur de mes parents. "

Le *Benedicite*, les grâces,
Petits enfants, vous les direz ;
Le bon Dieu doublera ses grâces ;
Du pain, toujours vous en aurez.

Tous les oiseaux en leur ramage
Disent merci pour presque rien,
Pour un grain d'avoine sauvage,
Pour un seul grain, entendez bien.

Quand le corbeau près de l'étable
Croassera son vilain chant,
Vous vous souviendrez que le diable
Est aussi noir, aussi méchant.

Quand vous verrez près de la grange
Une colombe au vol tremblant,
Songez bien que votre bon ange
Est aussi doux, est aussi blanc.

Pensez que Dieu sur vous repose
Son regard et vous fait fleurir,
Comme le soleil voit la rose
Et l'invite à s'épanouir.

Ayez bonne et douce manière
Avec tous ceux de votre toit ;
Appelez-les ma sœur, mon frère ;
Dites-leur *vous* plutôt que *toi*.

A gens d'église, à la vieillesse,
Portez toujours respect très grand ;
Répondez avec gentillesse,
Gardez pour vous le dernier rang.

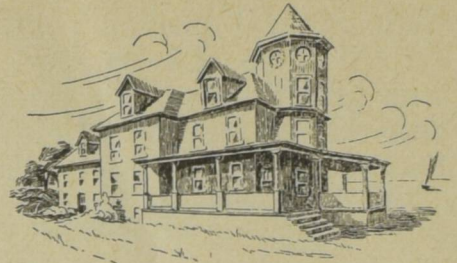
A la Fête-Dieu, les plus sages,
Qu'on aura vus prier le mieux,
Jetteront des fleurs, doux présages
Des fleurs qu'ils jetteront aux cieus.

Le soir, à l'heure où tout sommeille,
Faites la prière à genoux,
Pour qu'un ange du bon Dieu veille
Jusqu'à l'aurore auprès de vous.

P. FOUGERAY.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

MOTS EN LOSANGE

T
M U R
M A R O T
T U R Q U I E
R O U E R
T I R
E

CHARADE FANTAISISTE

Rue - banc - ruban.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

Carcassonne

HOMONYMES

Taon - tant - tan - temps.

Ont trouvé toutes les solutions exactes :

M. Joseph Turcotte, Trois-Pistoles ; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière ; M. Joseph-C. Perreault, Charny, Lévis ; Mlle Jeanne Grisé, Saint-Césaire ; Mlle Annette Laflèche, Casselman, Ont. ; M. Laval Bigaouette, 40, ave Bigaouette, Québec ; Mme Emile Fluette, 183, West St., Bristol, Conn. ; Rév. Frère Antonin, St-Augustin, Portneuf ; Mlle Anna Gauthier, Casier Postal 6, Jonquière ; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière ; Mlles Berthe Michaud et Marie-Rose Faucher, Couvent de St-Charles ; Mlle Rachel Boutet, Ste-Anne de la Pocatière ; Mlles Rita Paré et Lucienne Paré, Deschambault ; Mlle Marie-Paule Plourde, Jonquière ; M. Robert Wagner,

4, rue Ferland ; Mlles Yvonne et Blanche Deschènes, 101 1-2, Chemin Ste-Foy ; M. Antonio Leclerc, 163, Arago ; Mlle Eugénie Viel, 230, rue Ste-Thérèse ; M. Sylvio Levesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Irma St-Amant, Deschambault ; M. Paul-Marcel Dorval, 13, rue Gauvreau, Lévis ; Mlle Gertrude Morais, Ste-Rose du Dégelis, Témiscouata ; Mlle Marie-A. Rochette, Pointe-Lévis ; Couvent des SS. Grises de la Croix, Verner, Ont. ; M. Gabriel Meunier, Deschambault ; Mlle Anna-Maria Genest, 105, rue St-Laurent, Lévis ; Mlle Monique Lamarche et M. Gaudiose Bourgault, Pensionnat Ste-Thérèse de l'En.-Jesus, Embrun, Ont. ; Mlle Juliette Giroux, 124, rue St-François-Xavier, Les Trois-Rivières ; Mlles Lucienne Bisson, Couvent de Huntingdon ; Mlle Albina Dauphinais, Hôtel-Dieu, St-Hyacinthe ; Mlle Adrienne Descarreaux, Deschambault ; Couvent des SS. de la Charité, Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Béatrice Paquet, 386, rue St-Joseph, Québec ; Mme Armand Paradis, St-Gervais ; M. J.-E. Monette, St-Philippe, Laprairie ; M. Gérard Benoît, 17 1-2, rue Carillon, St-Sauveur, Québec ; Mme J.-O. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal ; Mlle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mme Antoine Villeneuve, La Descente des Femmes, Chicoutimi. Mlle Jeanne Biron, Couvent St-Martin de Beauce ; Mlles Fleurette Richard, Thérèse Goyette, Jeanne Ledder, Violette Lévesque, Eléonore Francœur et Irène Grondines, Académie St-Eusèbe, 2315, rue Fullum ; Mlle Mabel Ledder, 2387, rue Delorimier, et Mlle Rollande Bisson, 549, rue Orléans, Montréal ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Marcelle Descoteaux, 21, rue Ste-Julie, Les Trois-Rivières ; Mlle Madeleine Banville, Couvent de Ste-Marie de Beauce ; M. l'abbé Joseph Lalancette, Roberval ; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; M. J.-Ant. Lessard, prof., St-Jérôme, Terrebonne ; Mlle R.-H. Lalande, Chute à Blondeau, Ont. ; Mlle Laura Deslongchamps, 1700, rue St-Denis, Montréal.

Les deux noms tirés au sort sont ceux de Mlle Anna-Marie Plourde et de M. Paul-Marcel Dorval.

JEUX D'ESPRIT No 128

DEVINETTES

- 1° Quel est le comble de la finesse de l'odorat ?
 2° Quel est pour un médecin le comble de l'amour de sa profession ?

CHARADE FANTAISISTE

Chaque jour mon premier augmente en toi,
 Tu connais mieux mon deuxième que moi,
 Mon troisième de Belgique est une rivière,
 Et mon tout prénom féminin.

MOT DÉCROISSANT

Ville de France.
 Rivière de l'ouest de la France.
 Pronom.
 Consonne.

POISSONS CENTENAIRES

Jusqu'à quel âge peut vivre un poisson ? Cela dépend des circonstances, il va sans dire, et aussi des espèces et des variétés. Parmi les mieux doués pour atteindre un âge très avancé, on cite les anguilles, les congres et surtout les carpes qui ont plus de cent ans. La croissance de ce poisson est très lente et il atteint fort tard sa taille adulte. Mais la carpe elle-même cède probablement au brochet sous le rapport de la longévité. Un naturaliste suisse, Konrad Yesner, ne cite-t-il pas le cas d'un de ces éso-cides vieux de deux cent trente-sept ans ? Prisonnier, son existence s'était passée dans un étang.

UNE EPREUVE

M. Duruy arrive un matin au lycée de X... , accompagné de son fils, entre sans se nommer, et pénètre incognito jusqu'au cabinet du proviseur. Il frappe.

— Entrez !

Il entre. Le proviseur écrivait, et, sans se déranger, il dit à Duruy :

— C'est bon, mettez-vous là !

Il s'y met et attend que la lettre soit terminée. Le proviseur, enfin, daigne lever la tête et lui dit :

— Quel âge a ce garçon ?

— Vingt-deux ans.

— Diable ! Et que comptez-vous en faire ?

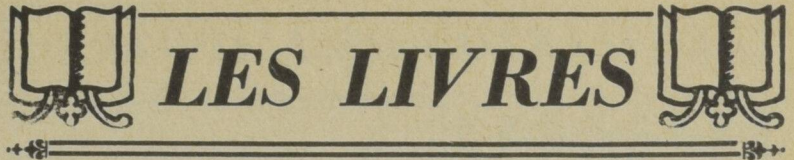
— Mon secrétaire.

— Tiens ! Et vous voulez le mettre au lycée ?

— Non.

— Mais alors, qu'est-ce que vous venez chercher ici ?

— Je viens voir comment vous recevez les parents. Je suis le ministre de l'Instruction publique.



LE GUIDE " SUR LES ROUTES DE QUEBEC "

Le ministère de la voirie vient de publier le guide touristique le plus complet que l'on ait encore publié sur la province de Québec. Ce guide, dont la publication était attendue avec beaucoup d'intérêt depuis quelques mois, est un volume de près de 900 pages donnant la description de toutes les villes, de tous les villages et de toutes les paroisses situés sur le parcours des grandes routes. La documentation qui y est donnée est faite aux points de vue historique, municipal, industriel, commercial, touristique, etc.

Le guide contient d'abord une description de la province de Québec en général.

Il contient ensuite la description complète et détaillée des 50 grandes routes de la province, auxquelles le tour fameux de l'île d'Orléans a été ajouté.

Chaque chapitre consacré à une route donne d'abord une description générale de la route et du district qu'elle traverse, la liste complète des villes, villages et paroisses situés sur son parcours, avec la population de chaque endroit, la nature du pavage de la route, la distance du commencement de la route et de l'extrémité, ainsi que la distance entre chaque municipalité. Cette description est accompagnée dans chaque cas d'une carte.

Le guide donne ensuite la description détaillée de chacune des villes, paroisses et villages.

Le guide comprend 325 vues des points les plus intéressants de la province. En plus, il comprend 76 cartes des routes remplissant chacune une page; 32 cartes donnant l'entrée et la sortie des principales villes et une carte générale du réseau des grandes routes de la province. En tout, le guide comprend 435 dessins et reproductions de photographies formant 293 pages d'illustrations.

L'ouvrage est complété par une liste alphabétique de toutes les localités mentionnées dans le guide, avec la population, le comté, et le numéro de la route sur laquelle la localité est située; des renseignements généraux sur les règlements de la circulation, les signaux routiers, les règlements des douanes canadiennes et des douanes américaines; le résumé de la loi de la chasse et de la pêche; une liste des distances entre les principaux points de la province et entre les principales villes des États-Unis.

L'impression de ce livre est tout particulièrement soignée et les illustrations sont parfaitement rendues. Le livre a été relié solidement sous couverture rigide.

Vu le coût élevé de ce guide, le ministère de la voirie ne peut en faire gratuitement la distribution générale. Il a donc fixé le prix d'achat du guide à \$2.00, frais de poste payés. Ce prix représente beaucoup moins que le coût de la préparation et de l'impression. Les renseignements qu'on y trouve sont indispensables à tout automobiliste, de même qu'ils seront précieux pour tous ceux qui veulent se renseigner sur la province.

Le Guide se vend au Secrétariat des Œuvres, à Québec.

FIERTE RELATIVE

Toto dit à son père en revenant de la classe :

— Tu sais, papa, le petit camarade qui avait été premier la dernière fois ?

— Oui.

— Eh bien ! il a reculé de trois places : cette fois, il n'a été que quatrième...

Et le gamin ajoute, non sans orgueil :

— Tandis que moi, je n'ai pas reculé : j'ai été douzième les deux fois !

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

5

XXII

L'ANTRE D'UN SANTON

Le succès des chrétiens avait été si complet que personne n'hésita à y voir une intervention du Ciel. Jamais, dans ces siècles de foi, l'âme humaine ne séparait l'idée de la Providence des événements de la vie. Quand le malheur se faisait sentir, elle y reconnaissait l'action de la divine justice châtiant quelque infraction à sa loi. Quand le succès couronnait une entreprise, elle se plaisait à y lire un trait de la Bonté suprême, provoquant la reconnaissance par le bienfait. Les croisés prétendirent avoir vu dans les airs un cavalier d'une merveilleuse blancheur, revêtu d'armes étincelantes, et combattant pour eux (1). Des masses de musulmans tombaient sous les coups de sa lance et sous les pieds de son cheval. Beaucoup crurent avoir aperçu dans sa main gauche l'étendard de saint Michel ; tandis que quelques-uns affirmaient que ce ne pouvait être que le grand saint Martin, évêque de Tours.

Après deux jours de repos, l'armée se remit en marche vers Satalie (l'ancienne Athalie). On traversa plusieurs villes, dont les habitants s'enfuirent devant les croisés. C'était l'usage des Grecs ; ils craignaient, ou affectaient de craindre, qu'on ne les massacrat et qu'on ne s'emparât du pays. Cette désertion des villes et des campagnes causait aux croisés les plus grands embarras. Ils ne trouvaient plus de vivres : car les fuyards avaient soin d'emporter avec eux tout ce qui aurait pu servir à la nourriture, et de brûler même ce qu'ils ne pouvaient emporter. Force était alors de les poursuivre pour leur arracher quelques provisions, et l'on n'y réussissait pas toujours. La marche se trouvait ainsi transformée en une maraude, ou plutôt en une guerre continuelle. Souvent les Grecs, avec la perfidie qui leur est propre, attiraient à l'écart quelques corps isolés, et les massacraient. C'était ainsi qu'ils avaient anéanti l'armée allemande ; c'était ainsi qu'ils espéraient se défaire des Français.

Nous retrouvons, dans une de ces petites expéditions, nos deux amis désormais inséparables ; ils suivent ensemble une vallée.

— Oui, Raoul, un peu de prudence n'est jamais de trop dans les choses humaines. Celui même qui gouverne toutes choses ne les règle que par sa providence, c'est-à-dire par sa prudence, si l'on en

croit les explications de nos moines. Et Jésus-Christ lui-même ne nous recommande-t-il pas d'être prudents comme des serpents ? Eh bien ! je dis que toute cette expédition est un peu conduite au hasard. Vous voyez : nulle prévision n'a précédé notre marche. Nous allons comme des enfants, sans veille et sans lendemain.

— N'est-ce pas là, Cuthbert, la leçon de l'Évangile ? Le père Dosithée me répétait souvent que le bon Dieu aime qu'on s'abandonne ainsi à sa conduite, sans souci, sans précaution. Il voulait que l'homme fût comme l'oiseau des champs.

— Qui dit le contraire ? Mais ces principes s'appliquent à l'homme en particulier, et non à des masses. Sans doute, le motif qui poussait sur les pas du Sauveur des milliers de Juifs était juste et bon, car c'était le désir de l'entendre ; et vous voyez pourtant qu'il s'apitoie lui-même sur leur sort, disant : *J'ai pitié de cette foule*, et il lui fallut faire un miracle pour les tirer de là. Raoul, nous avons bien ici des gens pour nous mener dans le désert ; mais nous n'avons personne pour nous y nourrir.

— Que Dieu me prête vie, Cuthbert ! mais je me sens le courage de tout affronter pour la gloire de Jésus-Christ. Mourir de faim, ou mourir empalé par les musulmans, c'est à peu près la même chose pour moi ; y mettez-vous grande différence ? Des deux côtés, c'est le martyre.

— Je le dis comme vous. Seulement, que je ne meure pas avant d'avoir touché le terme du voyage, avant d'avoir imprimé mes lèvres sur le berceau, sur le tombeau de mon doux Sauveur. Que j'aie la satisfaction de poser mes pieds où il posa les siens, de visiter les lieux qui furent honorés de sa présence, de respirer l'air qui descendit dans sa poitrine, de... O mon fils ! cette seule pensée fait palpiter mon sein. Alors le Seigneur disposera de moi, s'il lui plaît ; volontiers lui remettrai-je mon âme entre les mains : je n'aurai plus rien à faire ici-bas.

— Ce que vous dites là, je le pense aussi, Cuthbert. Et si le Ciel m'accorde le bonheur dont vous parlez, il me semble que rien ne me manquera plus sur la terre. Oh si ! quelque chose encore : je voudrais que Roselle fût à côté de moi, que son âme goûtât comme les nôtres (et je dis qu'elle en est bien digne) ces ineffables jouissances, et que nos larmes de tendresse se mêlassent ensemble. Alors ma satisfaction serait complète.

— Ce sont des vues humaines que vous exprimez là, Raoul : laissez-moi vous le dire. Je ne les crois

(1) Voyez l'*Histoire des Croisades*, t. 2.

point condamnables; mais il serait plus parfait de ne chercher que Dieu seul. Il est assez grand pour suffire à nos desirs. J'ai éprouvé comme vous, ces faiblesses de la nature; une jeune fille avait aussi fixé mon choix. Elle avait les qualités qu'on peut désirer dans une femme; elle était bonne et douce; enfin, était-ce imagination ou réalité? (l'amour est si facilement aveuglé!) je ne lui voyais aucun défaut; je disais d'elle, j'en pouvais dire tout ce que vous dites vous-même de votre fiancée. Puis voilà que, au moment d'atteindre le but de nos vœux, un mal secret, un mal inconnu la frappe, et elle meurt, comme une fleur nouvellement éclosse se sèche sur sa tige. Ce fut un coup de foudre pour moi. Mais je compris la leçon que Dieu voulait me donner. Dès lors, je reconnus la vanité des choses de la terre, et la folie de l'homme qui fonde ses espérances sur les créatures. Raoul, pendant que vous êtes jeune encore, pénétrez-vous de ses pensées, et gardez-vous de vous appuyer sur quoi que ce soit d'humain. Dieu seul est le but de l'homme; et rien, si ce n'est Dieu, ne peut remplir nos desirs.

— Vous parlez comme un moine, bon Cuthbert: je crois entendre le père Dosithée. Que de fois il m'a répété ce que vous dites là! Mais on ne comprend pas toujours ces vérités, quand on est jeune, quand on sent la vigueur et l'espérance couler dans ses veines. La vie est si belle! le soleil est si doux!

— Mon fils, dit le vieux soldat en se retournant, contemplez cette plaine immense couverte de morts. Il y a deux jours, tous respiraient, tous espéraient, tous jouissaient; la vie se montrait à beaucoup d'entre eux sous les plus riantes couleurs. Voyez ce qu'ils sont devenus. Allez demander à ces corps, déjà putréfiés, ce que valent les espérances de l'homme. Je ne veux pas d'autres prédicateurs que ceux-là.

Ils restèrent un instant immobiles, livrés à ces graves pensées. Le regard du jeune chevalier se promenait sur ce champ de carnage, et il se disait tout bas qu'il n'avait tenu qu'à un fil qu'il ne comptât, lui aussi, parmi ces morts. Alors que seraient devenues ses espérances? Mais par delà ce fleuve, par delà ce vaste horizon, ses yeux cherchaient la France; l'imagination, toujours vive, toujours amie des illusions, lui montrait une jeune tête, une figure de vierge; et cette vision tempérait la tristesse du tableau. Le vieux guerrier rêveur se contentait, lui, des pensées sérieuses qui résultaient de ce lugubre coup d'œil. Un cri vint tout à coup interrompre leur méditation.

— Attention! dit Cuthbert le premier; tout est piège sur ces terres maudites. Par saint Boniface! qu'est-ce que cet homme qui fuit?

— Nous le saurons, Cuthbert, répond Raoul, en s'élançant à la poursuite du fantôme.

Mais le fantôme avait gagné les rochers, et disparaissait dans les buissons. Les deux croisés le cherchèrent longtemps, comme deux chiens de chasse poursuivent un lièvre. Ce ne fut qu'après de longs efforts qu'ils trouvèrent enfin une étroite ouverture dans le roc, à demi dissimulée par les ronces qui en couvraient l'entrée.

— Le renard doit être dans ce terrier, sire de Louville; mais comme nous n'en connaissons ni la nature ni la profondeur, il est prudent de ne s'y aventurer qu'avec précaution. Laissez-moi entrer le premier; je veux voir où ce trou peut nous conduire.

A trois pas de l'ouverture, Cuthbert vit un homme vêtu d'un sale manteau, agenouillé et les bras tendus vers le ciel. Il serait difficile de peindre la crasse de ses vêtements, la couleur de sa peau, l'expression ignoble de ses traits. Le croisé reconnut là immédiatement un santon. Chacun sait que cette sorte de moine turc, tout en paraissant faire son occupation de la vie contemplative, est souvent livrée aux vices les plus honteux. C'était bien celui-ci qui venait de fuir devant ses deux ennemis; et cependant il avait si vite composé sa mine, qu'on eût pu le croire plongé depuis longtemps dans la méditation.

— Approchez, Raoul, approchez, et venez voir comment le mahométisme essaie de singer le christianisme. Ce béat, qui semble là tout en extase, n'est qu'un misérable hypocrite, adonné, j'en suis sûr, aux plus criminelles passions. Ne vous fiez pas à son immobilité; car je vois ici, sous son froc, un poignard suspendu, et là-bas, au fond de son antre, j'aperçois un cimetière. Croyez bien qu'il ne se ferait pas scrupule d'en tirer quelque parti. Holà! coquin, mets bas ton poignard.

Un cri sauvage, semblable à celui du chacal, sortit de la poitrine du Turc. Il veut se lever, et porte déjà la main sur son arme mais, de son vigoureux poignet, Cuthbert l'a bientôt étendu à terre, et en même temps il lui pose le pied sur la gorge.

— C'est le seul langage que je puisse t'adresser, sectateur de Mahomet, puisque nous ne parlons point une langue commune. Je te connais pour un de ces furieux qui frappaient de si bon cœur sur les croisés nos frères. Il ne tiendrait qu'à moi de te faire payer le sang que tu as versé. — Raoul, qu'est-ce que j'entends dans le fond de cet antre?

— Je m'adressais la même question, Cuthbert. Ce sont les soupirs étouffés; mais je ne sais pas trop d'où ils viennent.

— Prêtez-moi main-forte, mon fils. Je vois là une paire de cordes, dont ce fanatique se serre les reins, ou que peut-être il préparait pour l'un de nous. Lions-le, s'il vous plaît, de manière à l'empêcher de nuire; puis explorons cette caverne d'iniquité.

L'opération en se fit pas sans difficulté. Le santon résistait avec une grande énergie; ses yeux lançaient la flamme, ses traits se contractaient, et des cris rauques trahissaient la rage dont il était plein. Quand il fut solidement garrotté, Cuthbert et son compagnon s'aventurèrent à chercher d'où partaient ces plaintes étouffées. Dans un angle de la caverne, ils trouvèrent une autre fissure qui conduisait à une longue allée formée par la séparation des rochers. On voyait le ciel entre ces deux remparts; des arbrisseaux et des herbes se balançaient à leurs sommets. Dans une excavation à moitié pleine d'eau, un malheureux se débattait, se secouait, poussait des soupirs.

— Bonté divine ! s'écrie Cuthbert, qui se serait attendu à vous trouver là ? Est-ce un rêve de ma vieille cervelle, ou bien est-ce vous ? Raoul, coupez vite ces cordes, pendant que je tire le bâillon de sa bouche. . . Mon pauvre moine ! mon cher père Hermann ! Est-il possible ? est-il possible ?

Le malheureux était exténué de faim, de fatigue et de froid. Son premier mouvement fut de se jeter au cou de son libérateur, et de lui exprimer, par d'étroits embrassements, sa reconnaissance.

— Je suis ravi, père, de vous savoir encore en vie. Nous vous avons tant et tant cherché parmi les morts ! C'était avec bonheur que nous suivions vos progrès de l'autre côté du fleuve ; un moment, nous vous avons vu enfoncer les ennemis, un moment, nous avons espéré qu'assez de chevaliers viendraient à votre aide. Pour moi, je trépignais d'impatience ; j'aurais voulu m'élancer à l'eau pour voler à votre secours ; mais le devoir me retenait près de l'étendard du roi. Comme les vœux et les bénédictions du bon évêque de Freisingen vous tombaient sur la tête ! Je crois que c'est là ce qui vous a sauvé.

— Je remercie le Ciel, Cuthbert, de m'avoir procuré la gloire de souffrir pour son nom. J'ai vu la mort de près sur le champ de bataille, et, je vous l'avoue, c'était elle que je cherchais. Je ne sais quels sombres pronostics me font craindre que l'expédition ne tourne mal.

— Chassez ces idées noires, bon père Hermann, dit ici Raoul ; elles sont chez vous le résultat des désastres dont vous avez été témoin. Il est triste, sans doute, d'avoir vu périr une si belle armée. Mais la colère du Ciel peut avoir son terme. Il reste encore assez de braves pour vaincre l'ennemi.

— L'ennemi est au dedans, jeune homme, reprit le moine, en serrant le bras de Raoul. Ces vaillants chevaliers, ces belles dames ont apporté avec eux un danger cent fois plus grand que celui qui vient des Sarrasins. . . Oui, je le dis, il m'eût été bon de mourir sous le fer des musulmans. Mais. . . arrête ! arrête ! mécréant, fils impur du plus vil des criminels ! Cuthbert, et vous, jeune homme, alerte !

Le santón avait à demi brisé ses liens, et s'était montré par l'ouverture, l'œil oblique, les sourcils relevés, la bouche écumante. Il faisait d'énergiques efforts pour dégager son autre bras. Mais avant qu'il en fût venu à bout, Cuthbert et Raoul s'étaient élancés sur lui, l'avaient terrassé, et l'assujettissaient avec plus de force. Un cri alors s'échappa de cette poitrine de fer ; mais un cri tellement strident, tellement hurlant, que toutes les profondeurs de l'ancre en retentirent.

— Nous prenons là des peines inutiles, père Hermann, reprit Cuthbert ; un coup d'épée passé à travers cette gorge de tigre nous débarrasserait de sa musique. C'est mon avis : que vous en semble ? Après tout, ce fanatique a assez versé de sang chrétien pour être indigne qu'on ménage le sien. Raoul, mon garçon, passez-moi. . .

— Non, Cuthbert, dit le moine ; cet acte ressemblerait trop à un assassinat. Si sa religion est celle du sabre, prouvons-lui que la nôtre est celle de la

croix. Du reste, en cet état il ne peut nous nuire. C'est un être bien méprisable, sans aucun doute : les horreurs dont j'ai été témoin depuis que je suis son prisonnier m'ont appris comment les prêtres de Mahomet s'y prennent pour l'honorer. O mon frère ! rendons grâce à Dieu de ne pas être nés au sein de cette religion impudique. Mais il est un droit que je m'arroge sans scrupule : c'est celui de profiter de ses provisions pour réparer nos forces. Commençons par nous assurer de ce méchant personnage, et ensuite récréons-nous à sa santé.

On traîna le santón dans la fente du rocher, je veux dire dans cette longue allée à ciel ouvert ; on le coucha sur son dos ; puis le moine, détournant une porte en joncs, mit en évidence des pains, des fruits de toute sorte, des viandes mêmes, et surtout des amphores de vin soigneusement dissimulées sous des monceaux de feuillage. Une pierre entourée de bancs servit de table. Là les trois vainqueurs se mirent en devoir de profiter de ces ressources inattendues.

— Vous voyez, Cuthbert, que si le santón fait vœu de ne pas boire de vin, ce n'est que pour en imposer à la foule. Que dites-vous de ces crûs délicieux ? Cela rend la vigueur aux membres. J'ai vu, ces deux nuits, plus d'un santón à l'œil humble, aux joues caves, au corps miné d'austérités, user largement de ces liqueurs enivrantes, et se livrer à des orgies qu'il n'est pas bon de peindre. Et c'est tout simple : pourquoi le prêtre d'une religion sensuelle mortifierait-il ses sens ?

— Oui, moine, comme vous le dites bien, nous devons remercier Dieu d'être nés dans un culte où l'on apprend à l'adorer en esprit et en vérité. Mais, dites-moi un peu, comment vous ont-ils épargné ? Par quel miracle du Ciel vous retrouvons-nous en vie ?

— Un moment, nous crûmes au succès. Mes braves Teutons avaient atteint le rivage, se battaient comme des lions, et espéraient faire une diversion assez importante pour donner aux Français le temps de passer. Malheureusement, notre troupe était trop petite ; il fallut céder au nombre. Je vis mes fidèles tomber sous les coups des ennemis. Je vis surtout une poignée de santóns (celui-ci était à la tête) se précipiter sur nous, sur moi, devrais-je dire, avec une fureur prodigieuse. Je vous le répète, mon désir était de mourir ; mais ce désir ne fut point exaucé. Ce misérable ne visait qu'à me prendre vivant, et il y réussit. Épuisé de forces, je n'offrais plus qu'une faible résistance. Saisi, garrotté, je fus amené ici par la troupe des santóns, au milieu de leurs cris de joie et de leurs chants à Mahomet. On me proposa d'abjurer l'Évangile pour le Coran ; c'est ce que je compris du moins, je refusai. On me fit toutes sortes d'avanie pour me décider à poser la main sur ce livre arabe : je le repoussai avec horreur. Alors on resserra mes liens, et on me déposa dans cette fosse, un baillon à la bouche : on craignait, sans doute, que mes cris ne parvinssent peut-être à l'oreille de quelque croisé. Et j'étais là, attendant la mort, quand vous êtes venus me rendre la vie.

En ce moment, un événement singulier se passa : un cri terrible du santon en provoqua une foule d'autres. Des hurlements sinistres agitèrent tous les échos de la caverne. La figure horriblement contractée du Turc avait quelque chose d'inférieur ; couché sur son dos, vis-à-vis de l'ouverture du rocher, il dardait vers le ciel des yeux étincelants, grinçait des dents, puis poussait, en gonflant sa poitrine, des rugissements plus terribles que ceux d'un lion. Des voix lointaines lui répondaient ; mais la disposition des lieux ne permettait pas de distinguer si elles venaient d'en haut ou d'en bas. Dans l'un et l'autre cas, la situation devenait critique.

— Ce sont eux, dit le moine le premier ; ils rôdent comme des loups autour de la montagne, cherchant quelque chrétien égaré, dont ils puissent faire leur proie. Cuthbert, allons vite rouler la pierre qui bouche cette caverne. Et vous, jeune homme, serrez le bâillon de ce génie infernal, de peur que sa gueule n'avertisse les démons, ses frères.

La double opération se fit aussi prestement que possible. Cuthbert et le moine placèrent la pierre à l'entrée de la grotte, et l'assujettirent avec sa barre et sa chaîne. Quant à Raoul, il ne put empêcher qu'un cri saccadé ne sortît encore de cette bouche maudite. Il fut presque obligé de s'en boucher les oreilles. — Cuthbert avait raison, songeait-il ; le plus court était de lui passer une lame au travers de la gorge. On ne sait pas quel diable ce monstre peut évoquer de l'enfer.

Ils s'étaient à peine rapprochés les uns des autres, quand ils virent les herbes et les arbrisseaux s'agiter au sommet de la crevasse, et un certain nombre de figures se montrer à travers ce rideau. Le santon fit alors un nouvel effort, et parvint encore à faire passer un cri étouffé à travers son bâillon. Immédiatement, un concert de voix lui prouva qu'on l'avait compris. Pendant que des coups heurtaient la porte, heureusement assez solide pour résister, d'autres santons regardaient d'en haut, sautant par-dessus l'ouverture, s'inclinaient en détournant les buissons pour s'assurer de ce qui se passait en bas. Etonnés que la porte fût fermée, que nul ne vînt leur ouvrir, ils cherchaient à s'expliquer le mystère. Des phrases, qui ressemblaient fort à des interrogations, descendaient de ces hauteurs : les croisés n'y reconnaissaient que le nom d'Allah. Tout à coup, leurs yeux virent un de ces fanatiques, que sa curiosité ou un faux pas avait trop rapproché du bord, glisser dans l'ouverture, froisser en passant les arbrisseaux et les herbes, et s'accrocher, par un heureux hasard, à une racine qui sort du rocher. Affreux spectacle ! Ce misérable est suspendu sur un abîme de deux cents pieds. Son cri d'effroi retentit dans la longue caverne, et appelle ses frères sur les bords. Nous n'avons pas besoin de dire au prix de quels efforts il se soutient ainsi, ni quels signes de pitié, quelles plaintes douloureuses, mais inutiles, on lui envoie d'en haut. Le prisonnier se secoue, s'ef-

force de parler, exprime son épouvante, et paraît oublier sa situation devant celle de son compagnon.

— Par les saintes reliques de Cologne ! Cuthbert, dit le père, voilà une position bien triste. Ce malheureux ne peut guère se tirer de là, sans y laisser sa vie. C'est un châtement de Dieu, en expiation du sang chrétien qu'il a versé. Je crois reconnaître un des plus fougueux de ces fanatiques, celui même qui a égorgé sous mes yeux le chevalier de Drontheim. Voyez ! comme la justice divine sait toujours retrouver son compte !

— Notre sort n'est guère plus beau que le sien, père Hermann. Nous voici pris comme des renards dans leur terrier. Je crois que, au lieu de nous apitoyer sur ces vils mécréants, nous ferions plus sagement de nous préparer au martyre. Raoul, mon garçon, vous m'entendez : la mort est à nos trousses, aussi près de nous, au moins, que le jour où ce Gibor se préparait à vous empaler. Tâchez donc, mon ami, de vous recueillir en vous-même, de ramasser en un tas les péccadilles que vous avez pu commettre dans le cours de votre courte vie. Je pense que ce bon moine ne nous refusera pas de nous absoudre.

— Je l'en prierai volontiers, répondit le sire de Louville sans s'émouvoir ; mais, avec l'aide de Dieu ! j'espère auparavant tremper l'épée de ce même Gibor dans le sang de plus d'un des ennemis de notre foi. J'entends ne pas donner ma vie pour rien.

— Ne vous figurez pas, Raoul, que nous aurons l'honneur de lutter corps à corps avec ces Sarrasins. Il est hors de doute que nous serons bloqués ici, et condamnés à y mourir de faim.

— Eh ! qui nous empêche, à l'heure qu'il est, d'ouvrir la porte et de nous enfuir ?

— Ce serait nous livrer nous-mêmes à cette horde sauvage : que vous en semble, père moine ?

— Nul doute que ces rusés ne se méfient de quelque chose. Pour mon compte, je suis bien sûr qu'il y en a plus d'une douzaine qui guettent à l'entrée de la caverne. Attendons un moment qu'elle tournure l'affaire prendra ; nous nous déciderons en conséquence.

Il parlait encore, quand un pierre détachée de la paroi par le santon suspendu, roule avec un horrible fracas. Chose effrayante ! elle est renvoyée par les aspérités du rocher, et tombe sur le santon prisonnier. Sa poitrine est brisée du coup, sa tête elle-même est fracassée par un éclat. Il a cependant encore la force de pousser un cri, et de darder sur ses ennemis un regard de colère. Mais bientôt son sang s'échappe à gros bouillons, et il rend le dernier soupir.

— Justice de Dieu ! justice de Dieu ! répétait le moine, en joignant les mains : voilà comment le Ciel venge le sang de ses serviteurs.

— Père moine, dit Raoul effrayé, j'insiste pour que nous tentions la voie du salut que je vous indiquais tout à l'heure. Fuyons pendant qu'il en est temps.

— Que crie cet énergumène, Cuthbert ? Oui, que hurle-t-il ? Et pourquoi ces démons incarnés se penchent-ils si fort sur l'abîme ? Voyez-vous, à cette lueur blafarde, la fureur qui se peint sur leurs traits ? Entendez-vous ces dialogues, ces cris, ce concert de voix ? Remarquez-vous les regards que ce diable accroché nous lance ?

— Si je ne me trompe, père Hermann, le voici qui vient nous donner de ses nouvelles.

En effet, le malheureux ayant voulu faire un effort pour saisir une corde qu'on lui tendait du dessus, acheva d'ébranler l'arbrisseau qui formait tout son soutien, et tomba dans le précipice. On le vit se heurter contre les rochers, renvoyé de l'un à l'autre par la force du choc, et tomber à terre, brisé, moulu, et conservant à peine les traces de la figure humaine. Un hurra frénétique et des cris de douleur attestèrent la part que prenait à ce triste événement la troupe des santons. Les deux bords de la crevasse se garnirent de têtes furieuses, grimaçantes, dont les regards irrités plongeaient dans ses sombres profondeurs, pour y chercher la cause du mystère. Quelqu'un d'entre eux avait-il découvert les guerriers chrétiens ? ou bien un secret instinct leur faisait-il pressentir la vérité ? Mais voilà que les pierres pleuvent de tous côtés ; des racines, des quartiers de rochers, tout ce que le hasard peut mettre sous la main. Les projectiles, en se heurtant en l'air, en rebondissant contre les parois de la montagne, produisent un fracas terrible, que multiplient les échos de la caverne. La fureur de ces démoniaques était telle qu'ils roulaient des blocs énormes, dont plusieurs, plus larges que la crevasse elle-même, restèrent arrêtés à mi-chemin.

— C'est une répétition de l'histoire des géants de la Fable, Cuthbert, dit le moine en reculant : ils vont empiler sur nous des montagns. Vraiment ! la fureur décuple leurs forces. Voyez-vous ce quartier de rocher ? On ne conçoit pas qu'une puissance humaine ait pu le mettre en mouvement.

— La circonstance est critique, en effet, père Hermann. D'autre part, les voilà qui heurtent la porte avec effort ; j'ai grand'peur qu'elle ne cède à la fin. Difficilement échapperons-nous à leur fureur.

— Ce ne sera pas sans dommage pour eux, je l'atteste, dit ici le sire de Louville ; mon épée n'entend pas rester oisive.

Et le jeune héros, se rapprochant de l'ouverture, se met en état de défense ; sa pensée ne s'en reporte pas moins vers la France, vers la tour du Puiset. Il se félicite secrètement que le vœu qu'il osa exprimer quelquefois de voir sa fiancée, devenue son épouse, marcher à côté de lui, ne se soit pas réalisé ; car dans quelles angoisses ne serait pas sa chère Roselle ? Combien de fois n'eût-elle pas été exposée à mourir de chagrin et de douleur, avant que le coup fatal ne vînt trancher sa vie ! Mais ces rapides pensées cèdent bientôt à la préoccupation du moment ; la porte s'ébranle, l'impulsion terrible qu'elle reçoit du dehors est sur le point de briser les barres et la chaîne qui l'assujétissent.

— Ici ! ici ! bon moine, et vous, Cuthbert, s'écrie-t-il ; qu'avez-vous à regarder tomber ces quartiers de roc ? Avant que la crevasse ne soit pleine, le Méandre peut encore rouler bien des flots ; mais tout à l'heure, si ces démons persistent, la porte va s'ouvrir, et il faudra en venir aux mains.

— Oui, oui, Cuthbert, disait le moine à son tour, la malice de ces coquins est digne du prince des ténèbres. C'est la ruse grecque entée sur la force turque. Ne voyez-vous pas comme rien maintenant ne tombe au hasard ? comme ces rochers, ces arbres, ces herbes arrivent dans la même direction ? Leur but évident est de nous intercepter le passage de ce côté-là : car je suis convaincu qu'il y a une sortie au bout de cette crevasse ; et, une fois bloqués par derrière, nous les verrons forcer l'entrée, et alors... Mais, comme dit votre jeune homme, nous nous défendrons.

— Je crois, père Hermann, que vous ne devinez encore qu'à moitié l'astuce des moines de Mahomet. Par saint Adalbert ! je ne crois pas me tromper ; mais ce tas de débris n'est pas autre chose qu'un piédestal, ou plutôt un pied à terre pour ces féroces santons. Regardez donc !

En dirigeant ses yeux en haut, le religieux vit un bloc de verdure descendre à l'aide d'une longue corde ; puis un autre, puis un troisième ; et tous se balançant d'une parois à l'autre, tournant sur eux mêmes, s'enfonçaient graduellement avec une lenteur calculée.

— Il faudrait plus d'un paquet de ce genre pour combler le vide, dit le moine en riant. En tout cas, il ne nous sera pas difficile de détourner ces obstacles.

— Oui, père, si je ne voyais pas pointer, à travers ce feuillage, des paires d'yeux où ne respire pas précisément la douceur.

— Par saint Wilbrod ! c'est la vérité. Les misérables viennent nous rendre visite, et se cuirassent à leur façon pour échapper à nos coups ; c'est bien la ruse de Belphégor. Attention, mon brave ! en voilà déjà un qui touche la pointe de ce quartier de rocher pris entre les deux flancs de la montagne. Vite des pierres, Cuthbert : c'est la seule arme qui nous convienne pour le moment.

Comme il achevait ces mots, un immense hurra s'éleva au sommet, et le premier bloc de feuillage s'étant dépouillé, on vit apparaître un santon d'une taille colossale, debout sur son quartier de roc, citadelle improvisée ; il se trouvait à peu près à moitié de l'espace qui séparait le fond de la crevasse de son sommet. A la lueur qui descendait d'en haut, les deux croisés pouvaient distinguer ses traits ; mais lui ne discernait pas exactement ce qui se passait dans le fond. Il ne se reposait pas pour autant. Avec des pierres lancées au hasard, il tâchait de sonder le terrain, posant sa main sur ses yeux, pour aider à sa vue ; puis il levait le nez en l'air, poussait quelques exclamations, auxquelles répondaient les voix d'en haut. Bientôt un autre bloc de verdure, c'est-à-dire un second santon se trouva près de lui, puis un troisième, puis un quatrième. Dès ce moment, on reconnut que les trois derniers se mettaient en de-

voir de reformer à leur confrère sa première cuirasse, puis de lui passer une corde sous les aisselles.

— C'est une sorcellerie, moine, une vraie sorcellerie. Dites-moi donc où ses damnés ont trouvé tant de cordes ? Leur faux prophète les leur aurait-il apportées ? On ne s'explique pas un fait pareil.

— Il n'y a pas de miracle là-dedans, Cuthbert ; ces prétendus anachorètes consacrent à fabriquer des cordes ou des nattes tout le temps qu'ils ne donnent pas à la prière ou à la débauche. Toutes ces montagnes sont pleines de leurs grottes ; et il a suffi de la présence des chrétiens, pour exciter au plus haut degré leur fanatisme. C'est ce qu'ils appellent la guerre sainte. Nulle part nous ne rencontrerons d'adversaires plus terribles.

— Je m'en doute. Voyez-vous comme ce garnement s'aventure dans ces profondeurs, sans savoir ce qu'il adviendra de lui ? Il me prend bonne envie de lui lancer un caillou qui l'avertira de ne pas descendre plus bas.

— Ce serait prématuré ; attendons qu'il soit plus à notre portée. Ohé ! quel cadavre nous envoient-ils de là-haut ?

Un corps était lancé à travers l'espace, touchait le rocher en cinq ou six endroits, et venait tomber aux pieds de nos prisonniers. Horreur ! c'était un jeune croisé, un adolescent dans la fleur de l'âge. Affreusement meurtri le long de sa chute, il respirait cependant encore. Le moine se jeta immédiatement sur lui pour l'absoudre et tâcher d'en avoir une parole ; mais un signe presque imperceptible fut tout ce qu'il en put obtenir. L'infortuné expira aussitôt.

— Je l'ai connu ! je l'ai aimé ! dit le prêtre, en contemplant d'un œil humide ce cadavre si horriblement défiguré. C'était mon fils spirituel, mon élève bien-aimé, le plus fidèle et le plus tendre de mes amis. O inexprimable douleur ! ô perte amère, irréparable ! Ne doutez pas, Cuthbert, que ce pauvre enfant ne fût à ma recherche. Il se battit comme un lion, il y a deux jours, à mon côté ; je le croyais même tombé sous les coups de l'ennemi. Mais, sans doute, il aura pu échapper ; et, pressé par l'amitié, il aura voulu venir voir ce qu'était devenu son maître. O mon bien-aimé Wolius ! que la paix du Seigneur soit avec toi ! Attends un peu : nous irons bientôt te rejoindre.

— Nous pleurerons plus tard, dit Cuthbert, en attirant le moine dans un angle du rocher. Il y a temps pour tout, selon nos saintes Écritures, et la sagesse consiste précisément à profiter de celui qui court. Le colosse a bonne envie de descendre, et moi j'ai bonne envie de le faire remonter. Effacez-vous, moine, effacez-vous : il importe que ce maudit ne nous découvre pas.

Le géant descendait lentement, jetant toujours un regard scrutateur au fond de la caverne. Enveloppé d'une épaisse couche de feuillage, il n'avait que la tête à découvert. On voyait dans son air, dans son attitude, l'inquiétude qui le travaillait intérieurement. Quarante pieds à peine le séparaient de la terre, et déjà, joyeux d'avoir aperçu quelque chose, il en donnait avis à ses trois confrères, qui le transmet-

taient à ceux du dessus. Mais bientôt un cri aigu frappe l'écho : Cuthbert lui avait enlevé un œil d'un coup de pierre ; on vit un trou sanglant prendre la place de cette prune ardente qui jetait tout à l'heure feu et flamme. Il avait à peine exprimé sa douleur, qu'un nouveau coup de pierre lui enlève l'autre œil. Ce fut alors un rugissement effroyable, un beuglement sourd et prolongé ; le malheureux s'agitait, mordait sa corde, râclait le rocher avec ses ongles, se heurtait violemment la tête, comme s'il eût été pressé d'en finir avec la vie. Il y eut un moment d'hésitation parmi ceux qui le soutenaient ; ils paraissaient délibérer s'ils devaient le retirer à eux ou le laisser tomber.

— Tous les arts peuvent être utiles, père Hermann, dit tout bas Cuthbert triomphant. Vous savez que David abattit d'une pierre le géant Goliath. Je n'ai pas sa fronde ; mais mon bras peut au besoin la remplacer. Notre jeune chevalier doit aussi s'être exercé à ce métier ; priez-le, je vous prie, de me venir en aide, au cas où ces mécréants jugeraient encore à propos de descendre.

Le lecteur doit se rappeler que Raoul s'était mis en station près de la porte, dans la grotte du santon, séparée, comme nous l'avons dit, de la caverne par une étroite ouverture. Mais grand fut l'étonnement du moine de ne point le retrouver. Raoul avait disparu, sans qu'il fût possible de voir par où il avait pu passer.

— C'est un enfant sage et prudent, dit Cuthbert ; point d'inquiétude, père moine ; croyez bien qu'il ne s'est pas échappé sans quelques bonnes raisons. Il joint le don de conseil au don de force, l'ardeur du courage à la pureté du cœur. Sa jeune tête aura travaillé à trouver quelque expédient, et j'aime à croire qu'il en sera venu à bout.

Le vieux guerrier avait à peine achevé sa phrase, qu'un des trois santons pousse un cri à son tour, et tombe de son île de pierre avec le colosse qu'il aidait à soutenir.

— C'est cela, mon brave, c'est cela, reprit le moine ; je pensais bien que vous ne deviez pas être novice dans l'art de lancer un caillou. — Bon ! encore un qui chancelle et qui... tombe ; oui, par saint Jacques le Majeur ! qui tombe et roule avec ses frères. C'est bien ! En voilà déjà quatre qui se cassent la tête sur ces rochers. C'est fort honnête. Malheureusement, il y en aura encore assez pour chanter les louanges de Mahomet.

Un seul Sarrasin restait sur le pont de rocher, et déjà les pierres volaient à son adresse et horizontalement et d'en bas, quand ses cris avertirent ses frères du danger qu'il courait. On s'empressa de le retirer, mais non sans que plus d'un projectile l'eût atteint. Tout danger avait donc disparu de ce côté, mais ce n'était que pour devenir plus terrible de l'autre. Les santons exaspérés étaient redescendus vers l'ouverture, et faisaient des efforts inouïs pour forcer le passage. Les coups sourds donnés contre la pierre, les oscillations qu'elle éprouvait, les cris furieux que poussaient ces féroces ennemis, démon-

traient assez quel intérêt ils mettaient à triompher de cet obstacle.

— Maintenant, père moine, notre unique affaire doit être de nous tenir prêts. Il s'agit de ne pas donner notre vie pour rien. Vous vous placerez d'un côté de l'ouverture et moi de l'autre, et nous travaillerons du mieux possible à expédier les premiers qui paraîtront. Holà ! oh ! sire de Louville, descendez donc de ces hauteurs, où vous n'avez plus rien à faire ; c'est par ici qu'est le danger. Holà ! ho !

La voix du vieux soldat se perdit dans les profondeurs, et rien ne lui répondit. Ce fut en vain qu'il chercha à découvrir par où le jeune sire avait pu monter ; ce fut en vain qu'il grossit le volume de sa voix : il resta convaincu que quelque oiseau de nuit avait prêté ses ailes à son ami, car il ne revenait pas. Une petite fente permettant de voir à côté de la porte Cuthbert put s'assurer que le nombre des santons était au moins de cent : tous les déserts ayant vomi leur ban et leur arrière-ban pour la défense de l'Islam menacé. Il remarqua aussi qu'ils délibéraient sur les moyens d'assaut ; il les vit apporter du bois, des arbres entiers, et sa première pensée fut qu'on allait baricader la porte pour empêcher la prison de s'ouvrir et faire mourir de faim ceux qu'elle contenait. Il se trompait : ces pièces de bois étaient destinées à faire l'office de béliers. En effet, une heure après, les machines étant montées, la porte est battue à coups redoublés ; la montagne semble tressaillir jusqu'en ses fondements. Peu à peu la pierre cède, l'anneau qui tient la chaîne se descelle, et enfin, à un dernier effort, elle se fend en deux et roule jusqu'au fond de la caverne. Un cri immense accueille cet incident.

— C'est le cas, père Hermann, de nous montrer. Et puisque vous êtes muni du cimenterre d'un de ces fanatiques, et moi de ma bonne épée, il est à propos que nous en usions. La troupe est épaisse ; lançons-nous au milieu, et tâchons de nous faire une trouée ; cela vaut mieux que de nous laisser tuer ici comme des veaux.

Cela dit, les deux braves s'élancent à la fois, en poussant un grand cri. Les santons, qui ne savaient pas combien la grotte pouvait receler d'ennemis, eurent un moment d'hésitation, dont Cuthbert et le moine profitèrent pour en abattre deux ou trois, et pénétrer jusqu'au milieu du groupe. Là, un combat horrible s'engage : les deux croisés pressés, entourés par les Turcs furieux, suppléent au nombre par la vigueur et la rapidité de leurs coups. Les morts et les blessés jonchent déjà le terrain ; on voit clairement quelle distance la discipline met entre ce courage ardent, mais sage, et cette fougue désordonnée que la fureur seule anime. Cependant ceux qui avaient un moment hésité à l'entrée de la grotte, s'étant aperçus qu'elle ne contenait plus rien, étaient revenus au secours de leurs frères ; le combat recommença ainsi, plus terrible, plus acharné que jamais. Evidemment les braves croisés devaient succomber au nombre. Déjà ils étaient blessés tous les deux ; bien que la chaleur de la lutte ne leur permit pas d'y faire attention, néanmoins leurs forces s'épuisaient ; à la fin, le moine, atteint d'un coup de pierre

derrière la tête, chancelle et tombe. Cuthbert accourt pour défendre son ami ; les santons poussent un cri de joie, et s'apprêtent à les massacrer l'un sur l'autre. Ils n'en eurent pas le temps : un son de trompette se faisait entendre dans les airs, et une troupe de cavaliers arrivait à toute bride. A cet aspect, les Turcs s'enfuirent, sans prendre la peine de donner le coup de grâce à leurs victimes. Pourtant le vieil écuyer venait de tomber sur le moine, privé de mouvement, et presque de connaissance.

— Etes-vous mort, Cuthbert ? êtes-vous mort ? Non, par la grâce de Dieu, il respire encore. Quel carnage vous avez fait là, mon vieux ; et que le Ciel doit vous savoir gré d'avoir immolé ces ennemis du nom du Christ !

— J'ai fait ce que j'ai pu, Raoul ; mais ce brave moine a bien fait sa part. Occupez-vous de lui, s'il vous plaît ; car il a plus de mal que moi. Par où donc vous êtes-vous envolé, et quel oiseau vous a prêté ses ailes ?

— J'ai songé à vous tirer de là, Cuthbert, et le Ciel m'a donné la bonne pensée de grimper à travers les rochers et d'y trouver une issue. Vous dites bien que j'avais des ailes ; car je volais pour aller vous chercher du secours. Et, encore, que je crains d'être arrivé trop tard pour le père Hermann ! Il est mort ! oui... il est mort !

— C'est une grande perte pour l'Église de Dieu et pour l'armée des Teutons. Personne ne le surpassait en piété ni en bravoure. Il demandait la mort, il la cherchait ; Dieu la lui a envoyée. C'est une belle fin que celle-là, sire de Louville, et très-digne d'envie. Voyez-vous ce petit crucifix qu'il serre dans sa main ? C'est un dernier signe de dévouement et d'amour il a voulu attester qu'il mourait pour la croix. Raoul, veillez à ce que son corps soit rapporté au camp et honoré d'une sépulture chrétienne : on ne peut décemment laisser aux vautours ses restes sacrés : ce sont ceux d'un martyr.

XXIII

L'ERMITE DE SAINT-MARTIN-DES-BOIS

Roselle de Châtillon, en se rendant compte de la scène décrite dans l'avant-dernier chapitre, avait peine à démêler les sentiments qui en étaient résultés pour elle. Tout en faisant la part de la folie, elle voyait cependant percer, sous les extravagances de l'étrangère, une grande, une profonde douleur. Le dérangement que sa présence causait aux facultés du vieil Onfroy prouvait la vérité de ses allégations. Dès lors, un crime, un double crime avait été commis envers elle, et ce crime était parti du Puiset. Quelque estime que lui inspirassent les excellentes qualités de ce fidèle serviteur, elle ne pouvait cependant plus le voir du même œil, du moment qu'elle le savait coupable. Plusieurs fois depuis, elle l'a surpris en prière dans quelque coin du château ; dans les moments où il peut se croire sans témoin. Tantôt il frappe sa poitrine de sa main, ou la terre de son front ; tantôt il est immobile, les mains join-

tes, l'œil fixe, remuant de temps en temps les lèvres. Sa physionomie égarée semble chercher un autre monde. Le sire du Puiset a pris aussi un autre aspect aux yeux de la jeune fille; le souvenir des crimes de son père et de ceux qu'il a commis lui-même est pour elle comme un voile sombre qui change la face des choses. Elle est pourtant encore l'objet de sa plus tendre affection; il n'a de bonté, il n'a de douceur que pour elle; il semble prendre plaisir à se démettre de son pouvoir en sa faveur. On ne peut assez s'étonner, dans le château, des licences que se donne cette petite chatte; chacun se dit qu'elle a fait un miracle, en changeant un tigre en agneau.

Et, pourtant, Roselle n'est pas contente. Parfois elle se surprend à avoir peur. Ce qu'on lui a dit du vautour nourissant la colombe pour la dévorer, lui semble devoir se réaliser. Les colères du sire, ses mots cruels, ses rires sarcastiques l'épouvantent bien souvent. Hélas! ce n'était point là le vrai motif de ses terreurs: elle craignait pour son cher fiancé; sa pensée le suivait, son cœur ne le quittait pas. Les nouvelles qui venaient de ces régions lointaines étaient tristes; l'absence des nouvelles était encore plus triste. Comme tous ceux que l'amour tourmente, elle se complaisait dans les jeux de l'imagination, y cherchant un soulagement et n'y trouvant qu'un supplice. Tantôt elle se repentait de l'avoir fait partir, tantôt de n'être point partie elle-même avec lui. Le mot de la folle: *Que n'êtes-vous près de lui sur les rives du Jourdain!* lui résonnait sans cesse à l'oreille. — Elle a raison, se disait-elle; mon devoir était de m'unir à lui et d'aller partager ses périls. Sous sa folie, elle a plus de sagesse que je n'en ai eu moi-même. Quoi! ne pouvait-je pas ce que tant d'autres ont pu? Suis-je plus faible que tant d'enfants qui affrontent ce long voyage? Suis-je plus délicate que tant de nobles dames, qu'une reine même de France? Tous les jours, nous dit-on, des vaisseaux partent de Gênes et de Naples, emportant des croisés et des femmes de croisés. Un dernier corps d'armée de Roger, roi de Sicile, doit sous peu mettre à la voile. Qui m'empêchera d'y prendre place? J'irai voir où est mon noble fiancé, s'il vit encore... J'irai combattre, s'il le faut, et mourir avec lui.

Telles étaient les pensées dans lesquelles Roselle se berçait habituellement. Et, pour être vrai jusqu'au bout, nous dirons que les rumeurs répandues sur les désordres des croisés tenaient aussi son cœur en inquiétude. Elle redoutait que son fiancé, cédant à l'entraînement du mauvais exemple, ne se laissât séduire par d'autres charmes, et ne vînt oublier celle à qui il avait donné sa foi. Quelquefois, en contemplant l'anneau qu'il lui avait remis au moment du départ, elle se sentait prise du cruel tourment de la jalousie. Puis elle se rassurait en songeant combien Raoul était noble et loyal, et aussi en se rappelant les espérances de bonheur que lui avait données Gudule. Puis ces points d'appui lui échappaient de nouveau, quand elle considérait que l'homme le plus fidèle peut faiblir à la fin, lorsque le courant du mauvais exemple l'entraîne. Pour ce qui regardait les prophéties de la Recluse, en les analysant autant

que le permettait sa mémoire, il n'était pas aisé de décider s'il fallait les entendre du temps ou de l'éternité. Ainsi son âme était ballottée d'un extrême à l'autre, sans savoir à quoi se fixer. Néanmoins depuis quelque temps elle avait pris une résolution définitive: elle voulait partir pour la Terre-Sainte.

Cependant ses propres douleurs ne la rendaient point insensible à celles des autres. Elle cherchait, au contraire, sa consolation dans le plaisir de soulager les malheureux. Tous les pauvres du pays bénissaient son nom. Beaucoup de nobles ruinés par les guerres ou par les années malheureuses, avaient trouvé au manoir du Puiset des secours qu'ils n'y eussent point reçus autrefois. Le sire put même apprendre que la main charitable de sa fille avait plus d'une fois donné l'aumône à des hommes qu'il avait mortellement haïs. Il ne parut point le trouver mauvais. Et si, par hasard, l'un d'eux savait quelques nouvelles, la jeune fille se plaisait à les lui faire raconter. C'était ainsi qu'elle recueillait tous les bruits qui couraient sur l'expédition des croisés.

Un jour qu'elle distribuait l'aumône à la porte du manoir, elle vit, dans la foule des pauvres, un homme à chevaux blancs, habillé en ermite.

Lorsque son tour de tendre la main fut arrivé, Roselle lui dit:

— Père ermite, je ne vous confonds pas avec les mendiants ordinaires; donnez-vous la peine d'entrer.

— Je ne le puis.

— Votre règle est-elle donc si sévère qu'il ne vous soit pas permis de vous arrêter un instant?

— La folle attend.

— De quelle folle parlez-vous? Est-ce de cette femme qui vient quelquefois sous nos murs lancer des malédictions?

— Donnez vite ce que vous pouvez me donner; car elle a faim. Ce qu'elle appelle son mal de Damas l'a saisie hier, et l'a dispensée de manger; mais elle n'en a que meilleur appétit aujourd'hui.

— Que ne vient-elle elle-même?

— Elle ne le peut pas. Elle descendrait plutôt dans une prison, ou dans le fond de la mer. Jamais elle ne mettra le pied sur le seuil du Puiset.

— C'est à tort; le sire a un bon cœur, je vous assure. Mais où est-elle?

— Le pauvre ermite a dû lui céder sa cellule. Pour lui, il s'est fait une cabane de ramée, à une lieue de là. Je ne viendrais pas mendier pour moi, malgré la dureté des temps. Mais la charité est une loi qui oblige et qui dispense de bien des choses. Je vous remercie et vous souhaite le bonsoir. Nous prions pour vous.

La curiosité de Roselle était vivement piquée. Elle s'informa de l'ermite près des pauvres qui étaient là. Tous s'accordèrent à dire qu'il menait la vie d'un anachorète; que depuis plus de vingt ans on le voyait chaque jour se rendre à l'église la plus voisine, puis passer le reste de son temps dans la prière et la solitude. Son occupation consistait à faire des paniers ou d'autres petits objets qu'il échangeait aux paysans, non pour de l'argent (il n'en touchait jamais), mais

pour un peu de pain. Sa réputation de sainteté était établie dans la contrée. Plusieurs même allaient le consulter, et s'en revenaient très-contents de ses avis. On disait généralement qu'il avait vécu dans un saint rapport d'amitié avec la bienheureuse Gudule, la recluse de Chartres. C'était tout ce qu'on savait de lui.

Il n'en fallait pas autant pour exciter dans Roselle le désir de le voir et de le consulter aussi. — Sur le point d'entreprendre un si long voyage, se disait-elle, il est bon que je prenne un peu l'avis du bon Dieu. Ah ! si ma bonne Gudule vivait encore ! Mais puisque ce saint homme a eu des rapports avec elle, j'aime à croire qu'il aura reçu quelque peu de son esprit. Je ne doute pas qu'un rayon du ciel ne me vienne par son entremise.

En conséquence, la jeune fille prit ses mesures pour aller trouver le vieil ermite ; mais elle ne voulait point être connue, et elle ne savait pas les chemins. Prétextant donc un voyage à Notre Dame de Chartres, en exécution d'un vœu, elle partit un matin avec une des servantes de la maison, celle en qui elle avait le plus de confiance. Chemin faisant, elle apprit que l'ermite était lui-même en dévotion, et ne rentrerait que le soir. Quand la nuit approcha, laissant sa suivante à quelque distance, elle s'achemina vers la cabane du solitaire. Elle fut fort surprise d'entendre une conversation à haute voix. Elle crut d'abord que le vieillard récitait sa prière ; mais bientôt elle reconnut qu'il y avait là plusieurs personnes.

— Ne plains plus tes malheurs, disait l'ermite d'un ton sévère ; mais accuse tes fautes. L'adversité relève une âme devant Dieu ; le crime seul humilie.

— Je n'étais pas libre. . . Ils m'ont fait violence.

— Mauvaise excuse ! D'abord ils n'auraient pas usé de violence, s'ils n'avaient connu ta faiblesse. Puisque tu ne te sentais pas la force d'entreprendre un si long voyage, tu devais rester en France. Dieu n'exige pas l'impossible.

— Mais tout le monde partait. Me ferez-vous un crime d'avoir cédé à l'entraînement général ? Ce qui était un acte de vertu chez les autres, était-il un mal chez moi ?

— Non, mais tu devais au moins garder ta foi. Oh ! quand je songe que tu as pu te laisser entraîner jusqu'à renier l'Évangile, jusqu'à donner ton nom à l'ennemi de Jésus-Christ, tout mon être se révolte ; je suis tenté de te maudire et de crier : Arrière ! arrière ! fille de Satan ! Retire-toi de devant ma face.

— Mon frère, ayez pitié de moi.

— Suis-je encore ton frère ? Ce mot seul me bouleverse l'âme entière. Il me semble que ta honte couvre mon front, brûle mon sang dans mes veines. Non, tu n'es plus ma sœur. Tu as brisé toi-même les liens qui nous unissaient, ta conduite infâme est une tache qui ne saurait se laver. As-tu fait ta pénitence cette nuit ?

— J'ai déchiré mon corps, suivant vos prescriptions, de soixante-douze coups de discipline ; j'ai enfoncé des pointes de fer dans mes reins, j'ai couché sur la dure. Ma bouche n'a cessé de crier miséricorde.

— C'est ta dette. Prie, élève la voix vers le ciel ; peut-être Dieu se laissera-t-il toucher. Retourne-t-en. J'ai déposé dans ta cellule un pain entier. Tu pourras prendre une heure de sommeil cette nuit, et manger demain vers le coucher du soleil.

— Je ne puis pas manger. . . non.

— Pourquoi ?

— Ce pain m'est amer à la bouche ; il me soulève le cœur. J'aime mieux mourir de faim que de vivre des charités d'un monstre.

— Sais-tu ce qu'il m'en a coûté, à moi, de me présenter à sa porte ? J'ai combattu longtemps ; mais il faut vaincre ses passions, et Jésus-Christ est mort pour ses ennemis.

— Oubliez-vous, mon frère (si je puis encore vous donner ce nom), que c'est le père de cet homme qui a tué nos proches, qui nous a persécutés, ruinés ? Avez-vous souvenir des horreurs qu'il a commises sur la maison de nos pères ? Il se peut que, dans vos saints exercices, votre âme soit tellement appliquée aux choses du ciel qu'elle perde de vue entièrement celles de la terre. Quant à moi, je n'ai pas ce degré de perfection.

— Je n'ai rien oublié, mais j'ai tout pardonné. Trop souvent ces tableaux lugubres viennent encore se placer devant mes yeux. Que de fois, sur ma couche de pierre, j'ai subi des rêves affreux, ou médité des projets de vengeance ! Je me figurais, la torche à la main, incendiant cette tour orgueilleuse, et mon âme enivrée suivait la flamme jusqu'au ciel. Je me figurais poursuivant ce lion féroce, qui faisait d'inutiles efforts pour m'échapper ; je lui plongeais ma lame dans la gorge, et je voyais avec joie son sang couler. Je. . . Mais ce n'étaient que des rêves ; je me relevais ; je me roulais sur la terre ; je châtais par de rudes disciplines ces révoltes d'une nature corrompue ; et, à ce prix, la paix rentrait dans mon âme. Ne sais-tu pas que Dieu commande le pardon des injures ?

— Commande-t-il à une mère de pardonner au meurtrier de son fils ?

— Insensée ! que dis-tu ? Celle dont tu portais le nom jadis, la mère du Fils de Dieu, n'aurait donc pas pardonné aux bourreaux qui le crucifiaient ? Va-t'en, criminelle ! fuis de devant ma face ! Arrière ! monstre, fille de Satan. . .

— Elle était là, elle, reprenait la femme à voix basse, en tournant les yeux vers la lune ; mais elle n'avait pas cette barbe jaune. . . J'ai vu le grand cimenterre. . . et le manteau rouge. . . mais je n'ai pas vu son corps. Ils m'ont appelée Saphirah. . .

— Pour ta honte et pour la nôtre, ô femme maudite ! reprit l'ermite, que ce dernier mot avait rempli d'une véritable indignation. Ingrate ! tu as eu le triste courage d'échanger le plus beau nom qui ait fleuri sur la terre et dans le ciel, contre un nom profane, infidèle, contre un nom musulman ! Cette seule pensée me transporte de douleur. Oh ! s'il te reste encore un peu de pudeur, ne prononce jamais devant moi ce mot, ces rêveries, ces folies. . . Eh ! voilà ses manies qui la reprennent. Quelle croix, Seigneur, vous avez imposée à votre pauvre serviteur !. . . C'est là

ce qu'elle appelle son mal de Damas. . . Où lui trouverai-je du secours ?

— Peut-être pourrait-on vous aider, père ermite ? dit une douce voix à travers la ramée.

— Qui que vous soyez, n'entrez pas, cria le solitaire. Respectez l'asile d'un anachorète mort au monde.

— Bon ermite, cette pauvre femme est souffrante. Vous ne pouvez la laisser sans secours ; car Dieu ne vous a pas donné le droit de disposer de sa vie. Laissez-nous lui prodiguer les soins dont elle a besoin.

— C'est un mal passager, une maladie contractée sur des terres lointaines. L'accès passera. Ne vous donnez pas la peine, noble enfant. Tout à l'heure, vous la verrez reprendre ses sens et courir après la lune, comme une folle qu'elle est.

— Sa barbe n'était pas jaune, dit la femme, revenant à elle. Les menteurs sont haïs de Dieu. . . Que ce soit avec un cimenterre. . . ou sous un manteau rouge. . . dans les rues de Bethléem. . . c'est ce que je ne sais pas. Elle était là, elle, sans sa barbe jaune.

— Cesseras-tu tes folies misérable ? Oui, cesseras-tu de nous conter ces sornettes ? Lève-toi, retourne à ta cellule. . . Voici l'heure de réciter les sept psaumes de la pénitence ; et qui en a plus besoin que toi ?

— Ayez pitié de moi, mon frère ! dit la folle, agenouillée et les mains jointes.

— Oui, ayez pitié d'elle, père ermite ; car elle paraît bien malheureuse. Ne la contristez pas par des reproches amers ; vous pourriez la pousser à des extrémités.

— Et quelles extrémités plus grandes que celle où elle s'est jetée elle-même ? Elle-même, elle-même a causé tous ses maux ; c'est à elle seule qu'elle doit imputer son infortune.

— Et vous, mon frère, qui n'avez point péché, à qui imputerez-vous les vôtres ? Qui vous a mis sur le dos ce sac de pénitence ? Où sont vos terres, votre château, vos chiens de chasse, vos nombreux serviteurs ? Vous n'êtes pas né sous un toit de ramée, ce me semble ; l'injustice seule vous a réduit à ce triste état.

— Je n'appelle pas cela des malheurs, misérable pécheresse, tu le sais bien. Le coup qui m'a précipité de la fortune m'a fait plus de bien que de mal. C'est certainement la plus grande grâce que le Ciel m'ait accordée. Où serais-je allé dans mon aveuglement ? quelle voie aurais-je suivie ? Celle de perdition, sans aucun doute : jeune et présomptueux, je n'étais que trop disposé à jouir, à me livrer au torrent des passions. En me dépouillant, le sire du Puiset n'a été que l'instrument de la divine miséricorde. Ne crois pas que je lui en veuille, ne crois pas que je m'en plaigne. Je baise, en m'inclinant, la main qui m'a frappé ; car je sais que le coup part de plus haut. Mais toi. . . Non, mon Dieu, je ne puis la maltraiter ; pardonnez-moi ces emportements de la nature. Elle est plus malheureuse que coupable. . . Ah ! si seulement elle n'avait pas renié sa foi ! Mais voilà, voilà sa honte. . . voilà l'éternel opprobre de son nom. . .

— Le Ciel est juste, mon frère ; il saura démêler la part que ma volonté prit à ces violences. Je m'en remets à sa clémence ; un je ne sais quoi me dit d'espérer.

— Et tout, malheureuse, tout devrait te dire de trembler ! Quel crime égala jamais le tien ? Tu n'avais plus qu'un bien, ta foi ; et tu l'as lâchement sacrifié ! Quel mal t'avait fait ton divin Maître, pour que tu rejetasses ainsi son joug avec mépris ? Quel rapport, te dirai-je avec l'Apôtre, y a-t-il entre le Christ et Bélial ? As-tu pu forfaire à ton sang, à ton nom, au point de te prosterner aux pieds d'une vile idole ? Et tu n'en meurs pas de honte ? Et ces souvenirs ne t'écrasent pas ? Toi la fille de Mahomet ! toi l'esclave du Coran ! ô mon Dieu ! . . .

Pendant que l'ermite, le front contre terre, exhalait sa douleur en soupirs, en sanglots, et se frappant la poitrine, l'accès de folie se développait insensiblement chez celle à qui s'adressaient ses reproches. Son regard perdait sa fixité, ses lèvres murmuraient des paroles mystérieuses, ses gestes se dirigeaient vers la lune. Bientôt elle se mit à s'agiter, à se balancer d'un côté à l'autre, l'œil toujours attaché sur l'astre. Puis elle chanta, d'un ton guttural et plaintif, une strophe arabe, dont le sens était :

Voilà le Liban glorieux
Projetant son ombre aux campagnes ;
Saluez le roi des montagnes. . .
Allah seul est grand dans les cieus.

A ce nom d'Allah, le seul qu'il comprît, l'ermite fut saisi d'un mouvement violent d'indignation.

— Malheureuse ! s'écria-t-il, viens-tu donc m'insulter jusqu'ici ? N'est-ce point assez d'avoir abjuré ton honneur, d'avoir apostasié, en présence même du tombeau de Jésus-Christ, sans venir encore faire parade de ton sacrilège ? Tu pousses ma patience à bout. Retire-toi : car je ne suis plus maître de moi-même, et pourrais me porter à quelque extrémité, dont j'aurais à me repentir toute ma vie. Fuiras-tu ? t'éloigneras-tu ? ingratitude ! infâme ! pécheresse obstinée ! profanatrice des saints lieux ! apostate ! sacrilège ! . . .

Les cris du solitaire tombaient à vide ; car la malheureuse femme était étendue à terre, privée de mouvement. La charitable Roselle avait appelé sa servante, et lui prodiguait les soins usités en pareil cas.

— Laissez, laissez cette vile créature, ô charitable jeune fille ! Ne souillez pas vos mains de ce contact impur ; craignez de toucher un. . . corps livré à Mahomet. Si seulement elle manifestait du repentir de son crime ! Mais non : vous la voyez s'obstiner dans son égarement ; elle est frappée de cécité spirituelle ; elle est maudite. . . Fuis, te dis-je, et ne reparais jamais en ma présence. . . Reporte ton mal à Damas, puisque c'est là que tu l'as pris. . .

S'armant du fouet garni de pointes de fer dont il se donnait la discipline, l'anachorète en décharge un coup ou deux sur la malheureuse, qui reprend aussitôt l'usage de ses jambes, et s'enfuit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il alors en se jetant lui-même à genoux, pardonnez-moi ces élans d'un zèle mal entendu, peut-être. Mais je ne puis souffrir qu'on outrage ainsi votre nom... Je le sais, pourtant, elle est plus malheureuse que coupable... Ah ! Seigneur, retirez cette âme dégradée de l'abîme où elle est tombée... Accordez cela aux prières de votre indigne serviteur, et pardonnez s'il prend mal en mains les intérêts de votre gloire.

Pendant assez longtemps, l'ermite resta prosterné, oubliant qu'il y avait là un témoin singulièrement intéressé à cette scène. A la fin, il se releva, et dit :

— Ne vous scandalisez pas, enfant, des folies d'un vieillard. Je jure devant Dieu que ce n'est point l'orgueil qui me fait agir. Hélas ! je vaudrais peut-être moins qu'elle devant Celui qui lit dans les cœurs. Mais n'est-il pas bon de la châtier, de la faire rentrer en elle-même ?

— Sans doute, si elle jouissait de sa raison. Mais ne croyez-vous pas que la rigueur soit déplacée avec elle ? Sa tête malade a besoin de consolation, et non de châtiments. Bon ermite, ayez pitié d'elle ; soyez bon et doux à son égard, et vous obtiendrez plus que par la sévérité.

— La raison parle par votre bouche, vierge bénie. Mais je ne puis toujours modérer ce tempérament fougueux et emporté, que la nature me fit. Je sais que de grandes douleurs ont accablé sa vie ; parfois une immense compassion me saisit le cœur. Puis, quand je pense qu'une femme de sa condition, une... a abjuré sa foi, quitté Jésus-Christ pour se livrer à Mahomet : oh ! la colère m'emporte, et je ne suis plus maître de moi-même.

— Vous alliez dire son nom, père ermite ; puis vous vous êtes retenu : craignez-vous donc quelque indiscretion de ma part ?

— Et qui êtes-vous ? dit le vieillard, en jetant pour la première fois un regard rapide sur la figure de Roselle.

— Je suis la fille de Gislebert de Châtillon et d'Anne de Montfort. Orpheline dès le berceau, j'ai vécu dans la pauvreté. Je suis maintenant fiancée à Raoul d'Allonville, le croisé, et confiée à la garde du sire du Puiset.

L'ermite pencha la tête, et se tint en silence.

— Quant à ma discrétion, vous y pouvez compter, père. Rien de ce que vous me direz ne transpirera, si cela vous fait plaisir.

— Ne me pressez pas... ne me pressez pas, enfant, répondit lentement le solitaire.

— Et pourquoi ne vous presserais-je pas ? Peut-être si je connaissais l'histoire de ses malheurs, pourrais-je y apporter quelque remède. J'ose vous dire que le noble sire du Puiset est très-bon à mon égard.

— Un fleuve ne remonte pas vers sa source, et le loup ne rend jamais l'agneau qu'il a dévoré. Vous avez peut-être entendu les malédictions de cette femme ?

— Mon Dieu ! bien trop. Elle vient, presque chaque soir, les répéter sous nos murs ; et je vous avoue que sa voix me fait mal.

— Celle qui hurle ces anathèmes en est plus affectée que celle qui les écoute, ô mon enfant ! soyez-en sûre. Il y a de profonds déchirements dans ce cœur de femme ; Dieu seul en connaît l'entendue. Je voudrais qu'elle fût en état de grâce, et qu'elle restât tout à fait folle. Elle perdrait ainsi la conscience de sa situation.

— Mais s'il est possible de guérir cette situation ?

— Je n'en sais rien... Peut-être... Celui qui pourrait le dire, ne le dira pas. Pour la guérir, il faudrait un remède, que personne ne pourrait appliquer. Il n'y a plus d'Elie ni d'Elisée sur la terre.

— Pourquoi employez-vous des termes aussi mystérieux ? Que craignez-vous de ma part ?

— Peut-être feriez-vous mieux de me laisser tranquille, jeune fille. Peut-être vous serait-il bon d'ignorer ce que vous êtes si fort pressée de savoir. Mais écoutez-moi pourtant.

“ La femme que vous voyez n'est point ma sœur, bien qu'elle me donne ce nom ; mais une parenté peu éloignée nous lie : notre enfance s'est écoulée sous le même toit ; voilà pourquoi elle m'appelle ainsi familièrement. Aucune jeune fille ne fut plus sage et plus douce que Marie de... Non, je ne prononcerai pas son nom : il est un opprobre permanent pour nous, et n'ajouterait rien à l'intérêt du récit. Issue d'un sang généreux, douée de beaucoup de qualités et de beaucoup de vertus, elle entra dans la vie sous de doux auspices. Nos parents nous destinaient l'un à l'autre ; des événements particuliers empêchèrent l'accomplissement de leur vœu. Peut-être, si le Ciel l'eût exaucé, serait-elle moins malheureuse. Laissons cela dans les obscurités de l'inconnu. Mariée à un illustre chevalier... dirai-je son nom ? en conscience, je ne le puis, car la honte le couvre maintenant, et le suivra le long des siècles. Mariée donc, et convenablement, rien ne lui manquait pour posséder la somme de bonheur que l'on peut espérer ici-bas. Mais la haine la plus violente divisait sa famille d'avec celle du Puiset. Je ne vous retracerai pas le tableau des phases sanglantes de la guerre que le farouche Hugues, aidé de quelques seigneurs, soutint contre les barons de la Beauce, contre le Batailleur lui-même (1). Vos parents y jouèrent un rôle assez marqué pour qu'il en soit venu quelque chose jusqu'à vous.

— Non, père ermite ; j'ai perdu mon père et ma mère dès le berceau, et sans les soins de Gudule...

— Gudule ! dit le solitaire en frémissant. C'était une sainte. Je ne m'étonne pas que sa grande âme ait respecté votre innocence. Quoique victime de ces haines féroces, elle a dû se taire, elle a dû se réjouir d'avoir été jugée digne de souffrir pour l'amour de son Dieu. Qu'elle prie pour moi !

— Et pour moi aussi, bon père ; car son souvenir m'est toujours présent. Continuez votre histoire.

— Des châteaux forcés et rasés, des villages brûlés, des terres envahies, des domaines usurpés, du sang surtout, du sang versé par torrents : voilà le résumé de ces années lugubres, dont la seule pensée me fait

(1) Surnom donné à Louis le Gros.

encore mal. Jeune alors, je pris ma part de ces luttes cruelles; je me battis, je promenai le fer et le feu, je suivis la fortune de mon père. Il est vrai que de là date la ruine de ma fortune : oui, elle a raison ; mais de là date aussi le salut de mon âme. Bénies calamités, qui m'avez retiré du milieu du monde, qui, du moins, m'avez instruit de sa vanité et sauvé de ses pièges !

“ Mais la croisade était prêchée ; Pierre l'Ermite allait soufflant partout le feu sacré qui le consumait. Un saint transport s'empara de tous ; les haines s'apaisaient, les ennemis se réconciliaient ; les anciennes causes de division s'effaçaient devant les exhortations de la religion. Il n'était chevalier chrétien qui ne se sentît pressé de s'enrôler sous l'étendard glorieux ; mais, suivant le précepte de l'Évangile, on voulait se réconcilier avec son frère, avant d'aller offrir son sacrifice à Jésus-Christ. Ce fut ainsi que nous nous trouvâmes tous amenés à faire la paix. Chez les uns, le sentiment fut sincère ; chez les autres, il ne fut que simulé. Hugues du Puiset fut du nombre de ces derniers. Ou si, par hasard, il avait réellement songé à réaliser ses promesses, on peut croire que cette disposition dura peu.

“ Cette pauvre femme avait voulu partir avec son mari. Certainement son motif était pur : et pourquoi non ! ? Son courage ne se démentit pas durant la longue traversée ; et Dieu sait pourtant ce que nous avons souffert.

— Souffre-t-on beaucoup, père ermite ? dit ici Roselle, qui songeait à son fiancé, et aussi à son projet de voyage.

— Au-delà de toute imagination, mon enfant. Intempéries de saisons, difficultés de chemins, froid, chaud, faim, soif, lassitude, découragement, il n'est rien qu'on n'éprouve. Mais ces obstacles étaient peu de chose encore à côté de ceux que nous suscitaient les hommes. Les Grecs, au mépris des traités, malgré la sainteté de l'entreprise, nous enveloppèrent dans un réseau de perfidies, qui coûtèrent la vie à un grand nombre, et des embarras à tous.

— Ho !

On ne put jamais compter combien leurs ruses leurs poisons, leurs embûches de toutes sortes nous enlevèrent de guerriers.

— O mon Dieu !

— Nous arrivâmes pourtant, nous nous battîmes, nous triomphâmes. Ah ! quelle joie quand nous vîmes de loin cette noble cité de Jérusalem, si grande dans nos souvenirs, si belle encore dans ses abaissements ! Un frémissement courut dans tous les os, un cri d'amour s'éleva de toutes les bouches ; surtout les larmes jaillirent de tous les yeux. On pleurait de bonheur, de tendresse, de surprise ; on ne se lassait pas de contempler cette veuve des nations, et d'en étudier les traits. Godefroy de Bouillon le premier s'était jeté à genoux, heurtant la terre de son front, et tous les guerriers avaient imité son exemple. Là, toutes les haines se déposèrent ; les ennemis les plus irréconciliables s'embrassèrent ; on crut que tous les désordres allaient disparaître, et

qu'on reverrait encore ces temps heureux où les chrétiens ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Illusion ! la malice humaine reprit bientôt son cours ; le vice impur recommença ses ravages. Ce que devint cette pauvre femme, je ne le sus qu'imparfaitement. Son mari avait été blessé dans le cours de l'expédition. Fixée d'abord dans la principauté d'Antioche, elle passa de là à Damas, où le sire Hugues du Puiset la retrouva. Comme il l'avait demandée en mariage dans le temps, et en avait été refusé, sa vieille haine se réveilla. Une série d'événements commença, dont la conclusion fut la mort de l'époux de cette infortunée et l'enlèvement de son fils. Un prince arabe, du nom d'Aboub, s'étant épris d'elle, lui fit embrasser le culte de Mahomet. Mais sa tête, ébranlée par tant de malheurs, donnait déjà des signes d'aliénation mentale. Elle le dit du moins, et il faut la croire ; car on se persuade difficilement qu'une femme, si pieuse dans sa jeunesse, ait pu s'oublier à ce point. Je ne juge pas ; j'abandonne à Dieu le soin de démêler la vérité.

“ Dès la prise de Jérusalem, j'étais revenu en Europe : car j'avais formé, sur le tombeau même de Jésus-Christ, la résolution de me consacrer à la vie solitaire. L'aspect de cette cité désolée m'avait tant touché, m'avait si bien démontré la vanité des choses humaines, que je ne pus résister au désir de quitter le monde. Plus d'un guerrier m'en avait donné l'exemple : notamment l'illustre comte Manfred, l'un des plus vaillants barons allemands. Mais lui s'est renfermé, je crois, dans une grotte de la Palestine ou de la Grèce ; et moi je préfèrai revenir m'abriter sous les ailes de Notre-Dame de Chartres.

“ Pour achever l'histoire de cette femme, grand fut mon étonnement de la voir un jour à la porte de ma cellule. Ses traits avaient subi les outrages du temps : près de cinquante ans nous avaient séparés ; je la reconnus cependant. De vagues rumeurs m'avaient déjà informé de sa conduite, Oh ! je l'avoue, un étrange mouvement de colère s'empara de moi. Mon Dieu ! j'eus tort, peut-être ; car c'est la douceur qui convertit, et non la sévérité. Mais, chère enfant, la solitude fortifie en nous les pensées de la foi, et y amortit celles de la nature ; nous ne voyons plus que la rigueur de la loi divine, et nous oublions l'infirmité humaine. Je demande pardon au Dieu de la miséricorde, si j'ai dépassé les bornes envers elle ; mais l'horreur que m'inspire son apostasie est si vive, si profonde...

— Et pourtant elle s'est rattachée à vous.

— Je suis le seul être qui lui reste au monde. Des événements, qu'il serait long de vous raconter, ont détruit ou dispersé sa famille. Je lui ai livré mon humble cellule ; et, là, je l'assujétis aux saintes rigueurs de la pénitence. Mais, hélas ! qu'est-ce que la mortification corporelle, sans le changement du cœur ? Quand sa tête est tranquille, elle écoute volontiers le langage de foi ; mais, une fois que ses idées folles la reprennent, c'est-à-dire son mal de Damas, alors elle échappe entièrement à l'influence de la raison.

— Fauvre femme ! Je vous assure, père ermite, que je serais bien heureuse de pouvoir la soulager. Mais il n'est pas possible de lui rendre son fils.

— Son idée fixe est que ce malheureux enfant n'est point mort. Je ne sais quels pèlerins de la terre sainte lui ont dit l'avoir vu à la suite de Hugues du Puiset. Était-ce vrai ? était-ce faux ? c'est ce que je ne puis dire. Mais, dès ce moment, sa tête malade s'est tournée vers la France, et vers la tour maudite. Dans sa mélancolique hallucination, elle redemande sans cesse au sire Hugues le bien-aimé de son cœur. Je l'avoue : l'aspect de sa douleur maternelle m'a quelquefois ému jusqu'aux larmes. Car c'est pitié de la voir passer des nuits entières à faire ses gestes bizarres et ses invocations sacrilèges à la lune, puis lancer des anathèmes contre les auteurs de ses maux. Chère enfant, prions pour elle : c'est tout le soulagement que son état comporte. Mais le temps me presse : j'ai trois nocturnes encore à réciter. Permettez-moi de vous congédier, non sans vous avoir remerciée une seconde fois.

Roselle s'éloigna, le cœur triste, et remettant à une autre fois de consulter l'ermite sur son projet de départ. Comme elle reprenait avec sa suivante le chemin du Puiset, elle entendit la voix hurlante de la folle résonner dans la forêt. C'était quelque chose de lugubre, que cette vieille femme décoiffée, livrant au vent le reste de ses cheveux gris, et s'essouffant à courir, puis s'arrêtant, puis poussant ses funèbres lamentations et ses malédictions énergiques. Roselle écoutait effrayée : un mot, une syllabe vint frapper son oreille.

— Entends-tu, Jeanne, ce que crie cette insensée ? Distingues-tu les paroles qu'elle prononce ?

— Certes ! il faudrait être sourd comme un chêne, pour ne pas les entendre. Elle réclame son fils Etienne. Ne vient-elle pas tous les soirs chanter ces litanies aux portes du château ? Je m'étonne qu'elle ne soit pas pendue depuis longtemps à nos fourches. Norbert le lépreux en avait moins fait qu'elle ; et il ne l'a pas portée loin. Mais je pense que son tour ne tardera pas. Le sire n'est pas d'humeur à souffrir longtemps de telles impertinences.

Un trait de lumière avait traversé l'esprit de Roselle. Etienne est le nom du malheureux que cette femme réclame ; Etienne est le nom de l'infortuné qui gémit dans la prison du château. Si ces deux êtres ne faisaient qu'un ! Si cet enfant chéri, qu'une main cruelle a ravi à sa mère, était le maniaque qui se torture dans les fers ! Étonnante puissance de l'imagination ! Roselle rapproche ces deux folies, ces deux gesticulations, ces deux regards, ces deux sons de voix, et elle y trouve une singulière ressemblance. Ce ne serait donc pas une vaine hallucination qui amènerait cette pauvre créature sous les remparts du Puiset ! Elle y reviendrait par ce secret, par cet irrésistible instinct de l'amour, qui rappelle la mère de l'oiseau autour des lieux où son petit est prisonnier ! Elle y reviendrait comme la tigresse se rapproche du ravisseur qui lui a pris l'objet de sa tendresse ! tout occupée de cette supposition, qui est presque une certitude, la charitable vierge hâte ses pas, impatiente d'éclaircir ces doutes et de sonder ces mystères.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE CALGARY, ALBERTA.